Tome XXX. N° 11. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 1er Sept. 1927

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La Mort de Peregrinos

I

Dès les premières lignes consacrées au philosophe Peregrinos par son biographe Lucien de Samosate, nous sommes frappés que ce philosophe ait été une sorte de spécialiste de l'alternance : il avait, nous dit-on, « pris mille formes différentes », « joué une infinité de personnages », et aimait à se faire appeler Protée. Protée ! quel nom lourd de sens au début de ce livre (1) !

La dernière métamorphose de Peregrinos fut de « se changer en feu ». Il mit en pratique, à la lettre, l'axiome stoïcien : « Tout ce qui est feu s'en retournera vers le feu », car ce philosophe-poète était de feu avant de se brûler. Il se brûla, en effet, par un amour dominant de la gloire et de la vie extraordinaire, au cours des Jeux olympiques, sur un bûcher construit de ses mains (an 165 de l'ère). C'est l'histoire de cette mort que nous allons raconter.

Dès sa jeunesse, Peregrinos fut surpris en adultère. Il fut trop heureux de s'enfuir par les toits. Quelque temps après, nouveau flagrant délit. Sa troisième aventure fut qu'il étrangla son papa. « Il ne voulut pas, dit Lucien, le laisser

(1) *Aux fontaines du désir*, à paraître.

vivre au delà de soixante ans. » C'est pousser trop loin l'opinion qu'il y a un abîme entre les générations. L'hypothèse la plus favorable à notre ami, c'est que sa piété filiale ne put supporter de voir le bon vieillard retourné à l'enfance, et tel qu'il ne pouvait plus décemment le respecter. N'importe, il l'avait laissé atteindre la soixantaine : c'était lui faire bonne mesure.

Maintenant Protée — évasion ! évasion ! — erre longtemps de contrée en contrée. Voyageur traqué : voilà sa fantaisie du moment.

Éteinte la curiosité provoquée par ces vagabondages, qu'inventer pour se renouveler, et la renouveler avec soi? C'était l'époque où Marc-Aurèle organisait cinquante-deux fois par an une « semaine de la bonté », dégarnissait les frontières, enfin faisait tout ce qu'il faut pour montrer qu'il aimait la paix, c'est-à-dire pour ruiner sa patrie, ce qui, on le sait, ne lui prit que quinze ans. Peregrinos sentit que, sous peine d'être traité de baderne, il était urgent pour lui d'être « bon ». Il alla d'un coup à l'extrême. Il se convertit.

Peregrinos, « s'associant avec quelques-uns des docteurs des chrétiens... leur fit bientôt voir qu'ils n'étaient que des enfants en comparaison de lui ». Il expliquait leurs livres, en composait lui-même. On lui fit fête. Mais, arrêté comme chrétien, il fut mis en prison. Quelle aubaine pour un amateur de publicité ! Peut-être même l'avait-il recherché. En effet, « cet événement lui procura une grande autorité, et lui valut la réputation d'avoir fait des miracles ». Femmes, vieillards, orphelins, lui apportent des mets, s'assemblent autour de sa prison, passent la nuit avec lui. Quelques villes d'Asie lui envoient des députés au nom de tous les chrétiens pour le consoler, lui apporter des secours, et défendre sa cause.

En toute autre matière, le côté « rigolade » de Peregrinos ne nous choquerait pas. Même il est bien que sous nos préoccupations sérieuses passe un secret courant d'humour, qui soutire un peu de leur vigueur aux affirmations, toujours stupides de santé, que nécessite la vie sociale : l'absolu est le langage des innocents. Et par ailleurs, quand il y a tant de raisons de vouloir du mal à l'humanité, c'est faire preuve d'une bonne nature que de se contenter de se payer sa tête. Mais il y a des choses sacrées, pour lesquelles les hommes vivent et meurent, et avec lesquelles on ne peut pas jouer.

Cependant Peregrinos fut bientôt libéré par le gouverneur de Syrie. Cet homme, « dévoué aux lettres et à la philosophie, ne le jugeant digne d'aucune punition, le mit en liberté ». Vous sentez la bienveillance, cette fleur exquise du dédain?

Libre, Peregrinos revint dans Parium, sa ville natale. Le peuple, indigné de l'assassinat de son père, voulut le traîner devant les tribunaux. Peregrinos eut alors une belle inspiration de philosophe : il annonça qu'il revenait, mais pour distribuer parmi le peuple les biens de l'étranglé. On le porta en triomphe. « Et si quelqu'un, en ce moment, eût entrepris de parler du meurtre du vieillard, on l'eût lapidé sur-le-champ. » Comment ce magnifique sujet a-t-il échappé à La Fontaine?

Plus tard, il imagina de redemander à l'Empereur l'héritage ainsi perdu. L'Empereur lui fit répondre que ce qui est donné est donné.

N'ayant plus rien à attendre de sa conversion, Peregrinos jugea le moment venu d'en tirer la dernière mouture : il se *dé-convertit*. Son nom, encore une fois, fut dans tous les journaux pendant huit jours.

*
* *

Peregrinos avait connu la douceur de « croire » et la fierté fouettante de ne pas croire, la liberté et la prison, le triomphe et l'échec, les paysages les plus divers, toutes sortes d'amours. Philosophe de fait, il se sentit mûr pour passer professionnel. Cela consista à se raser la tête, comme nos benêts, il y a quelques années, mettaient des lunettes d'écaille pour faire voir qu'ils étaient des penseurs.

L'idée à la mode, les « États-Unis d'Europe » du moment, c'était que les choses sont en soi indifférentes. Pour bien le démontrer, Peregrinos, par exemple, se faisait frapper le derrière avec un bâton. Il alla à Rome et y fit scandale. Il ne respectait pas les règles du jeu. Toute vérité, pour lui, était bonne à dire. C'est le grand crime de lèse-société. Le gouverneur le fit bannir de la ville. Il n'y a plus de vie possible si la franchise est tolérée.

La rage de blâmer Peregrinos suscitait chez beaucoup de gens des sentiments ou des attitudes imprévus pour eux-mêmes. Ainsi, comme il avait pris de l'humeur contre l'Em-

pereur, et l'invectivait, des personnes qui se moquaient de l'Empereur comme de leur première chemise, soudain se voilaient la face. La fausse indignation est peut-être la forme la plus répugnante de l'hypocrisie.

Sa vie se passa. Il voyagea, recueillant tour à tour, parfois simultanément, l'admiration et le mépris. Comment le juger? Aulu-Gelle l'appelle « un homme aux mœurs graves (oh ! oh !), à l'âme constante, aux entretiens pleins de noblesse et d'utilité ». Ammien Marcellin parle de lui avec une nuance de sympathie. Son témoin principal, Lucien, le méprise. Mais Lucien est un tout petit esprit ; et ses moqueries peuvent être le fruit de l'épaisseur comme celui du bon sens. C'est ainsi qu'il blâme Protée pour avoir accusé Hérode Atticus d'amollir les Grecs, parce que ce prince avait amené de l'eau dans Olympie, où les spectateurs des Jeux mouraient de soif. On pourrait aussi bien le louer d'avoir jeté, dans un peuple en décadence, ce trait des *antiques vertus*. Quoi qu'il en soit, il est certain que Peregrinos n'atteignit pas à cette approbation unanime dont certaines âmes apparemment comblées restent en secret douloureusement inquiètes. « Il tomba dans le mépris ; il ne s'attirait plus aucune considération et ne jouait depuis longtemps qu'un personnage insipide. Enfin, ne pouvant plus rien inventer de nouveau, rien qui pût exciter l'admiration de ses spectateurs, seule capable de satisfaire cette soif ardente de la gloire qui l'avait toujours dévoré, il imagina le projet insensé de se jeter dans un bûcher ardent et, aux derniers Jeux, il annonça à tous les Grecs qu'il se brûlerait aux Jeux suivants ».

Notons-le au passage : la facilité avec laquelle on se tuait dans ces temps rend suspecte l'atmosphère de bonheur que leur ont prêtée par la suite des esprits inquiets, ou plutôt des chairs inquiètes, car la nostalgie de l'antiquité est un produit de la chair avant de l'être du cerveau.

Lorsque arriva le jour indiqué par Peregrinos, Olympie était pleine de gens passionnés. Les uns pleuraient en lui criant : « Conserve-toi pour les Grecs ! » D'autres, au contraire : « Vas-y ! C'est le moment ! » Peregrinos (au bord de l'acte, hésitait-il? Lucien le suggère) annonça que la nuit suivante il accomplirait ce qu'il avait promis.

Peregrinos avait décidé librement qu'il s'immolerait. Y eût-il renoncé, nul ne pouvait l'y forcer sans commettre un

crime. Mais on peut être sûr que cette nuit, si, la chair faiblissant, il prend la fuite, une meute non pas hurlante mais riante — et c'est bien pire — le ramènera comme un gibier. La populace considère qu'en lui promettant sa mort en spectacle, Peregrinos lui a donné le droit de l'exiger. « Ce qui est donné est donné », comme on lui répondait lorsqu'il voulut recouvrer les biens qu'il avait distribués. Sous l'œil amusé de la police, une bande de badauds, implicitement assassins, cerne la tente du vieillard.

Le détail de sa fin est sans importance au spirituel. Mais elle fait un tableau curieux. Lucien, pantouflard sadique, s'est dérangé au milieu de la nuit. Il faut avoir vu ça. Un de ses amis est venu le prendre, — on est sur le point de lire « en auto », tant son état d'esprit paraît être celui de ces femmes que les gigolos emmenaient, sortant du théâtre, vers la villa où on fusillait dans une chambre les bandits Bonnot et Garnier.

Peregrinos, en effet, a attendu que le lune fût levée, comme si la nature elle non plus ne devait rien perdre de son exploit. Suivi de ses disciples, portant tous des flambeaux, il s'approche du bûcher qu'entoure un peuple immense. Chacun de son côté y met le feu. Peregrinos y jette quelques grains d'encens, se recommande à ses Génies, se précipite dans la flamme et disparaît.

Là-dessus, la *farce* finie — il dit bien : la farce — Lucien rentre se mettre au lit, moitié bouffonnant, moitié pestant contre l'idée d'être venu voir *rôtir* un *vieillard imbécile*, dont, une fois carbonisé, *l'odeur fétide vous infecte*. Sur le chemin du retour, il raconte aux passants, pour se moquer d'eux, qu'au moment où Protée a disparu, la terre a tremblé et fait entendre des mugissements, qu'un vautour s'est élevé du milieu de la flamme, etc... Une demi-heure plus tard, un vénérable vieillard, à qui cette nouvelle est déjà parvenue, affirme avec serment qu'il a de ses yeux vu le vautour. Le supplicié qui ressuscite ! Nos rationalistes doivent réprimer un sourire. Ils se réjouissent de prendre sur le fait la naissance du merveilleux.

II

Hercule, s'il se brûle sur un bûcher, cherche à fuir la tunique de Nessus. Le chrétien qui vole au martyre en fait l'instrument de son salut ; comme le Phénix, il renaîtra plus brillant de ses cendres. Le brahmane a un saint amour de la mort. Aucune de ces raisons ne pousse Peregrinos. Imprimons-nous-le, c'est un point bien important.

Il ne fuit rien, il sait que la vie peut encore être douce. Son biographe nous le montre, peu de temps avant sa mort, naviguant sur la mer Égée en compagnie de ses amours. Son salut? Naturellement, il n'en est pas question ; il n'a jamais fait que de l'opportunisme chrétien. L'amour de la mort? Ah ! que non ! A cinq reprises nous le voyons la repousser. Une fois, pour se sauver de la populace, il lui abandonne ses biens. Une fois, prêt à être lapidé, il se réfugie à l'autel de Zeus. Une fois, en mer, la tempête s'élevant, il se met à larmoyer. Une fois, *onze jours* avant de se brûler, pris d'un accès de fièvre, il demande à son médecin des remèdes. Enfin, il semble bien qu'au bord du sacrifice il ait tergiversé. Lucien dit que lorsqu'on lui cria : « Vas-y ! Qu'est-ce que tu attends? » il « pâlit, trembla, cessa de parler ». L'unique but de sa mort volontaire est donc bien de perpétuer sa mémoire, ce que sa vie, il le sait, ne fera pas. Ne se fût-il pas expliqué clairement là-dessus, la réponse suffirait, qu'il fit à son médecin dans la circonstance que nous venons de dire. Comme cet homme lui disputait le remède, lui disant qu'il n'avait qu'à se laisser mourir si la mort frappait à sa porte, sans avoir besoin de construire un bûcher, il répondit qu'il se refusait à une fin dont il ne tirerait pas d'honneur.

« J'ai soixante ans, songe Peregrinos. J'ai la célébrité, non la gloire. A présent, trop tard.

« L'injustice est moins de ne pas m'estimer suffisamment, — il y a bien du déchet dans ma vie, je le sais — que d'estimer tant d'autres qui ne me valent pas. Les mêmes choses sont pardonnées aux autres, que dis-je, admirées chez les autres, qui me sont reprochées. Tout ce que je fais (et Dieu sait que j'ai pourtant agi dans les sens les plus divers) est retourné contre moi. Avec quelle subtilité ! La méchanceté est femme.

« Ils ont nommé confusion ma richesse, fatuité mon orgueil, emphase ma grandeur, dureté ma vertu, rhétorique mon éloquence, hermétisme ma profondeur, niaiserie ma loyauté, impudence ma franchise ; et quand ils ne trouvent pas comment blâmer une de mes façons d'être, ils disent qu'elle est une attitude. Avec quelles armes puis-je leur répondre? Heureux les porteurs de frondes, qui répondent avec leurs frondes ! Pour moi, je ne puis répondre. Je suis muré dans l'opinion qu'on s'est faite de moi, paralysé par elle plus que par des chaînes de fer. Et cette opinion est que rien de ce qui vient de moi ne peut être pris au sérieux.

« Bref, ce sont tous des affreux. (Hormis ceux qui m'admirent, bien entendu. Encore ceux-là m'admirent-ils toujours à contretemps, de sorte qu'ils m'agacent autant que les autres.)

« Aussi, loin de moi les hochets des hommes ! Ma pureté ! etc... Ma conscience ! etc... J'ai refusé dix fois la Légion d'honneur. Je veux dire que j'en ai refusé la pensée. »

Dans ces amertumes, le romantisme (alors déjà c'était une vieille doctrine, sa naissance remontant à Adam et Ève) rendait les plus grands services au philosophe. Grâce à elle, il se drapait dans le décri et la solitude où il était, ou croyait être, les exagérait à plaisir, et finissait par s'y trouver aussi bien que dans le succès. Cette doctrine, qui de nos plus grands ennuis tire pour nous de la satisfaction (par malheur elle est désarmée devant les plus petits, qui deviennent ainsi les pires), mériterait d'être citée à l'ordre de l'humanité. Mais, aux heures où son exaltation tombait, Peregrinos se retrouvait plus bas dans la mélancolie.

Et soudain, un jour, c'est l'illumination. Trop tard? Non, il n'est pas trop tard ! Qui a manqué sa vie peut réussir sa mort. L'intelligence, la vertu peuvent être éternellement discutées. Mais qui ne s'inclinera devant une mort offerte à une idée? Un petit geste et pour toujours on a raison. Ah ! comme tout, d'un coup, devient facile ! Je songe au jeune soldat de 1916 qui, cherchant à passer de l'auxiliaire dans le service armé, écrivait : « Qu'on me mette n'importe où, même si je n'y sers à rien, pourvu que j'y risque. » Pendant la guerre, à cause de cette croyance que, plus vite qu'aucun talent, le mort vous gagne l'honneur, et parce qu'il y avait alors un désir passionné de se faire estimer, que de vies trop généreuses, inutilement données ! Mais la vie ne veut pas

admettre que mourir vous dispense de vivre, et aujourd'hui l'opinion, presque impie, ne traite plus que d'imbéciles les Saint-Cyriens aux gants blancs.

Peregrinos aime sa vie, et il l'offre, car il s'aime plus que sa vie même. Il offre les années de vie douce qui lui restent pour obtenir la louange d'une humanité stupide, et une louange qu'il n'entendra pas. Ah ! je suis étonné.

Est-ce que, le tirant de sa vie manquée, une telle passion le soulève et le met dans la grandeur? Est-ce qu'elle n'est qu'un ridicule, et surtout de qui professe le détachement des biens extérieurs? Faut-il l'envier d'avoir, à son âge, gardé neufs de tels ressorts? Faut-il le plaindre d'être le jouet d'une telle illusion?

Pendant des années, j'ai caressé la gloire. Je méprisais ceux qui la donnent, et, elle, je ne la méprisais pas. Si je restais dans cette inconséquence, la connaissant, c'était que tous ceux que j'admirais le plus y étaient restés. Or, une nuit, j'ai fait un rêve. Un porc aux oreilles d'âne, le groin bavant de bêtise, me posait sur la tête une couronne. Je la saisissais avec violence, pensant que c'était une couronne pour mon outrage. Mais non, elle était de lauriers ; c'était vraiment la couronne de la gloire. Alors, le don et le donateur, je les ai tous deux repoussés.

Empêtré qu'il était de sa personnalité, la pensée de sa mort ressuscita Peregrinos. S'il annonce au peuple que dans quatre années il se brûlera, c'est qu'il veut, durant quatre années, vivre sur sa mort, en avoir le profit. Et non seulement, j'en suis sûr, au bénéfice de sa renommée : au bénéfice de son âme. La mort subite est un bienfait. La mort de loin prévue en est un aussi. On a le temps de réfléchir à ce qui est important.

Ce grand imaginatif tire de sa décision une poésie forte comme du vin. Il change son nom de Protée en celui de Phénix, par allusion à l'oiseau qui se brûle aux approches de ses vieux jours. « Il répand parmi le peuple d'anciennes prophéties, qui veulent qu'on le regarde après sa mort comme le Génie tutélaire de la nuit. Il est clair qu'il demande des autels, et il espère qu'on lui dressera une statue d'or. » Déjà il excite ses disciples à bâtir un temple sur l'emplacement de son bûcher. Peut-être prévoit-il l'époque où les habitants de Parium lui élèveront des statues qui rendront des oracles et feront des prodiges. Il célèbre ses propres mystères. Il

s'idolâtre, et idolâtre son égarement. Il me le communique. Délirons tous ensemble. Il n'y a pas de camisoles de force pour l'âme. Non, non, jamais le poète ne repoussera tout à fait les religions. Si sa raison les repousse, sa poésie les reprend. Comment jeter sur elles l'anathème quand il caresse, dans le plus obscur de lui-même, le rêve de se faire adorer? Il est vrai que le dieu est le seul qui n'ait pas besoin de croire. Pour moi, si j'en juge d'après mes sentiments pour les personnes qui m'applaudissent quand je fais une conférence, une fois changé en Minotaure, mes adorateurs ne me donneraient que l'envie de les dévorer. D'où un prompt épuisement de la matière adorante.

L'héroïsme tourmentait le vieillard. Il l'avait oublié, ce goût de la grandeur, et il le retrouvait en lui. Quand la musique est forte, et que nous sommes contre l'orchestre, nous voudrions bâtir un palais, ou mourir, et pour n'importe quoi. Lui se grisait du grand rêve de sa mort, quand il s'était bien bouleversé par la musique qu'il déchaînait en lui-même. Mais si plus tard, apaisé, il lui arrivait de licher un sorbet aux fraises, ou quelque chose d'analogue, il faiblissait : « Cela vaut-il la peine? Se tuer ! Quel ennui ! » Qui n'en dirait autant? Souvent il soupirait aussi, avec une visible fatigue : « Être jugé ! Toujours être jugé ! » Lucien lui prête l'espérance de s'en tirer avec une brûlure : il céderait à la foule, qui le conjurerait de s'épargner. C'est possible. Mais ce sont, avant tout, les sentiments que Lucien aurait eus. Les « bras nous en tombent » quand nous voyons les mobiles que les gens nous prêtent, et les interprétations saugrenues, et toujours rabaissantes, qu'ils donnent de notre conduite. Entre nous et le public, *tout*, l'admiration comme la haine, est à base de malentendu.

La veille de sa mort, au dire de Lucien, le héros « qui se promène pendant la nuit » prononça sa propre oraison funèbre. Voilà qui justifierait le mot de romantisme que j'ai employé, si la seule conception et l'arrangement de cette mort n'y suffisaient. Ah ! que notre ami a donc joué de sa cendre ! Charles-Quint se donnant un peu de frisson avec son enterrement, Chateaubriand s'y prenant dix années à l'avance pour faire des phrases sur son trépas, Hugo rêvant du char des pauvres, Barrès jouant du violon sur l'emplacement de sa fosse, c'est toute une famille dont le coryphée est cette morte, cette divine femme qui, représentée en pierre sur une

stèle du Céramique, pince de la lyre au-dessus de son tombeau. Allons-nous leur faire mauvaise figure? La mort n'est pas si drôle. S'il se trouve des êtres assez magnifiquement absurdes pour se protéger un peu d'elle avec une phrase chantante, ou avec un fumet de gloriole, saluons plutôt cette victoire de l'homme.

« Oui, me dit-on, mais vous aurez beau faire, votre Peregrinos reste déplaisant et ridicule. » Voilà bien le grand grief : il n'est pas *sympathique*. On ne demande pas à un homme d'avoir de la valeur, ou seulement d'être un caractère ; on lui demande d'être sympathique. L'époque le demande : être sympathique, cela veut dire être coulant, se prêter aux combines, réussir. Et l'opinion le demande, qui en Europe est faite par les femmes, et les femmes demandent seulement qu'on leur plaise. Dans ces conditions, tout ce qui est au-dessus du commun, ou hors du commun, sera mal noté, car le médiocre est ce qui plaît, parce que nos juges s'y retrouvent chez eux; et c'est pourquoi, le plus souvent, les génies sont admirés pour ce qu'ils ont de moins original, où la masse peut se reconnaître, et *malgré* ce qu'ils ont d'original. La politique du jeune homme qui veut se marier, de l'homme qui veut être député, du vieillard qui veut être académicien, est toujours la même : c'est de rentrer les épaules, de se faire passer pour insignifiant. Tout homme de valeur est un outrage pour la société : elle l'écrasera s'il ne demande pas son pardon d'être tel, et il ne l'obtiendra qu'en faisant le gracieux. « En France, tout ce qui est un peu fort fait scandale », dit Stendhal (1). Et Gœthe : « La bonne société, qui ne souffre guère auprès d'elle quelque chose d'éminent... » Et Tolstoï : « La béquille de Sixte-Quint doit être le bâton de voyage de tout homme supérieur. » Unanimité là-dessus.

Quant à ce qui est simplement hors du commun, cela paraît *ridicule*. Surtout en France, nation petite-bourgeoise, et qui adore le petit. Dante, Michel-Ange, Shakespeare, Byron, Wagner ont été d'abord jugés ridicules, ici, parce que « bizarres », c'est-à-dire autre chose que petits-bourgeois. Le dix-septième siècle est pour nous le grand siècle parce qu'il a affadi tout ce qu'il a touché : l'antiquité comme l'épopée moresque. L'opinion qu'une traduction idéale est celle où

(1) Je n'ai pas retrouvé le texte exact de cette pensée. Je suis sûr du sens. Quelque stendhalien voudra-t-il me renseigner?

systématiquement tout ce qui est fort doit être affaibli, tout ce qui est singulier doit être banalisé, commence seulement à se perdre. Il y a un Fontanes en chacun de nous, comme derrière Chateaubriand, pour faire mettre à l'alignement tout ce qui dépasse de nos sentiments et de nos actes.

*
* *

Peregrinos a donné sa vie mortelle à la postérité, pour qu'elle le fît vivre d'une vie immortelle. La postérité a pris la vie de Peregrinos, et n'a rien donné en échange. Bonhomme Lucien, et après lui Voltaire et Renan, jusqu'aux dictionnaires qui nous offrent, en même temps que la biographie des hommes notables, les jugements qu'il est de bon ton de porter sur eux (ce qui est indécent, le rôle unique d'un dictionnaire étant de renseigner) n'ont jamais fait que des variations sur le thème du *vieillard imbécile.*

Sombre abus de confiance. Naturellement, rien à dire. Il n'y avait qu'un sacrifice propitiatoire au destin, qui ne l'a pas accueilli. Tout de même ! Une complaisance dégoûtante permet tout à la médiocrité : « Il est si gentil ! » Mais personne ! quoi, personne devant ce plein holocauste ! La mort ne donne pas à tous une couronne. Il y a des hommes qui restent petits même en mourant et ce sont ceux-là, on peut en être sûr, qui ont contesté à Peregrinos cette seconde couronne que la mort lui donna ; la haine qui l'entoura lui avait donné la première. On a appelé sa mort une farce, comme si celui qui sacrifie sa vie, pour quelque cause que ce soit, pouvait jamais être traité de farceur. On a tourné contre lui jusqu'aux larmes qu'il aurait répandues, sur un navire en détresse, daubant sur ce peu de courage, comme s'il ne fallait pas penser plutôt que, d'autant il aimait la vie, d'autant il lui avait fallu de courage pour la sacrifier. On a été jusqu'à falsifier le récit de cette mort qu'il voulut exemplaire, et à écrire qu'il mourut « en poussant des cris déchirants » (1), abjecte calomnie, qu'aucun texte n'autorise. « Moque-toi de tous les insensés que tu verras l'admirer. » C'est le mot final de Lucien. Eh bien, je serai de ces insensés-là ; c'est bon signe, d'ordinaire, quand on se moque de vous. Nous pouvons nous incliner sans crainte

(1) Descubes, *Dictionnaire biographique*, 1889. Lucien, seul écrivain témoin de cette mort, écrit seulement : « En disant ces mots (« O mes génies », etc... (il s'élança dans le brasier et disparut. »

devant l'acte de Peregrinos : ces sortes d'exemples ne sont pas de nos jours contagieux. Et si cette histoire n'est pas une fable, si cet homme a vraiment existé, s'il s'est élancé dans la mort pour forcer la gloire et si le monde la lui a refusée, ne le tirant de l'oubli que pour le jeter avec les grotesques, n'est-ce pas un instant un peu solennel que celui où je lui apporte une ombre de cette récompense qu'il crut acheter avec sa vie et que dix-huit siècles lui ont refusée? Dix-huit siècles ! Et mon démenti les infirme ! Mon débile pouvoir fend le temps, va chercher au fond de ses limbes ce contemporain de Marc-Aurèle. Je le touche dans son désespoir séculaire et je le relève justifié.

On a vu qu'au moment d'accomplir l'acte, Peregrinos hésita. Nous voulons penser que devant cette foule où il y avait des disciples et des gens émus, mais aussi une grande quantité de Luciens, éclairés par une joie mauvaise, il vit qu'il ne lui avait servi à rien de s'être donné morceau par morceau, dans sa parole et dans ses écrits, à rien de se donner totalement, corps et âme, puisque à cette heure suprême il était encore insulté. Il comprit que cette unanimité qu'il cherchait au delà de la vie, à présent même il ne l'avait pas atteinte, et que sa mort était perdue. Sur le bord de son bûcher, il eut, j'imagine, une seconde d'étonnement, oui, d'un étonnement ingénu, comme seuls peuvent en avoir les êtres *ridicules*, à connaître que tout ce qu'il avait fait n'avait rien désarmé, puis une bouffée d'horreur, moins pour eux que pour lui-même, qui en fin de compte était vaincu. Mais il était trop tard, vraiment trop tard, cette fois. Alors, criant à voix forte : « Je m'abandonne à mes Génies », et c'était le cri de tous ceux qui se jettent à la nature, ou aux bêtes, à n'importe quoi pourvu que ce ne soit plus l'homme, il entra, par la porte du feu, dans les majestés de la disparition totale. Par là il se rapproche davantage encore de nous qui, ne pouvant avoir de foi, ni cependant nous passer de grandeur, rêvons à ce que cela pourrait être de mourir volontairement pour une cause à laquelle nous ne croirions pas. La vraie grandeur, celle qui est complètement vaine, qui ne nous sera comptée nulle part. La vraie duperie, — et ce qui ne trompe pas.

HENRY DE MONTHERLANT.

Sur les routes du Nord

Octobre traîne dans le ciel bleu ses écharpes blanches. Le soleil ne brûle plus ; il caresse. Il caresse amoureusement les hautes maisons borgnes qui ont des cages d'oiseaux à leurs fenêtres, les fortifs garnies de jardins ouvriers et la « zone » où mille petits logis s'éparpillent en désordre, comme des jouets d'enfants.

J'aime cette saison pour les voyages.

L'aiguille du compteur de vitesse monte, monte. L'auto, libérée des encombrements de la banlieue parisienne, bondit joyeuse vers le Nord.

Ah ! que je la connais cette route des Flandres, soit qu'elle ait pour horizon les coteaux de l'Ile-de-France, soit qu'elle s'engage sous les hautes futaies de la forêt de Chantilly, soit qu'elle traverse les riants bocages du Valois, ou qu'elle chevauche les fortes articulations du Santerre et de la Picardie, pour enfin descendre dans « ces beaux pays de par deçà », ainsi dénommés par les Espagnols au temps où ils venaient y planter leur pique et y vivre chez l'habitant.

Je me suis mis en route avec le parti pris de relever dans ces paysages tout ce qu'ils contiennent de spiritualité.

A Pierrefitte, si près de Paris, j'aperçois dans un champ un vieux calvaire jusqu'ici respecté.

Dans l'Oise, villes et villages se succèdent nombreux, habités par une population dense à laquelle une industrie

naissante n'a pas encore enlevé sa politesse et sa douceur.

Les bourgs de la Somme apparaissent plus rares et plus clairsemés, construits avec cette belle pierre blanche qu'on trouve à fleur du sol, sous la mince couche de terre végétale.

Et maintenant, dans un grand pays largement ondulé, on s'élance. A droite, à gauche, de vastes panoramas se développent. La vue s'étend au loin, et le cœur bat, car il pressent, il attend pour bientôt (sera-ce derrière cette colline ou cette autre?) la vision bien connue de la cathédrale d'Amiens.

Comme pour nous y préparer, dans cette contrée, les manifestations de la foi paysanne abondent. Esquennoy possède une belle et grande église accolée d'une haute tour de pierre, un calvaire et un *Ecce Homo*, Flers-sur-Noye une croix, Saint-Sauflieu encore un *Ecce Homo*.

Que j'aime à voir, aux carrefours de nos routes de France, ces statues taillées par la main naïve d'un artiste de village, peinturlurées d'ocre et de vermillon, détrempées par les pluies, avec à leur pied quelques bouquets fanés! Et combien je suis ému par la signification profonde de ces *Ecce Homo*. Ce corps balafré, ensanglanté, frappé de tous côtés, cette couronne, ce sceptre dérisoires, c'est un épisode de la Passion, mais c'est aussi la représentation fidèle de l'humanité. Voilà véritablement l'homme. Oui, contemplez ici, vous qui passez, ce que vous êtes!

Saint-Sauflieu est situé sur un sommet qui domine tous ceux d'alentour et qui, sans doute, divise les nuées porteuses de la foudre, car les habitants sont appelés dans le blason populaire : *chès décatorneus d'hernus*, ces « détourneurs d'orages ».

Après avoir dépassé le petit village de Dury où une chapelle de Notre-Dame de la Délivrance s'adosse à un arbre plusieurs fois centenaire, soudain à notre droite, dans le lointain, à travers une brume bleuâtre, la cathédrale apparaît.

Une longue descente et le drapeau rouge de l'octroi nous arrête. C'est à la porte d'Amiens, ici peut-être, que saint Martin coupa son manteau pour en donner la moitié à un pauvre. S'il avait donné son manteau tout entier, le geste n'aurait peut-être pas valu à son auteur une si grande popularité. Mais garder, conserver pour soi (ou pour un

autre) la moitié de son vêtement, c'est plus humain ; cela rentre assez bien dans le tempérament du généreux et économe peuple français.

Par les étroites rues, commerçantes, sonores du timbre incessant des tramways, nous sommes arrivés devant la cathédrale.

Voici notre Parthénon à nous Français du Nord.

Il n'a pas jugé utile, comme le temple grec, de se hausser sur un piédestal. Construit dans la plaine, et au cœur de la ville, pour être, à toute heure, à la portée de tous, mais projetant sa nef vers les cieux, il est, à lui seul, une colline. Les oiseaux, impuissants, semble-t-il, à atteindre son faîte, voltigent alentour des statues et font leur nid à mi-hauteur, assurés de n'y être pas troublés.

La cathédrale gothique, on l'a dit, c'est l'œuvre essentiellement française. C'est le concert nettement et strictement français.

Le Germain, le Slave, dans leurs maisons de bois et de terre, chantent. Tout naturellement leur nostalgie, leur mélancolie, leurs passions s'exhalent et vont se perdre dans la musique. En France tout « finit » par des chansons, mais, dans l'ordinaire de la vie, le peuple ne chante guère. Sa musique à lui, sa symphonie, c'est la cathédrale. Par elle il exprima tout, absolument tout ce que contenait son âme. La cathédrale est un récit rythmé, une conversation imagée. En bonne Française, elle veut instruire, conter des histoires, communiquer avec le monde, faire de la propagande.

Elle accueille, à côté des dogmes les plus certains, les faits légendaires, les épopées nationales, la chimère, la fantaisie, la satire, et même, dans les signes du zodiaque, les gracieuses figures de l'antiquité païenne.

Nous sommes devant le portail central.

Les trois mondes : le céleste, l'humain, l'infernal sont là représentés, s'entre-pénétrant, s'attirant, se combattant.

L'homme avec sa double nature, moitié ange, moitié démon, tourmenté, tiraillé, a inscrit sur cette page de pierre son drame intérieur.

Comment pourrait-il ne pas frémir en découvrant au seuil de cette cathédrale l'énigme déchirante de son destin !

Qu'est-ce que cette vie si courte?

Ne serait-elle, comme le dit Shakespeare, « qu'une farce lugubre racontée par un fou »?

A cette cathédrale je demande des certitudes, je demande le sens de la vie.

Je ne le demanderai pas vainement. Elle-même a posé le problème, elle donnera la réponse. Elle-même m'a troublé, elle va me rassurer.

Le tympan de la porte principale représente le jugement dernier. La balance portée par un ange qui pèse les actions humaines, motif central, domine tout. Les Travaux et les Jours, les humbles gestes quotidiens, représentés dans les médaillons des porches, doivent, en définitive, se poser sur le plateau de la balance inévitable. Idée de la Justice. Tout lui est subordonné. Et alors, c'est le rétablissement de l'ordre.

Et en conformité de la sentence, un double cortège se développe. Les élus d'un côté, les damnés de l'autre, se dirigent, sans hâte, sans grimaces, sans gestes inutiles, vers le Paradis ou l'Enfer. Ils savent qu'ils accomplissent l'œuvre de la justice.

Les sépulcres sont ouverts. La mort est vaincue. Une vie immortelle est donnée à ceux qui ont obéi à la loi divine. Espérance ! Espérance !

Le Christ qui se tient debout au trumeau de ce portail est bien « Celui à qui autorité a été donnée sur toute chair ». Il présente un visage plein, sans rides, sans aucune trace du temps, les lèvres fines, le front haut. Quelle sérénité, quelle majesté ! La main droite se lève pour bénir, et ce geste si discret est d'un goût parfait et d'un effet immense. Effaçant la malédiction terrible qui s'appesantit sur nos premiers parents, le Sauveur, envoyé par son Père, bénit la pauvre humanité, la foule qui passe, celle qui l'adore et celle qui ricane, celle qui le connaît et celle qui ne le connaît pas encore, mais qui est invitée, elle aussi, à recevoir les effluves de l'amour sacré.

La main gauche tient un livre fermé. C'est celui de la bonne nouvelle, l'Évangile, la loi d'amour. « J'ai consommé l'œuvre que vous m'avez donnée à faire... J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés du milieu du monde. Ils étaient à vous et vous me les avez donnés... Maintenant ils savent que tout ce que vous m'avez donné vient de vous... » Le livre est fermé ; mais les saintes, les mystérieuses et sublimes paroles sont écrites dans notre cœur.

Ainsi l'immortalité de l'âme, la justice, l'espérance, l'amour, nous sont affirmés avec une merveilleuse éloquence sur le seuil de ce monument.

Entrons maintenant.

Quelle haute et magnifique joie nous pénètre ! La nef si étroite, si élancée, semble ne pas vouloir finir. Elle est traversée par la lumière ruisselant à flots des fenêtres immenses et des trois roses aux couleurs vives. Les nefs collatérales elles-mêmes sont éclairées par le vrai jour. Pas d'ombre, pas de mystère, bien que les colonnes, toujours cachant ou dévoilant quelque chose, réservent au regard les plus agréables surprises. Lumière de la science et de la sagesse, créatrice de toute joie et conductrice de l'âme vers l'autel.

Il est recommandé au visiteur de s'arrêter au milieu de la nef centrale, afin d'embrasser d'un coup d'œil le transept et le vaisseau, de regarder ensuite les trois roses diaprées.

Les scènes sculptées autour du chœur forment un bel ensemble décoratif et témoignent d'un savoir-faire merveilleux. Mais avouerai-je qu'elles m'ont toujours laissé froid? Je les quitte vite pour revoir le bel ange pleureur, ce chef-d'œuvre de Blasset. Le modelé de ce petit corps avec ses plis et ses rondeurs est un hymne à l'enfance. Les jambes semblent se frotter l'une contre l'autre, comme font les enfants quand ils ont du mal. La tête, inclinée sur la poitrine, est si lourde, si accablée, qu'elle est soutenue par le bras droit qui lui-même repose sur une tête de mort en partie recouverte d'un suaire, attributs bien austères pour un enfant de cet âge. Mais le sculpteur, en ajoutant aux épaules deux petites ailes, en a fait un ange, un esprit supérieur capable de méditer et de s'émouvoir. Ce petit génie est venu verser des pleurs sur les cendres, non d'un jeune guerrier ou d'une belle princesse enlevée à la fleur de l'âge, mais d'un vieux chanoine, « noble et discret maître Guillin Lucas », mort en 1628. Il laissa, nous dit son épitaphe, « cinquante livres de rente pour l'entretènement des aubes plissées des enfans de chœur ». Singulière sollicitude ! N'était-il pas d'œuvre plus urgente ! Voilà bien nos hommes du Nord avec leur souci du détail, leur amour de la propreté et du beau lin, des belles toiles des Flandres rangées dans les armoires profondes d'où sort un parfum d'encens.

Les heures s'écoulent vite sous ces voûtes qui ont vu passer des siècles. Que pèsent dans la durée de cette cathé-

drale les quelques instants que j'y aurais vécus au cours de ma vie éphémère? Il est déjà loin ce jour radieux de l'Ascension où je vins m'agenouiller ici avec ma fille aînée. Nous regardions le grand crucifix rouge fixé très haut sous la rosace du Nord. Une colombe travaillait à son nid sur la tête du Christ, et nous admirions la tranquillité parfaite avec laquelle l'oiseau, nullement épouvanté par le fracas des orgues, accomplissait son ouvrage... Je salue avec amour ce Christ... La colombe blanche s'est envolée, et mon enfant m'a quitté...

Je regagne ma voiture.

Le blason populaire de la capitale picarde dit : « Amiénois meingeux d'noix. » En effet, un sac de noix répandu à propos par des soldats de l'archiduc Albert devant le corps de garde d'une des portes d'Amiens fut cause que la ville fut prise par les Espagnols en 1597. Quelques mois plus tard, Henri IV en personne faisait le siège de la place, s'en emparait et entrait triomphalement dans sa bonne ville. Sa Majesté se rendit à la cathédrale où fut chanté un *Te Deum* en musique. Le cœur du roi aimait cette province. Le souple Béarnais, qui avait trouvé que Paris valait bien une messe, déclarait aux Amiénois que « de fait et d'affection il était Picard ». Avec la même assurance cordiale il se disait sans doute Champenois en Champagne. C'était un vrai roi. Il était à sa place, il se sentait chez lui au foyer de toutes les familles françaises.

Une route en ligne droite nous conduit à Albert. L'église de briques, lieu de pèlerinages, gît encore telle que la guerre l'a faite. Qui s'avisa de construire ici, sous le ciel du Nord et pour le culte catholique, un temple de style arabe et musulman? Quelle folie ! Les reconstructeurs recommenceront-ils cette erreur monumentale? Il faut tout craindre.

En arrivant à Arras, j'interroge un bourgeois qui me dit : « Après la guerre, il est arrivé une foule d'architectes qui ont rebâti dans le style de leur pays, un peu partout dans la campagne. Ainsi vous verrez à Oulchy-les-Œillettes une église bretonne. »

Grâce à Dieu, des mains respectueuses ont relevé les délicieuses maisons de la Grande et de la Petite Place qui profilent aujourd'hui sur le ciel leurs pignons flamands. Quand donc les administrateurs de cette belle ville prendront-ils conscience de ce trésor incomparable que représente pour

elle cet ensemble si décoratif? Qu'attendent-ils pour niveler, paver cette Grand'Place, en proscrire les annonces, et surtout pour enlever l'affreux raccordement au chemin de fer qui la transforme en gare de marchandises?

A l'extrémité de la Petite Place, un trou béant marque l'emplacement de ce qui fut l'hôtel de ville et le beffroi d'Arras. Les ruines elles-mêmes ont péri. Il faudrait les reconstruire sans y changer une ligne. Ah! quand reverrons-nous au sommet de ce beffroi le lion légendaire qui annonçait au voyageur venant du Sud le seuil de la Flandre, ce lion dont la gueule ouverte avait l'air de rire!

La cathédrale mutilée est plus belle, plus émouvante qu'elle n'a jamais été, car l'écroulement des murs permet d'apercevoir les rangées de colonnes qui lui donnent un air de ruine antique.

Des maçons travaillent au palais Saint-Vaast qui abrite en partie le musée encore fermé.

Un très joli clocher de pierre blanche récemment rebâti dresse sa silhouette au-dessus des toits. J'en demande le nom à une jeune religieuse qui passe, tenant par la main un enfant. « C'est Saint-Jean-Baptiste. » Je m'enhardis, alors, à m'enquérir de l'ordre auquel elle appartient, car je ne reconnais pas cette robe noire et cette coiffe discrète. « J'appartiens à la communauté du Bon-Pasteur, me répond-elle. Nous gardons les enfants et les filles repenties. Mais elles sont séparées. »

Je quitte Arras sur cette vision de la charité. C'est souvent la première qu'on retrouve, comme ce fut la dernière qui nous apparut dans ces pays dévastés. Qu'importent les monuments, pourvu qu'on rebâtisse le temple que chacun de ces enfants doit posséder dans son cœur!

Nous avons décidé de faire le pèlerinage de Notre-Dame-de-Lorette. La route, au sortir d'Arras, grimpe jusqu'à Sainte-Catherine, et puis nous voilà dans la région des plus sanglants combats. Voici tous les noms de gloire et de douleur : Vimy, Ablain-Saint-Nazaire, Carency, Souchez, Neuville-Saint-Vaast. Dans cette dernière commune, relevée après une ruine complète, nous voyons une batteuse mécanique sur laquelle une belle et robuste paysanne, les cheveux serrés dans un foulard bleu, pousse les bottes ; et la menue paille, chassée par le vent, vient recouvrir les dalles du cimetière tout proche.

Qui dira la violence des batailles ici livrées pendant le printemps et l'automne de 1915 pour l'attaque ou la défense de cette crête, qui dira les souffrances, les sacrifices de notre X^e armée cramponnée désespérément sous les averses d'obus à Notre-Dame-de-Lorette? Les paroles seront toujours impuissantes, inégales à la réalité. Plus éloquent que tout le reste, le silence de ces milliers et milliers de croix dressées sur les tombes...

Toujours repoussés, les Allemands crurent voir, debout sur ce promontoire, telle la Victoire de Samothrace, une dame blanche qui leur en défendait l'accès. Au moment de la libération du territoire, les habitants de la zone de Fauchy entendirent les soldats du kaiser parler de ce fantôme aux vêtements blancs qui les contraignait à la fuite. Leur âme obscure en gardait encore l'effroi.

Arrivés par une pente raide au sommet de la colline fameuse, nous entrons dans la chapelle de planches et de tôle ondulée que le vent secoue furieusement.

Petite chapelle qui me rappelle les abris et la pauvreté du soldat, tu m'émeus plus que l'ossuaire orné de mosaïques, illuminé de lampes, tapissé de glaives et de palmes, qui se trouve sous la lanterne des Morts. C'est ici qu'il faut faire une pause, comme Pascal dans son *Mystère de Jésus* :

« Jésus étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines... prions plus longtemps...

« Nous implorons la miséricorde de Dieu, non afin qu'il nous laisse en paix dans nos vices, mais afin qu'il nous en délivre.

« Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité sans que tu me donnes des larmes? »

Ces admirables phrases haletantes, entrecoupées, c'est bien ici qu'on doit les redire et les méditer profondément, en les appliquant, si l'on veut, à la France.

Quel drame que la vie des peuples ! Quelle énigme sombre ! Leur destin leur échappe. Affamés de paix, ils se font la guerre avec fureur. Craignant la douleur et la mort, ils se détruisent. Doués de raison, ils ne savent encore exactement pourquoi ils se sont massacrés mutuellement pendant quatre longues années.

Sur la tour de Notre-Dame-de-Lorette, je lis cette inscription : « Peuples, soyez unis. Hommes, soyez humains ! »

Cet appel sera-t-il entendu?

Contre le mur de la petite chapelle a été déposé le Christ de Carency. Les projectiles ont brisé ses bras. Il semble se détacher de sa croix? Qu'attend-il? Qu'il vienne donc, qu'il vienne, qu'il se mette en marche, comme le Prométhée délivré, et qu'il s'empare de l'univers ! Mais qu'il nous désapprenne l'art du feu si nous devons continuer à nous en servir contre nous-mêmes !

Le pays des batailles, le carrefour des nations, le champ clos des rois, ce fut, depuis les temps les plus anciens, cette terre d'entre la Lys et l'Escaut qui s'étend ici devant nous, « triste et fatale contrée, comme l'appelait déjà Fléchier dans l'oraison funèbre de Turenne, trop étroite pour contenir tant d'armées qui se dévorent ! »

* * *

De la tribu gauloise investie jadis de ce territoire il est resté peu de traces. Réduite, après de longs combats, à accepter la domination de Rome elle voit au troisième siècle arriver une première équipe de saints : saint Piat, saint Chrysole, saint Eubert et aussi saint Martin, thaumaturge étonnant dont le plus grand miracle fut d'être partout où il y avait des païens à convertir. Ils implantent la religion chrétienne.

Mais au cinquième siècle les Francs Saliens, encore barbares, envahissent la contrée, chassent les Romains, refoulent la tribu gauloise. Agriculteurs, ils suivent les vertes et fécondes vallées de la Lys et de l'Escaut et s'y installent.

Une seconde équipe de saints vient conquérir au Christ ces nouveaux occupants : saint Vaast, catéchiste de Clovis, saint Eleuthère, le premier évêque de Tournai, saint Bavon, saint Amand, saint Evrard, saint Liévin, saint Éloi.

Or c'est vraiment une chose admirable que la survie et la popularité toujours fraîche de ces bons vieux saints des troisième et cinquième siècles dans nos pays du Nord. Splendeur des processions de saint Eleuthère dans les rues de Tournai ! Saint Éloi dont le nom résonne joyeusement le soir du 1er décembre, chanté par nos ouvriers du fer et du feu, saint Martin et saint Vaast dont les noms reviennent à chaque pas accolés tantôt à une église, tantôt à un village.

Comment n'auraient-ils pas réussi dans leur œuvre? Le

ciel les avait favorisés, à un degré étonnant, du don du miracle. Le miracle appuyant, remplaçant la prédication, argument final, décisif, entraînant les foules, est devenu dans leurs mains une chose presque ordinaire. En outre, c'étaient des constructeurs ; ils bâtissaient des églises, des monastères, des villes. Les abbayes s'élèvent par leurs soins, et les moines défrichent la forêt, assèchent les marécages, jettent des ponts, tracent des routes. La terre se couvre de moissons.

Voici, sur les rives de l'Escaut, grandir la jeune capitale de la monarchie franque : Tournai. Nos premiers rois y établissent leur siège. Clovis y entraîne les troupes qui seront victorieuses du Romain, du Germain et de l'Arabe. Ce que fut cette civilisation mérovingienne, nous pouvons l'imaginer par la richesse, le raffinement des armes et des bijoux de Childéric trouvés dans son tombeau de Tournai. Tout devait être à l'unisson de cet art délicat venu probablement d'Asie. Mais après Clovis qui fut vraiment le Père de la Patrie, celui qui donna à la France les frontières qu'elle possède aujourd'hui, une nouvelle invasion déferle sur ce pays. Les Normands remontent l'Escaut ; ils brûlent Tournai en 880, puis Thérouanne, Saint-Omer, Cambrai, Arras.

De nouveau, c'est le chaos et la nuit.

Une tribu germanique s'est installée sur les bords de la Lys, *pagus leticum*, qu'on appelle les « Vlammingen », les Flamands. Leur premier chef fut le forestier Baudoin, plus tard margrave de Flandre.

Lui et ses successeurs repoussent les Normands. Et l'histoire du comté de Flandre commence.

Ce ne furent pas des batailles et des victoires ordinaires qui se livrèrent dans ce pays. A Bouvines, la France est préservée du Germain ; à Mons-en-Puelle, elle triomphe du Flamand ; à Lens, elle défait les Espagnols ; à Denain, elle joue sa dernière carte sur la chance du maréchal de Villars ; à Fontenoy, le maréchal de Saxe sauve la monarchie dans un effort suprême. Dans ces rencontres, la civilisation française était en jeu. Il ne s'agissait de rien moins que de son existence, comme en 1915.

La plaine s'étend sans fin sous un ciel couvert de nuages.

Droit au nord, des chevalets, des « terrils » énormes semblables aux Pyramides d'Égypte, indiquent Lens. Sui-

vant de l'est à l'ouest la profonde veine de charbon, les villes de la houille : de Valenciennes à Béthune par Anzin, Denain, Courrières, Ostricourt, se touchent presque, formant une zone spéciale par l'aspect, les mœurs des habitants.

Pays héroïque ! La grande guerre finie, la lutte continue, à mille pieds sous terre, contre l'eau, le grisou, les embûches du sol qui se défend.

Plus au nord une autre zone : celle des villes du textile de Lille, Roubaix, Tourcoing, Armentières.

Enfin les villes d'art : Valenciennes, patrie de Watteau et de Carpeaux, patrie des dentelles ; Douai, qui donna le jour à Jean Bologne et à la tendre Marceline ; Arras, célèbre par ses tapisseries ; Tournai, par sa cathédrale et ses porcelaines, ville de la beauté calme.

Dans ces quelques kilomètres carrés tout cela tient, prodige étonnant, raccourci merveilleux. Et, villes de la houille, villes du textile, villes d'art, beaucoup ont été, en même temps, villes martyres, villes de gloire, et huit ans après l'invasion, gardent encore de nobles plaies.

Debout sur ce promontoire de Notre-Dame-de-Lorette, je regarde longuement cette plaine, pays du travail haletant, de l'effort incessant, du climat rude, toujours traversé par le vent d'ouest. C'est la Flandre.

Derrière moi, c'est la « douce France », où les collines succèdent aux collines, où les sources chantent, où les pommiers donnent leur ombre et leurs fruits, où le ciel est fait de blanc et de bleu, où tout parle de vie facile.

Le phare de Lorette s'est allumé, devançant le crépuscule. Il envoie très loin le rayon puissant et intermittent de son projecteur qui va éclairer notre route à travers le pays houiller.

Nous descendons la côte, et, en dépassant Eleu-Léauwette, nous apercevons, à gauche, les hauts fourneaux qui agitent leur crinière de flamme.

Un an après la guerre, le représentant des mines de Lens, invité à un congrès, répondait : « Attendez encore quelques années, car la compagnie de Lens ne veut paraître que pompeusement parée, comme la reine Jézabel, ses malheurs n'ayant point abattu sa fierté. »

En ce mois d'octobre 1926, la richissime compagnie, redevenue maîtresse du sol, des éléments, peut montrer avec orgueil ses installations de surface refaites, ses puits res-

taurés, et, remplaçant les corons si tristes et si noirs d'avant-guerre, les chalets gais et pimpants de ses ouvriers. Mais sa plus belle parure c'est la verte couronne de ses sept mille jardins bien cultivés, produisant légumes, fruits et fleurs.

Lens s'étale, sans gêne aucune, dans la vaste plaine.

Et, après elle, c'est Carvin, encore une ville de la houille, non détruite celle-là et qui prolonge interminablement ses pavés. Elle possède une église dont la façade et la jolie tour de pierres blanches ornée des armes d'un prince d'Epinoy, furent toujours pour mes yeux un sujet d'étonnement.

La nuit est tout à fait tombée quand je passe sur le pont-levis de la porte de Lille. Je revois ses faubourgs, ses rues mal éclairées, ses cabarets qui ont un air morne et triste.

Il y a dans l'âme lilloise un je ne sais quoi de mélancolique et de plaintif.

Déjà, avant l'établissement de la grande industrie, le poète populaire Brûle-Maison soupirait :

Tu sçais bien chen que che d'un filtier.

Pourquoi ce vers me hante-t-il avec accompagnement de l'aigre musique du marchand de charbon debout sur sa voiture et soufflant dans sa corne?

Et puis, je murmure la strophe de Victor Hugo :

Un jour je descendis dans les caves de Lille.
Je vis ce morne enfer.

Pauvre peuple de Lille, il a trop longtemps vécu dans ces caves, dans ces *in pace*, aux murs suintants d'humidité... Ces « P'tits Quinquins » devenus grands, ces fils et filles de la dentelière, condamnés au travail dur et insalubre du lin, portent sur leurs joues creuses les tristes stigmates des logis ténébreux où leur enfance fut confinée. Peuple plein de courage et de patience vers lequel se penchèrent, compatissants, Camille Féron, Philibert Vrau et le chansonnier Desrousseaux. Le souvenir de ces hommes est pour moi inséparable de Lille. Leurs ombres me prennent à l'entrée et ne me laissent pas toujours à la sortie. Qu'on doute, après cela, de l'existence posthume des héros qui ont incorporé leur cœur aux murs de leur patrie !

Je traverse la ville si dévastée hier, si bien restaurée aujourd'hui. Il faut féliciter les particuliers qui ont rebâti, rue de la Gare, des maisons où domine le style régional, le

style lillois. Saluons ces cariatides, ces bustes de divinités rustiques, ces guirlandes de fruits et de légumes, tout ce décor réhabilité et remis en honneur sur ces modernes demeures. Mais admirons-les surtout sur les vieilles façades du dix-septième siècle qui subsistent encore assez nombreuses.

Bourse de Lille, cloître trop peu connu de l'hôpital Saint-Sauveur, façades du « beau Regard », innombrables petites maisons, vous êtes une manifestation du génie du Nord. Vous êtes là pour attester qu'il a existé dans cette ville une école d'ornemanistes, des compagnies de huchiers, d'escriniers, de sculpteurs, en qui circula la belle sève d'une race robuste et d'une époque heureuse.

Nous sortons de Lille par le nouveau boulevard qui réunit les trois villes tentaculaires de Lille, Roubaix, Tourcoing. Les vieux remparts de Vauban, encore solides, sont éventrés largement pour laisser passer la vie moderne.

C'est ici que s'élèvera le monument de l'héroïque jeune fille, Louise de Bettignies. Pourrai-je m'y arrêter sans me rappeler la réponse d'un adjoint lorsqu'on lui soumit le projet?

« Ce n'est pas une sainte, au moins? »

Ainsi Bottom dans *le Songe d'une nuit d'été*... Qu'une fée lui propose amour ou musique, il préférera toujours une botte de foin.

On a construit bravement de belles villas sur ce long boulevard, sans craindre le voisinage parfois imprévu des usines.

Le grand jardin de Roubaix allonge maintenant devant moi ses allées ombreuses, ses pièces d'eau, dans le mystère de la nuit tombante. Sous les saules pleureurs les cygnes endormis font des taches blanches. Et les premières étoiles éclairent le marbre du poète Amédée Prouvost qui vécut et mourut doucement, appuyé sur le cœur de sa ville natale, et la statue du commandant Louis Bossut, dont la destinée a été fulgurante, emporté, pour finir, au ciel de la gloire, comme Élie, sur un char de feu.

CHARLES DROULERS.

IX

L' « Otello » de Verdi

Well roared, old lion.
SHAKESPEARE.

« Plein d'enthousiasme, comme devraient l'être tous les jeunes gens, il a peut-être vu trop couleur d'or cet *Otello* dont il parle... Mais ce n'est pas moi à coup sûr qui dois me plaindre... » Signé : Verdi, 15 mars 1887. C'était un mois après la première représentation à la Scala. Quarante ans plus tard, le jeune homme de ce temps-là voit toujours *Otello* de la même couleur et n'en saurait parler autrement. Quel souvenir ! Et de quelle révélation ! Même après *Aïda*, fût-ce après la Messe de *Requiem* pour Manzoni, rien d'aussi beau, d'aussi nouveau surtout, n'était attendu. A Milan, dans l'intimité du vieux maître et de son chef-d'œuvre, de son génie et de son âme, notre jeunesse vécut alors de grands jours.

Les *copialettere* de Verdi font mention d'*Otello* pour la première fois en 1879. « Vous savez », écrit à Ricordi le maëstro, « vous savez comment naquit ce projet de chocolat. Vous dîniez chez moi avec Faccio (1). On parla d'*Otello*, on parla

(1) Chef d'orchestre de la Scala.

de Boito. Le lendemain Faccio m'amena Boito. Trois jours après Boito m'apporta le plan d'*Otello*. Je le lus et le trouvai bien. Je dis : Faites le poème, il servira toujours, à vous, à moi, à un autre... »

Ainsi Verdi ne s'engagea pas tout d'abord. Mais le sujet lui plaisait. Il y revient à mainte reprise. Le poème, une fois achevé, le décide. Peu à peu — sa correspondance en témoigne — il se met à l'œuvre, lentement, par intervalles, et sans même être assuré de finir. Un autre drame shakespearien l'avait tenté plus d'une fois et l'attirait encore. En 1880 il demande au peintre Morelli l'esquisse de deux scènes : l'une du *Roi Lear* et l'autre d'*Otello :* « Par exemple, quand Otello étouffe Desdemona ; ou mieux encore, (ce serait plus nouveau), quand Otello, déchiré par la jalousie, s'évanouit et qu'Iago le regarde avec un sourire infernal et dit : « Opère, mon poison. »

Un an plus tard une seconde lettre, encore à Morelli, nous apprend sous quels traits, sous quel costume même Verdi se figurait et voulait que parût le Iago de Skakespeare, déjà sans doute le sien. Après avoir discuté le vêtement d'Otello : « Pour la figure d'Iago, la chose est plus sérieuse. Tu voudrais, me dis-tu, un personnage petit, de membrure peu développée et, si j'ai bien compris, une de ces figures fourbes, malignes et pour ainsi dire pointues. Si tu le sens comme cela, fais-le comme cela. Mais si j'étais acteur et que j'eusse à représenter Iago, je voudrais avoir un visage plutôt maigre et long, des lèvres minces, de petits yeux rapprochés du nez comme ceux des singes, le front haut et fuyant et la tête développée en arrière ; une allure distraite, *nonchalante* (1), indifférente à tout, incrédule, une façon piquante de dire le bien et le mal à la légère, avec un air de penser à tout autre chose que ce qu'il dit ; de sorte que si l'on vient à lui faire un reproche : « *Tu dis, tu proposes une infamie,* » il puisse répondre : « *En vérité?... je ne croyais pas... n'en parlons plus...* » Une figure comme celle-là peut tromper tout le monde, et jusqu'à un certain point même sa femme. Une figure petite, maligne, met tout le monde en garde et ne trompe personne. *Amen.* Ris, car j'en ris moi-même, de tout ce bavardage... ... Mais, petit ou grand que soit Iago, Otello Turc ou Vénitien, fais comme tu voudras, ce sera toujours bien. Seule-

(1) En français dans l'original.

ment n'y pense pas trop longtemps. Allons, allons... Vite. »

Verdi, lui, ne se pressait pas. Quatre ans plus tard (avril 1884) il écrit à Boito : « Vous me dites : « Je terminerai *Nerone*, ou je ne le terminerai pas. » Je reprends vos propres paroles pour ce qui regarde *Otello*. On en a trop parlé ! Trop de temps a passé ! Et trop d'années de mon âge ! Et trop *d'années de service!* Que le public n'ait pas à me dire trop évidemment : « Assez ! » La conclusion est que tout cela a jeté un peu de froid sur cet *Otello* et raidi la main qui avait commencé à tracer quelques mesures. »

Deux années encore. Février 1886 : « Je n'ai pas fini l'ouvrage. Si je le finirai et quand, je ne saurais moi-même le dire. » Mais enfin, le 1er novembre, il le dit, il le crie lui-même : « Cher Boito, c'est fini ! Salut à nous... et aussi à lui ! »

Le poète, le musicien et leur commun chef-d'œuvre, tous les trois en vérité méritaient le salut de Verdi. Le livret d'*Otello* fut le premier hommage, on peut dire le premier sacrifice offert à Verdi par Boito. *Falstaff*, peu d'années plus tard, sera le second. Deux fois ainsi l'auteur de *Mefistofele*, le futur auteur de *Nerone*, se renonça lui-même pour se dévouer tout entier. Oublieux de ses œuvres et de sa renommée, le musicien-poète insigne ne voulut être que l'intermédiaire entre un poète et un musicien plus grands que lui. Il est vrai que s'inspirer de Shakespeare pour inspirer Verdi n'était pas un médiocre honneur. Honneur moral, fait d'une rare modestie ; honneur artistique, vu la beauté d'une telle entremise. Verdi, Boito, saluons-les donc ensemble. Remercions d'abord une telle poésie d'avoir été la conseillère, la cause d'une telle musique, avant d'en être la compagne et la parure.

Le poète italien ne s'est permis avec le poète anglais que les retranchements, ou les reports nécessaires. Forcé d'abréger, de condenser, quelquefois aussi de transposer, jamais il n'a dénaturé ni méconnu. Tout Shakespeare ne pouvait entrer dans un livret d'opéra ; du moins n'y est-il rien entré qui par la pensée ou la parole, par l'une et l'autre souvent, ne soit de Shakespeare, rien qui ne soit lui ou digne de lui. Ce sont les âmes shakespeariennes mêmes que Boito a livrées à Verdi, et ces âmes, déjà vivantes par les mots, les notes les ont fait vivre d'une vie encore accrue. De l'original humain la musique, après et d'après la poésie, a tiré comme une

seconde épreuve, au moins égale à la première, aussi ressemblante, aussi belle, et dont la ressemblance fait la beauté.

Quand je songe à la vieillesse de Verdi, cette extraordinaire vieillesse, qui fut non pas un déclin, mais une ascension, je me rappelle certaine remarque de Bossuet : « L'homme intérieur, au lieu de vieillir, se renouvelle de jour en jour. Vous voyez qu'il avance en âge. En est-il plus vieux? Nullement. Au contraire, il en est plus nouveau. » Ainsi dans le musicien d'*Otello*, puis de *Falstaff*, c'est « l'homme intérieur », l'observateur et l'interprète de l'âme humaine, qu'à soixante-quinze ans, puis à quatre-vingts, on a vu se renouveler et rajeunir.

« A l'action, Iago ! » (1). L'action, et la plus véhémente, anime les deux tiers du premier acte d'*Otello*. Soudaine, brutale même et tout extérieure d'abord, elle commence par une tempête encore plus furieuse que celle par où s'ouvre *Iphigénie en Tauride*. Je ne connais pas de plus mauvais temps en musique, au moins dans la musique de théâtre, l'orage de la symphonie *Pastorale* restant incomparable. Il y a dans le répertoire dramatique plus d'un orage bon enfant: celui du *Barbier de Séville* (à la fin), celui de la *Dame blanche* (premier acte). *Guillaume Tell* n'en contient pas moins de deux, mais sérieux, surtout le premier. Sinistre est celui de *Rigoletto*, témoin et complice du quiproquo fatal à la fille du bossu. Pas un n'est plus violent que la *bufera* d'*Otello*. A l'orchestre, sur la scène, partout elle fait rage. Elle entre-choque la symphonie et les voix, les rythmes et les timbres, les cris et les prières de la foule. Tantôt elle soulève les vagues sonores, tantôt elle les laisse retomber, si bien que la musique entière, comme le vaisseau lui-même, « va tantôt à la cave et tantôt au grenier ». Mais ce beau désordre n'empêche pas la composition, ni que certaines formes, certains mouvements se répondent. Il semble enfin que cette tempête annonçant un héros ait, elle aussi, même vaincue par lui, quelque chose d'héroïque. Victorieux de la mer et de ses ennemis, le More touche le rivage de Chypre. Il le salue en peu de mots, en peu de notes, mais triomphales, et cette *imperatoria brevitas* pose fièrement dès le début la figure du sombre *imperator*.

Tout de suite ainsi le courant, ou plutôt le torrent de

(1) Alfred DE MUSSET, *le Saule*.

l'action nous saisit et nous emporte. Il ne nous lâchera plus. Un chœur pétillant comme les feux de joie qui s'allument le suspend à peine. Et déjà, passant du dehors au dedans et des choses aux âmes, le drame devient tragédie. Iago s'en fait aussitôt, et pour toujours, le meneur hypocrite et scélérat. A demi chantés, parlés à demi, ses menus propos — il n'en tient presque jamais d'autres — ses conseils à Roderigo, surtout à Cassio, qu'il veut perdre afin de perdre Otello par lui, les moindres intonations, inflexions de sa voix cauteleuse, enveloppent un sens caché sans le trahir. En cette musique souple, adroite non seulement à croiser, mais à colorer les fils de la trame sonore, Verdi nous offre le modèle d'une causerie musicale à fleur de lèvres, aisée, ou plutôt ailée, aussi éloignée du vieux *recitativo secco*, que voisine du *canto che parla*, du *favellar in musica*, si cher aux premiers maîtres florentins du *seicento*. « *A l'action, Iago!* » De plus en plus il la conduit, il la pousse. Elle redouble de hâte et de violence. Il faut griser Cassio, pour que son ivresse excite une querelle, une rixe, un scandale et le courroux d'Otello. Iago le premier entonne une chanson à boire. Mais elle n'a rien de commun avec les *Brindisi* de l'ancien répertoire. Apre, provocante, elle éclate sur un rythme dur. Chaque strophe en accroît la verve cynique. Cassio déjà se trouble, chancelle et divague, de plus en plus harcelé par Iago plus pressant et par la foule qui le raille. Voilà le tumulte à son comble. L'émeute se déclare, les cloches sonnent le tocsin, les épées jaillissent hors des fourreaux, le sang coule, Otello paraît et parle en maître. Terrible d'abord, il s'apaise, interroge, et c'est assez de trois ou quatre notes pour donner à l'appellation fameuse : « *Honnête Iago* » toute sa valeur. Ceci encore : « *Ma douce Desdemona par vous éveillée de ses rêves! Cassio, tu n'es plus capitaine.* » La musique seule pouvait rapprocher d'aussi près avec cette tendresse d'abord, puis cette colère, cette faute et ce châtiment.

« Pour le sentiment, c'est un jeune homme qui,... » Un vieillard de soixante-quinze ans a retrouvé le sentiment d'un jeune homme pour écrire le duo qui termine le premier acte d'*Otello*. A la violence continue, au mouvement sans trêve succède la sérénité, le repos et l'extase d'amour. Le changement se fait par d'insensibles passages et des modulations dégradées. Le commencement du duo de *Lohengrin* n'a

rien de plus profond et de plus intense que le début de celui-ci. Recueillie d'abord, la musique peu à peu s'épanouit. Sans hâte elle déroule de mélodieuses périodes. Chacune se déduit de la précédente, mais ne la répète pas. Toutes s'achèvent et tombent de cette chute exquise, mourante, qui ravissait un personnage aussi de Shakespeare, le duc Orsino dans le *Soir des rois*. « Tu m'aimas pour mes malheurs et je t'aimai pour ta pitié. » Ils échangent l'un et l'autre les paroles que dans Shakespeare Otello rapporte seul au Sénat. Parfois sur le dialogue harmonieux passe un souvenir d'*Aïda*, un souffle d'Afrique et des sables brûlants où naquit et fut esclave le More. Trois fois les lèvres s'unissent et trois fois il semble que l'orchestre aspire leur souffle et leur baiser. Aux ardeurs premières de molles langueurs succèdent. Le duo se fond en soupirs. « Viens », murmure Otello, « Vénus resplendit », et tout en haut du firmament sonore un trille s'allume et scintille aussi.

Plus on étudie cet admirable *Otello*, plus on y reconnaît, dans l'ensemble et dans chaque détail, un chef-d'œuvre de psychologie musicale. Il n'est rien qui n'y concoure à la justesse, à la finesse de l'expression : un tour ou détour mélodique, un accent de l'orchestre ou de la voix, une note appapuyée, une autre furtive et qui se dérobe. Le rôle d'Iago particulièrement n'est guère fait que de ces nuances. Jamais pourtant la musique d'*Otello* ne papillote ni ne s'émiette. Elle ne se refuse pas, quand il le faut, les fortes et larges touches. Elle éprouve alors le besoin de se rassembler et pour ainsi dire de se masser tout entière : témoin le *Credo* d'Iago lui-même, *Credo* à rebours, impie et blasphématoire avec fureur. A propos de cette page, ajoutée à Shakespeare, Verdi écrivait à Boito, *cum grano salis*: « C'est vous, vous le principal coupable, qui devez vous faire pardonner ce *Credo*. Maintenant vous ne pouvez pas faire moins que de mettre en musique un *Credo* catholique à quatre parties et *alla Palestrina*. »

Stendhal a donné cette définition peu respectueuse de notre alexandrin français : « Une paire de pincettes brillantes et dorées, mais droites et raides : elle ne peut fouiller dans les recoins. » On pourrait dire quelque chose comme cela de l'ancienne musique de Verdi. Longtemps avec l'éclat de l'or elle eut trop de rectitude et de rigidité. Mais elle s'est assouplie peu à peu et le jour a fini par arriver où non moins,

brillant, mais plus ductile et plus délicat, l'instrument a pénétré jusqu'au centre, au cœur même de la vie... Alors il en a surpris et touché les dernières fibres. Ce jour-là fut le jour d'*Otello*.

Le second acte en est une des plus belles heures. Il ne se compose guère que de deux scènes, mais capitales, entre Otello et Iago. Jamais la musique ne poussa plus avant l'analyse des caractères. Elle la prépare, elle y prélude tout bas. Suivant des yeux Cassio qui s'éloigne après avoir entretenu Desdémone un instant, « *Cio' im' accora*, » (cela me déplaît), murmure Iago, sans même regarder le More. Quatre notes, négligemment jetées. Mais d'autres bientôt se posent, insinuantes, insidieuses. « Cassio » — nous traduisons à regret les vers italiens — « Cassio, dans les premiers temps de votre amour, ne connaissait-il pas Desdemone ! » Ici la déclamation devient chant et ce chant n'interroge plus seulement, il enveloppe, il enlace, il inquiète, en attendant qu'il affole. Quelqu'un l'a dit — et c'est encore Stendhal, — « avant de céder à la jalousie, le cœur humain rend plus d'un combat. Il est agité par plus d'un doute avant de renoncer pour toujours au bonheur suprême, et le plus grand qui existe sur cette terre, de ne voir que des perfections dans l'objet aimé. » Verdi lui aussi, tout le long de cet admirable second acte, a livré plus d'une bataille. Conflit entre Otello et Iago ; dans le cœur d'Otello conflit encore. La musique suit les moindres hasards et les vicissitudes sans nombre de cette double mêlée. Pas un détail n'échappe à son imitation. Elle accuse le contraste des deux âmes ; elle suit le travail et pour ainsi dire, au sens chimique du mot, la réaction de l'âme empoisonneuse sur l'âme empoisonnée. Le grand tragédien Rossi, jouant Otello, passait constamment, d'un geste circulaire, sa main sur sa poitrine, comme pour suivre à travers sa chair l'affreux circuit de la douleur. De même ici tel motif d'orchestre tourne sur lui-même et creuse, déchire en tournant. Au moindre mot d'Iago ce sont chez Otello des sursauts de souffrance et de rage. Un seul instant, et très court, Iago s'emporte ou feint de s'emporter. « Parle, lui crie Otello, parle, si tu m'aimes ! — Vous savez que je vous aime. *Voi sapete ch' io v'amo.* » Immédiate, foudroyante riposte, qui crie elle aussi, mais le mensonge, avec l'accent et l'éclat de la vérité.

Ailleurs, partout ailleurs, Iago se contient, sans jamais

se taire. Que les filles de Chypre viennent offrir à Desdemona des fleurs et des chansons, ses perfides conseils se mêleront tout bas à leur offrande. Un seul mot accentué : « *Vigilate!* » se détachera de son *parlando* rapide. Le chef-d'œuvre enfin de sa traîtrise est le récit qu'il fait au More du prétendu rêve amoureux où Cassio se serait trahi. Rien ne ressemble moins au fameux « air de la calomnie » que cette mise en action de la calomnie elle-même. Action lente mais sans fracas, sans *crescendo;* musique où, loin de s'accroître, tout s'atténue, où les notes ne se hasardent qu'avec précaution et presque jamais ne s'élèvent. Toutes voisines, sinon contiguës, elles semblent, pour plus de sûreté, se tenir entre elles. Osent-elles avancer une intonation un peu plus haute, elles la retirent aussitôt. Il y a, comme dirait Molière, « il y a de la chromatique là dedans, » et de la plus subtile. Hésitations, réserves, réticences, c'est de tout cela qu'est fait ce nouveau chef-d'œuvre de mensonge, en tout l'opposé de celui que plus haut nous avons analysé.

Que de légers frôlements, des touches délicates provoquent d'effroyables transports, cela crée entre la cause et l'effet un contraste dont la musique encore plus que la poésie traduit la violence. « *Précipice élevé d'où tombe mon honneur.* » Tout le rôle d'Otello ne consiste qu'en une suite d'élévations et de chutes de ce genre. De quels sommets ne tombe-t-il pas, et dans quels abîmes ! « *Addio e per sempre addio, sante memorie...* » C'est beau dans Shakespeare seul. Dans Shakespeare et Verdi c'est encore plus beau, de toute la beauté sensible, de tout l'éclat extérieur et fulgurant ici que des sons peuvent ajouter à des mots. Autour d'Otello comme en lui tout est tumulte. Quel bruit lui font sa jeunesse et sa gloire, hélas ! pour la dernière fois ! Nous prions messieurs les ténors de prendre bien garde à la fameuse apostrophe. Qu'ils évitent surtout la précipitation. Loin de serrer le mouvement, qu'ils l'amplifient *(assai ritenuto, larga la frase)* et qu'ils ne changent pas en air de bravoure, en *allegro* militaire, une oraison funèbre et triomphale, l'adieu d'un héros à son magnifique et douloureux destin.

En d'autres adieux, non plus à la gloire, mais à l'amour, on reconnaît, comme dans tout le rôle du More, « ces brusqueries, ces cassures du sentiment intérieur » que Taine a signalées chez les personnages de Shakespeare. Après avoir accablé Desdemona de son injurieuse fureur, Otello reste

seul, accablé. D'abord il n'exhale qu'une faible plainte. Une note presque unique, répétée, haletante, à peine un soupir, y suffit. Sur un fond d'orchestre à la fois uni et changeant elle se traîne. Dans l'orchestre de Verdi, jamais un thème n'avait circulé de la sorte, à travers des harmonies aussi nuancées, pour s'achever sur un accord que l'on n'attendait pas, ou plutôt, cadence plus imprévue encore, pour y demeurer en suspens. Et cet accord, au lieu de conclure, ouvre au contraire un jour nouveau sur l'abîme où se débat l'infortuné. Près de se soumettre tout à l'heure, voici de nouveau qu'il s'exalte et s'égare. Le centre de gravité, de beauté de la musique soudain s'est déplacé. La symphonie cède à la voix. Celle-ci va chanter à son tour, monter et planer seule, éperdue, enivrée de sa propre force au-dessus d'un simple frisson de l'orchestre. Le second effet, contraire au premier, n'est pas moindre, et même, par le contraste, il s'accroît. Les deux parties du monologue se répondent. Dans l'une tout est atterré, dans l'autre tout se relève et s'emporte. Ainsi l'âme qui souffre est tour à tour abattue et soulevée par les flots de la douleur.

Avec cela, chez le héros ultra-lyrique tout n'est pas emportement et fureur. Sa folle passion lui laisse quelques moments de répit. Alors entre deux accès, quelquefois même au plus fort d'une crise, il donne des signes passagers sinon de faiblesse, au moins d'une triste, navrante douceur. Les naïves chansons en l'honneur de Desdemona dissipent un instant ses premières alarmes. S'il cherche alors une excuse à la trahison qu'il soupçonne, c'est en lui seul, humblement, qu'il voudrait la trouver, en lui qui déjà « descend la pente des années », et de note en note sa voix, humble elle-même, descend aussi. Détails peut-être, tout cela, mais d'un prix infini. Que ne vaut pas cet autre encore ! « *Il fazzoletto che le diedi, pegno primo d'amor!* Le mouchoir que je lui donnai, premier gage d'amour ! » C'est tout ce qu'Otello répond d'abord au mensonge d'Iago : il le fait sans courroux, sans éclat et d'une si faible, si mourante voix, qu'avec son cœur à lui nous sentons le nôtre près de défaillir.

« *My fair warrior*, ma belle guerrière. » On s'étonne que l'Otello de Shakespeare salue Desdemona de ce nom peu fait pour elle. Par un plus juste retour, c'est le More qu'appelle ainsi « *mio superbo guerrier* » la Desdemona de Boito et Verdi. Pour elle, innocente, inconsciente même, elle est cela sur-

tout, presque seulement cela, avec une naïveté délicieuse. Calme dans le bien comme Iago dans le mal, elle diffère d'Iago par la lumière et d'Otello par la douceur. Son rôle ainsi que son âme a peu de mouvement et de passion. La musique en est constamment limpide, unique et trop faible clarté dans la nuit environnante. Soupçons, reproches, injures, violences même, Desdemona souffre tout et, sans jamais comprendre elle compatit et pardonne toujours. Bien plus, elle demande pardon. Si peu qu'Otello s'irrite, elle s'alarme, s'accuse et son chant s'humilie. « *Mi guarda!* » Les deux mots seuls, et les deux accords parfaits qui les éclairent découvrent l'infinie pureté de son propre regard et de son cœur. Plaintive elle poursuit : « Vois les premières larmes que me fait verser le chagrin, *le prime lagrime.* » Répétés exprès, ce peu de mots encore donnent une tristesse immense à ces prémices d'une jeune douleur. Violent et tendre tour à tour est le second duo d'Otello et de Desdemona, le duo du mouchoir, dirait-on, si le mot français était moins affreux. Au contraire quelle légèreté, quelle grâce flottante a l'italien *fazzoletto!* Il est vrai qu'il peut aussi retentir âpre et dur sur les lèvres frémissantes du More. « *Il fazzoletto! Il fazzoletto!* » Plus la question se fait pressante, plus essaie de la détourner l'innocente et malencontreuse réponse : Cassio, toujours Cassio. Mais Otello pleure à son tour. Desdemona alors de s'écrier : « Toi aussi, tu pleures ! et c'est moi la cause innocente d'un tel sanglot ! » Cri d'épouvante et de pitié suprême, son premier cri vraiment tragique, que la misère de l'être aimé lui arrache et non sa propre douleur.

Sur elle-même, ce soir, elle pleurera plus doucement.

Desdemona tremblante,
Posant sur son chevet son front chargé d'ennuis.

Le dernier mot, pourvu, comme a fait un Musset après un Bossuet, un Racine, pourvu qu'on lui rende son ancienne énergie, traduirait mieux que pas un autre le sentiment dont la musique du dernier acte d'*Otello* est elle-même chargée. Dans l'œuvre entier de Verdi, je ne vois rien de comparable, excepté le dernier acte aussi de la *Traviata*, égal et différent chef-d'œuvre de tristesse, de détresse féminine. Admirons-les tous deux : l'un pour sa mélodie au long cours, pour l'ordonnance et la suite de ses formes classiques ; l'autre pour sa liberté plus grande, pour un style

plus ondoyant et divers, où les détails, dont pas un n'est de trop, ne portent pas moins que les vastes généralisations et les grands partis pris d'autrefois, la marque de la vie et de la vérité.

Avec cela, si libre que soit ici devenue la musique, elle reste cependant composée. Des lois moins apparentes la régissent, mais des lois, des rapports et des correspondances qui la préservent du vague et de l'indéterminé. Mélodie unique, admirable d'ailleurs, le dernier prélude de la *Traviata* n'était pas autre chose. Plus brève dans le prélude d'*Otello*, la mélodie s'y divise entre plusieurs voix qui se croisent, se répondent et se ressemblent, également tristes et tremblantes. Autrefois c'était la mélodie à découvert, c'est aujourd'hui la mélodie enveloppée. Et ce n'est plus seulement la mélodie. Par exemple, au début et dans la suite de la scène, que signifient, sinon l'inquiétude et la peur, ces deux quintes lugubres qui de place en place et solitaires viennent se poser. Ailleurs, entre deux notes extrêmes à l'unisson, de vastes espaces, mornes et vides, s'étendent longuement. Nous sommes loin de la « romance du Saule » de Rossini, que d'ailleurs il faut encore et toujours admirer. Qu'est-ce donc que ceci? Un air? Aussi peu qu'une romance. Une mélopée? Pas davantage. C'est un je ne sais quoi qui parle, qui chante et qui craint. Ce sont des récits errants au gré de mélancoliques souvenirs. Des strophes aussi, presque des couplets. Et souvent c'est beaucoup moins : une variante de ton, de rythme ou d'harmonie, une cadence parfaite ou rompue ; moins encore, une ou deux notes isolées *(Salce! Salce! Salce!)* qui tombent lentement, comme feraient les feuilles de l'arbre pâle. « Poésie et vérité ». Poésie pénétrante et vérité familière, dont la musique ne dédaigne pas un détail, fût-il de parure féminine. Parure hélas ! Desdemona l'a deviné déjà, non plus d'amour mais de mort. Et n'est-ce pas le cri de la mort qu'elle jette après quelques mesures de silence, vers sa camériste qui s'éloigne. « *Emilia, addio, addio!* » Si nos souvenirs sont fidèles, Boito n'approuva pas tout d'abord cet appel ou ce rappel désespéré. Il en trouvait un peu mélodramatique la violence soudaine et le contraste avec la discrétion et la douceur, continue à dessein, de l'ensemble. Verdi montra moins de scrupules et refusa de s'interdire un effet, un éclat que le grand musicien de théâtre ne pouvait pas sacrifier.

Coup de théâtre encore, et de quelle vigueur ! l'entrée furtive d'Otello, au bruit d'abord étouffé, sombre comme son visage, comme son âme et comme la nuit, d'une ritournelle de contrebasses. L'antithèse est musicale en tout ; chaque élément sonore y participe. La prière de Desdemona vient de s'achever, *pianissimo*, sur une note grave. L'orchestre la reprend et la porte, avec une douceur infinie, à des hauteurs extrêmes où, *pianissimo* toujours, elle s'éteint. Subitement une autre note lui répond, de très loin, du degré le plus bas de l'échelle sonore. Entre elle et la précédente un abîme se creuse, qu'une opposition très vive des tons et des timbres fait paraître encore plus profond. Ainsi l'oreille et l'esprit éprouvent trois fois l'effet d'une surprise ou d'une secousse violente. Alors s'élève lentement une longue, longue phrase, lourde de douleur et de colère. Elle hésite elle tourne sur elle-même, redescend et remonte encore. Elle se décide enfin, s'élance, et conclut par frapper un coup terrible.

Rapide est le dénouement. Le meurtre de Desdemona s'accomplit — on peut le dire à peu près — en un tourne-main. Mais l'extrême fin, la mort d'Otello près de sa chère morte, est de la plus émouvante en même temps que de la plus simple beauté. Je ne connais pas dans toute la musique de théâtre un trépas aussi dépouillé d'emphase. En quelques mesures, scandées par de solennels, impassibles accords, avec je ne sais quelle morne sérénité, le héros prend congé de la gloire et de la vie. Mais non pas de l'amour, que leur mort à tous deux lui rend enfin pour jamais, et pour jamais apaisé.

Ses regards, ses derniers regards maintenant se détournent de lui-même et se reposent, oui se reposent vraiment pour la première fois sur la douce morte, morte de sa main. Sa voix aussi respire une paix immense ainsi que sa douleur. « Et toi, comme tu es pâle !... Et muette !... Et lasse !... Et belle ! » Invocation quatre fois déchirante, et plus déchirante chaque fois ! *E tu, come sei pallida!... E muta!... E stanca!... E bella!* » Sur les trois premiers mots quelle répétition ! Quel redoublement ! Mais sur le dernier, après une pause brève, quelle surprise ! Deux accords imprévus semblent s'ouvrir et s'étendre à l'infini, comme si tant de pâleur, de silence, de fatigue, tout cela n'était rien auprès de tant de beauté.

. . . . . .

« *E bella!* » Que ce soit, parlant de cette musique, notre parole dernière. Nous ne jetons jamais les yeux sur la partition d'*Otello* sans qu'à notre admiration fidèle reviennent se mêler de nobles souvenirs. Après la première représentation, qui s'était achevée en apothéose, lorsque la foule se fut enfin retirée, le vieux maître nous garda quelques instants avec lui dans sa chambre. En baisant sa main amie qui ne tremblait ni d'émotion ni d'orgueil, nous nous disions tout bas, non sans mélancolie : « *Ora e per sempre addio, sante memorie!* » Pour lui comme pour son héros, n'était-ce pas le suprême adieu de la gloire? Mais non, son génie se réservait de nous étonner plus encore. Six ans après le désespoir d'Otello, le rire de Falstaff éclata.

Camille Bellaigue.

La vie turbulente de Camille Desmoulins[1]

CHAPITRE V

Le jour de gloire.

Le dimanche 12 juillet, Camille Desmoulins se trouvait au Palais-Royal. La journée était belle, très chaude, un peu orageuse. Une foule nombreuse allait, venait, se coudoyait dans le jardin. Les terrasses des cafés étaient pleines de monde. Quelques moments après qu'eut tonné le canon de midi, on apprenait que Necker était renvoyé. Un remous de colère agita la foule. Elle interrogeait, criait, cassait des chaises, mais n'osait prendre un parti.

Desmoulins avait « beau échauffer les esprits, personne ne prenait les armes ».

« Je gémissais au milieu d'un groupe sur notre lâcheté à tous, écrit-il à son père, lorsque trois jeunes gens passent, se tenant par la main et criant : Aux armes ! Je me joins à eux ; on voit mon zèle, on m'entoure, on me presse de monter sur une table ; dans la minute, j'ai autour de moi six mille personnes : « Citoyens, dis-je alors, vous savez que « la nation avait demandé que Necker lui fût conservé, « qu'on lui élevât un monument, et on l'a chassé ! Peut-on « vous braver plus insolemment? » Après ce coup, ils vont

(1) Voir *la Revue Universelle* du 15 août 1927.

tout oser et, pour cette nuit, ils disposent peut-être une Saint-Barthélemy pour les patriotes. J'étouffais d'une multitude d'idées qui m'assiégeaient ; je parlais sans ordre. « Aux « armes, ai-je dit ; aux armes ! Prenons tous des cocardes « vertes, couleur de l'espérance. » Alors, je descendis : on m'embrassait, on m'étouffait de caresses... Je dis que je ne voulais point de commandement, que je ne voulais qu'être soldat de la patrie. Je pris un ruban vert et je l'attachai à mon chapeau le premier... »

Pendant la nuit, il y eut plusieurs escarmouches ; des coups de feu étaient tirés par intervalles, les barrières brûlaient. Camille Desmoulins et d'autres forcenés, parmi lesquels se trouvait le général Danican, parcouraient la ville terrorisée, frappaient aux volets des boutiques, obligeaient les arquebusiers, les fourbisseurs, les ceinturonniers à leur donner de la poudre et des armes.

Le 13, au matin, le temps était sombre. Il y eut, dans la journée, de grosses averses ; le vent fit rage et le bruit du tonnerre se mêla au son du tocsin. L'insurrection était maîtresse de Paris.

Le lendemain, mardi 14 juillet, on marcha aux Invalides et l'on y prit des armes. « Je suis descendu sous le dôme, au risque d'y étouffer, écrit Desmoulins. J'y ai vu, à ce qu'il m'a semblé, cent mille fusils. J'en prends un tout neuf armé d'une baïonnette et deux pistolets. »

A onze heures, vauriens, chenapans, échappés de prison, étaient pourvus et formaient une armée redoutable de « brigands ». Ils comptaient aller à Versailles, mais : « A la Bastille ! » a jeté une voix, et l'on s'élance vers la citadelle qui, pour le peuple, est l'image du despotisme et de la tyrannie.

Desmoulins, s'il prit part aux horribles et sanguinaires saturnales qui la précédèrent et la suivirent, n'assistait pas à la prise de la Bastille. Non qu'il répugnât à se joindre aux « mauvais drôles » qui menèrent l'assaut, mais parce que, courageux surtout la plume à la main, s'il aimait bien le bruit, il avait peur des coups. Son fusil tout neuf armé d'une baïonnette et ses deux pistolets ne servirent de rien : « J'étais accouru au premier coup de canon, écrit ce vaillant soldat de la patrie, mais... la Bastille était déjà prise en deux heures et demie, chose qui tient du prodige. »

Le prodige est explicable à qui sait que la forteresse se rendit sans avoir été défendue, mais ce qui sort du cours

ordinaire des choses, c'est que Camille Desmoulins, qui mit plus de deux heures d'horloge pour accourir sur le lieu du combat et qui arriva après la bataille, passe, aux yeux de tous, pour le principal et le plus glorieux des « vainqueurs ».

Nul fait historique n'a été falsifié comme la prise de la Bastille. Les causes du soulèvement populaire ont été dénaturées, les épisodes de la journée, arrangés après coup. Et la légende s'est emparée de l'événement presque en même temps qu'il se produisait. Le lendemain du 14 juillet, pillages et vols à main armée étaient oubliés, on ne se souvenait plus des violences, des tueries, on ne cherchait pas à savoir qui les avait commises. Il semble que, de tous côtés, un accord inconscient se soit fait pour cacher la vérité et pour l'altérer. La lie de la population massacrant des invalides sans défense, pendant et dépeçant d'innocentes victimes, est devenue le vaillant peuple de Paris s'emparant, sous une poussée d'héroïsme, d'une prison pleine d' « horribles mystères ». Le tocsin sonnant à l'aide contre les bandits qui épouvantaient la ville « consternée », c'est la cloche d'alarme appelant les bons citoyens à marcher contre la cour. Le marquis de Launay est un « gouverneur infâme » qui, par « un perfide stratagème », a fait mitrailler la foule confiante ; Foulon est un « traître », complice de Launay, et Desmoulins, à qui personne n'avait fait allusion incontinent, « incarnera pour l'avenir la Révolution et l'espérance ».

Le rôle qu'il joua le 12 juillet au Palais-Royal n'a été relaté ni le lendemain, ni les jours qui suivirent par d'autre témoin que par lui-même. Les historiens qui ont conté après coup la scène ne la tenaient que de lui. Les journaux du temps en ont évoqué le glorieux souvenir seulement après que, à cause d'elle, il fut parvenu à la célébrité. C'est lui qui a rapporté l'épisode qui l'a rendu mémorable et a su en tirer un profit plus grand qu'il ne pouvait espérer.

En vérité, dénué de séduction et encore sans prestige, il n'avait que peu d'influence même sur la tourbe des gens sans aveu auxquels le jardin du Palais-Royal était ouvert. La nature lui avait refusé le don de la parole. Il bégayait, ne sut jamais improviser, avait la voix sourde et la poitrine faible. Il est probable que le 12 juillet il avait, comme les jours précédents, « péroré » au café de Foy ou au café du Caveau. Ayant appris, l'un des premiers, le renvoi de Necker, il en profita pour « échauffer les esprits » de ceux qui l'en-

touraient. Mais il n'était pas de taille à « soulever tout un peuple à la liberté », ni à l'entraîner, par son éloquence, à l'assaut de la Bastille, qui ne fut prise, du reste, que le surlendemain, en son absence.

Son talent de conteur a provoqué l'enthousiasme et suborné l'un après l'autre tous ses biographes. Ce jeune homme de vingt-neuf ans, « inconnu de la veille, entrant dans l'histoire par une improvisation bouillante », ces « arbres du jardin dépouillés de leurs feuilles et fournissant des cocardes aux citoyens électrisés », cette « pluie de verdure sous les branches de tilleuls », quelle évocation de fraîche et juvénile allégresse, et quel plus beau prélude à la Révolution que « les cruautés indignes d'un autre siècle » dont Paris fut terrifié pendant ces jours d'émeute !

Qu'il soit ou non monté sur « la table magique », Desmoulins a pris place sur l'estrade et n'en descendra plus. Il se prévaut lui-même d'être « resté à sa hauteur du 12 juillet et de n'avoir pas grandi d'un pouce non plus qu'Adam ». Du premier coup, il est allé au pinacle. On ne le voit pas entouré de coquins ou fuyant le combat. On se l'imagine toujours à la tête d'une foule immense et généreuse, montant à l'assaut de l'infâme prison d'État.

Aussi, comme il en parle de « ce 12 juillet 1789 » ! C'est du 12 juillet qu'il date la Révolution. Il multiplia le récit de la scène et la reprit sans cesse en la magnifiant. Ce ne sont plus six mille mais dix mille personnes qui l'auront, non pas applaudi, mais « étouffé d'embrassements et de larmes », et c'est lui qui, appelant la nation aux armes, aura pris le premier, non seulement la cocarde verte, mais la cocarde tricolore, « cette cocarde nationale, dit-il, que vous ne pouvez attacher à votre chapeau sans vous souvenir de moi. »

Il se vantera ici d'avoir « commencé », là d'avoir « ouvert la Révolution ». Il écrira à son père : « Une partie de la capitale me nomme parmi les principaux auteurs de la Révolution, d'autres vont jusqu'à dire que j'en suis l'auteur. » Il ne tarde pas à être parmi ces autres et se persuade avec eux qu'il a « sauvé Paris d'une ruine complète et la nation de la plus horrible servitude ». Il se croit le « premier révolutionnaire ». De ce titre de gloire, il se fera un pavois d'abord, essaiera ensuite de se servir comme sauvegarde. Dès le lendemain du 14 juillet, à l'événement « qui le fit entrer dans

l'histoire », il se figure avoir pris si réellement part, que son bonheur est « inexprimable », et, aussi fier de soi que s'il allait au Capitole, il « monte sur la brèche de la Bastille rendue, en pleurant de joie et d'ivresse ».

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VI

La France libre.

Avant le jour où il acquit le renom désiré, Camille Desmoulins avait, pour sortir de l'ornière, écrit un violent pamphlet : *la France libre*. Cet « ouvrage patriotique » n'avait pu être publié. Ce n'était point, comme on a dit, que l'argent fît défaut. Nombre de députés auraient avancé volontiers les frais minimes d'impression à un auteur qui servait leurs projets et dont ils n'étaient pas sans avoir stimulé le zèle. Mais la crainte qu'inspirait encore l'inspection de la librairie avait éloigné les imprimeurs.

Après la prise de la Bastille, qui rendit « la racaille de Paris despote de toute la France », Camille trouva facilement à placer son ouvrage.

Le libelle fut lancé en décembre 89 et répandu dans les départements à de nombreux exemplaires. Il fit une sensation profonde, « remua le pays jusque dans ses entrailles ». Plus inspiré par la haine que par la foi, il était l'incarnation des passions avides et jalouses qui agitaient les mécontents.

Depuis qu'il était sorti du collège, Desmoulins avait trouvé le temps, en dépit d'une vie licencieuse, de « travailler en prenant des notes par sujets, par mots ». Il avait ainsi mis « à sa disposition un véritable répertoire alphabétique, un arsenal portatif de citations ». De ce bagage, il usa sans mesure. Dans *la France libre*, il a amassé tout ce qu'il a trouvé de subversif au cours de ses lectures. Tout bouffi d'érudition classique, il met au goût du jour les formules anciennes, reproduit, sous une autre forme, les utopies et les divagations antérieures. Sa diatribe est un continuel dénigrement. Il attaque, avec une furie empruntée, les hommes et les institutions, lance à la monarchie, à la noblesse

et à l'Église, les sarcasmes ayant servi à d'autres objets, exhume contre le roi, les nobles et les prêtres toutes les injures qu'il a colligées ou dont il peut se souvenir.

Il n'est pas, dans ces cinquante pages, une idée qui soit neuve, une réflexion originale ou personnelle. Tout y est procédé et imitation ; mais, en une période d'affaiblissement littéraire et de médiocrité générale, elles frappèrent par la vivacité mordante de l'esprit, par la clarté et l'élégance de la forme. Le don d'écrire était dans ce folliculaire. Aussitôt qu'il prit la plume, il en usa naturellement avec autant d'aisance que de sûreté. En dépit du fatras antique dont elle s'embarrasse, des platitudes et des grossièretés dont elle est chargée, la langue est étoffée, ample, ferme, précise. L'indigence de la pensée et l'incertitude du raisonnement sont cachées par l'éclat du style, comme un métal sans valeur par la couche d'argent qui le recouvre. Ce style est nerveux, hardi, chatoyant. L'expression, quoique outrée à dessein, est toujours pittoresque et mordante. Camille ne recule pas devant le mot vif et emploie le mot propre. Dans son pamphlet, de conception mesquine, il y a quelques beaux coups d'aile, de l'ironie souvent, et la grâce parfois, et la force ensemble, et toujours le mouvement.

L'auteur ne va pas au fond des choses, il ne s'attache qu'aux mots ; mais les mots, sous sa plume, deviennent des « êtres vivants », forment des phrases saccadées, énergiques, toutes frémissantes de passion. Robespierre a dit justement de son condisciple : « La ressemblance des termes seule lui monte à la tête. » Mais ces termes, en les transcrivant, Desmoulins les vivifie, leur donne un souffle nouveau, une tournure moderne et bien française.

C'est pitié de les voir utilisés pour de pauvres arguments et servir une mauvaise cause, surtout que cette cause Camille la défend sans conviction véritable. Il a été jeté dans le mouvement par ses déboires et a plutôt des caprices que des opinions. Il sait bien qu'un changement de régime pourrait entraîner pour lui un changement de fortune et c'est dans cette espérance que, contre le pouvoir établi, il fonce, « impétueux comme le fils de Télamon ». D'invisibles meneurs ont guidé ses ambitions, attisé ses rancunes, monnayé peut-être son talent. Poussé par Mirabeau qu'il aime et paraphrase, par Robespierre qu'il craint et écoute, il agit moins qu'il n'est agi. Son but réel n'est point de convaincre,

mais de parvenir. Ce qu'il veut, c'est qu'on le remarque et le désigne, qu'on le connaisse et parle de lui. Il se serait fait incendiaire, à l'exemple d'Érostrate, pour immortaliser son nom. Le moyen s'offre à lui de frapper un coup retentissant en servant de sa plume, qu'il sait incisive et cruelle, les haines malsaines qui englobent le culte et les pontifes, la monarchie et les rois. Il ne le laissa pas échapper.

Dans *la France libre*, il commence par faire l'éloge de la liberté : « Ce n'est pas tout bas qu'on l'adore, écrit-il. Elle a partout un culte public... » Puis, c'est l'appel à l'émeute, l'excitation au carnage : « Jamais plus riche proie n'aura été offerte aux vainqueurs. Quarante mille palais, hôtels, châteaux, les deux cinquièmes des biens de la France à distribuer seront le prix de la valeur ! »

Après avoir ainsi offert la rançon la plus magnifique à la rage populaire, il attaque avec une hardiesse extraordinaire, persifle avec une raillerie redoutable tous ceux qu'il veut atteindre. Il ne s'inquiète guère où vont les coups qu'il porte pourvu qu'on entende le bruit qu'ils font. « Le style est l'homme même » et l'homme tout entier se révèle dans cet amas d'injures et de sottises. Sa verve railleuse et outrageante cache mal la pauvreté de l'esprit. Elle porterait plus à rire qu'à s'indigner si Desmoulins, exagérant atrocement les fautes commises, n'avait la prétention de refaire à sa manière l'Histoire de France. Il passe en revue nos rois, les met au pilori. Toutes les diffamations ridicules dont ils ont été l'objet, les calomnies ineptes qui se répètent sous le manteau, il les prend à son compte et se fait une maligne et puérile joie de les étaler sans vergogne. Il ne voit que les turpitudes, écarte ou ignore toutes les grandeurs.

Après de virulentes impostures Desmoulins, qui se vante d'être « abondamment pourvu de philosophie », essaie de montrer qu'il est aussi capable d'édifier que de détruire. Il imite encore et démarque, s'inspire surtout des *Lettres de cachet*, l'un des derniers ouvrages de Mirabeau, « son idole ». Il agite des idées confuses et puériles, croit pouvoir refaire, de fond en comble, un ordre social auquel il doit ce qu'il est et dont il ne voit pas la structure. « La monarchie est une forme de gouvernement détestable », allègue-t-il. Il veut « le gouvernement populaire ». Plus de noblesse ni de magistrature ; plus de ministres et plus d'in-

tendants ; suppression des maréchaux de France, des justices seigneuriales, extinction des Parlements. « Que tous les livres de jurisprudence féodale, de jurisprudence fiscale, de jurisprudence des dîmes, de jurisprudence des chasses fassent le feu à la Saint-Jean prochaine... Qu'on extermine la police... qu'on détruise la poste !... Liberté pour tous, liberté entière, absolue, sans limite et sans contrôle ! »

Et cet amalgame d'apostrophes mortelles se termine par un cri de joie délirante : « *Fiat, fiat!* oui, tout ce bien va s'opérer. Oui, cette révolution va s'accomplir, nulle puissance sur la terre n'est en état de l'empêcher... Nous sommes devenus invincibles ! »

Il est difficile de comprendre que, à une époque où la censure n'avait pas légalement cessé d'exister, l'insultante brochure ait pu être mise en vente. C'est qu'il ne se faisait rien pour maîtriser les passions déchaînées et que personne n'avait plus le courage, les moyens ou seulement l'intention de sévir contre les fauteurs de désordre. Il n'y avait pour ainsi dire plus de juges ni de police. Le roi était prisonnier aux Tuileries et l'Assemblée souveraine, ne songeant qu'à détruire les vieilles institutions, protégeait en secret ceux qui les attaquaient.

Un seul corps constitué, le Parlement de Toulouse, fit brûler le libelle. Ce fut, pour Desmoulins, grisé par ses lauriers naissants, une raison nouvelle de se réjouir : « J'attends le réquisitoire que je suis curieux de lire, cela me vaudra une édition de plus ! » Et il ajoutait, d'une plume glorieuse : « Cette flamme qui s'élève autour de mes feuilles est comme l'auréole qui couronne l'auteur ! »

Cette auréole, il l'eût voulue si grande et brillant d'un tel éclat qu'on la pût voir de la France entière. Il est connu enfin ; on parle de lui ; on le cite ; il commence à entendre dire : « Il y a une brochure de Desmoulins ; on ne dit plus d'un auteur appelé Desmoulins. » Il s'est « fait un nom », et ce nom pour que plus fort il retentisse, et d'écho en écho se répercute, il écrira un pamphlet plus virulent encore : *le Discours de la Lanterne aux Parisiens.*

CHAPITRE VII

Le procureur de la lanterne.

« Braves Parisiens !

« Quels remerciements ne vous dois-je pas? Vous m'avez rendue à jamais célèbre. Chaque jour, je jouis de l'extase de quelques voyageurs anglais, hollandais ou des Pays-Bas, qui me contemplent avec admiration. »

Qui parle ainsi? C'est une lanterne que Desmoulins met en scène, la lanterne tristement fameuse où furent accrochées les premières victimes de la Révolution. Elle était placée à l'angle de la place de Grève et de la rue de la Vannerie, au-dessus d'une petite épicerie portant l'enseigne « Au coin du roi ». C'était « une branche de fer sans réverbère, au-dessous de laquelle le peuple traînait en hurlant ceux qu'il voulait pendre ». Elle était illustre dans Paris et la France entière, la lanterne de Grève.

On ne disait plus pendre, on disait lanterner. On ne hurlait plus à la mort, mais à la lanterne. Et, aux jours d'émeute, dominant les huées de la foule en furie, s'élevait le chant qui la glorifiait :

Ah! ça ira, ça ira!
Les aristocrates à la lanterne.

Camille Desmoulins, dans sa soif de popularité bruyante, s'empara de l'idée et du mot. Cette lanterne, qu'on prie comme une madone, acclame et chansonne, il s'en sert de réclame et d'épouvantail. Il lui passe la parole et intitule le pamphlet qu'il vient d'écrire : *Discours de la Lanterne aux Parisiens.* Titre fulgurant et cadre sinistre ! L'auteur, hypocritement, se targue de n'avoir pas mis son nom à la fin du libelle, mais l'épître dédicatoire où il écrit explicitement : « Puisse ma *Lanterne* obtenir la même faveur que ma *France libre!* » est une signature et, aussi bien, de l'instrument de torture, il se déclare le procureur.

Claretie trouve des excuses à ce cynisme et le doux Michelet s'extasie « de la verve intarissable qui renouvelle la vieille plaisanterie qui remplit le moyen âge sur la potence, la corde et les pendus ». La comparaison est inexacte. Les

railleries de nos pères portaient sur des pendus imaginaires et menaçaient de gibets inexistants. L'évocation macabre de Desmoulins n'est pas une chimère. Sa réalité présente la rend abominable. Le fer de sa lanterne est encore taché du sang qu'il se réjouit d'avoir vu répandre.

Lanterne effroyable ! Elle a eu Foulon et, après lui, François le boulanger de la rue Marché-Palu ; elle va manquer Berthier, mais elle attend Calonne et Cazalès, tient Besenval, d'Espréménil, Maury, le duc de Guiche. Elle se plaint qu'on la laisse chômer : « Combien de scélérats viennent de m'échapper, gronde-t-elle... Pourquoi a-t-on relâché le marquis de Lambert? Lâche... tu n'échapperas point à la lanterne !... Pourquoi relâcher encore l'abbé de Calonne, le duc de Vauguyon et tant d'autres?... Nous sommes maintenant dans les ténèbres et il est bon que les chiens fidèles aboient même les passants pour que les voleurs ne soient pas à craindre. »

Comme un chien en quête, il ne cessera pas d'aboyer, le pourvoyeur de la lanterne. Il part en chasse, mufle au vent et oreille aux aguets. Il dépiste, traque et rapporte. La délation est son arme. Il en use « sans paix ni trêve », « lance à tort et à travers des conclusions à mort contre quiconque est atteint du crime capital de posséder une paire de culottes ». Au livide reflet de sa lanterne, il attaque et dénigre, diffame et calomnie. Comme plus tard Hébert, il « marque les victimes » en « riant à la mort », selon l'expression de Lamartine, qui ajoute : « Le peuple avait soif de dénonciation. Desmoulins les lui prodigua. Son nom avait monté avec la colère du peuple... Il entretenait cette colère pour rester grand. »

Grand ! c'est qu'il croyait l'être devenu à employer les dons qu'il avait reçus du ciel au service d'une besogne infernale. « Quelles lettres, quelles vérités flatteuses je reçois, écrivait-il, j'ai su me mettre à ma place parmi les écrivains... J'ai une réputation. » Sa vanité ne se contient pas. Il s'arroge un mérite suprême : « Le témoignage de sa conscience est celui qui le flatte le plus. Il a montré sa force à ceux qui l'avaient méprisé », aussi n'est-il « personne à qui il puisse porter envie » ou qui même soit « au-dessus de lui ».

M. Desmoulins écrit à son fils des lettres pleines de reproches et de conseils, lui demande s'il a toute sa raison. Camille « oppose de longues louanges à ces longues doléances

sur sa folie » : « Ne dites pas de mal de votre fils... ne rougissez pas de moi... ceux qui disent du mal de moi vous trompent... Si vous entendez dire du mal de moi, consolez-vous par le témoignage que m'ont rendu Mirabeau, Target, Robespierre, Gleizal et plus de deux cents députés. Opposez les suffrages imprimés et publiés d'écrivains que je ne connais point, et dont je ne suis pas assez riche pour payer l'encens, aux injures de nos Guisards et à ce que vous appelez l'indignation publique. »

Malheureusement, en effet, toutes les louanges qu'il reçoit n'emplissent pas sa bourse. « Il se plaint de sa détresse à son père. En attendant d'être, comme il l'espère, en état de se passer de son secours, il lui serait obligé d'envoyer des chemises, un lit et deux paires de draps, « le plus promptement possible ».

Ah ! ces chemises, ce lit, ces draps, combien de fois Camille ne les demandera-t-il pas? Il a « renoncé à son pays », non à en recevoir des subsides. Dans chaque lettre qu'il adresse à Guise, c'est la même requête : des chemises, un lit, des draps, six louis. Ces six louis deviennent une somme fatidique. S'il voudrait plus, il ne réclame pas davantage. Son ambition se borne, pour l'instant, à recevoir six louis, cinq louis même. Il les désire et les attend comme un malade la guérison : « Je vous en supplie, puisque voilà le moment de toucher vos rentes, envoyez-moi six louis... Est-ce que vous pouvez me refuser?... Faites donc quelque chose pour moi, pour votre fils aîné... »

Camille n'ignorait pas dans quel état de gêne étaient ses parents. Mais qu'importait à lui? Ils peuvent bien se priver pour un grand homme. Après s'être humilié, il récrimine : « Ah ! la mauvaise politique que la vôtre, écrit-il à M. Desmoulins, voilà dix ans que je me plains et il m'a été plus facile de faire une révolution et de bouleverser la France que d'obtenir de mon père, une fois pour toutes, une cinquantaine de louis qui m'étaient nécessaires ! »

Et il se lamente, non sans forfanterie : « Avec des vertus, des talents, l'amour du travail, un grand caractère et de grands services rendus à la patrie... je ne puis arriver à rien. Je continue à soupirer après un domicile, après un établissement... Voilà que j'ai trente ans et n'ai pas d'autre gîte qu'une hôtellerie ! »

Pendant quelque temps, Mirabeau l'avait « fait habiter,

avec lui, sous le même toit, à Versailles ». Mais entre ces deux hommes, de qualité si différente, une union si étroite n'avait pas duré. Ils n'avaient aucune idée commune et, seulement, les avait rapprochés un penchant pour les plaisirs, dont l'un d'eux, du reste, faisait les frais.

Mirabeau comprenait les dangers de cette liberté de la parole qu'il avait demandée. Il s'en effrayait et s'en indignait. Les « libelles infâmes » qui s'étaient multipliés, il les avait considérés comme « le mal d'un bien », mais ce mal ne devait pas persister. Souvent il avait essayé de « maîtriser » Camille Desmoulins ; plus d'une fois il l'avait « conjuré de retrancher une page » trop vive et, s'il est certain qu'il ait usé de lui, il semble bien qu'il ne lui demanda plus rien pour son nouveau journal : *le Courrier de Provence.*

En dépit de l'admiration excessive qu'il avait vouée à son hôte, Camille était trop satisfait de ses succès pour renoncer aux moyens qui les lui avaient fait obtenir. « Voyant que je n'étais bon à rien à Mirabeau, écrit-il, je lui ai dit adieu et suis revenu à Paris... Nous nous sommes quittés bons amis. »

Depuis l'ouverture des États généraux, il y avait une quantité sans exemple de journaux de toutes sortes. Pourquoi Camille n'essaierait-il d'en créer un?

Il cherche un libraire qui accepte de lui signer un contrat assez avantageux. Il finit par en trouver un, Garnéry, et se met résolument au travail. Il ne sort pas, ne prend ni repos, ni délai et quand, à deux heures après minuit, il a achevé le manuscrit du premier numéro, il reprend sa plume et, d'une encre vengeresse, il écrit à son père qui lui reproche toujours de n'être qu'un « faiseur de libelles » : « Me voilà journaliste !... et c'est un assez beau rôle. »

CHAPITRE VIII

Les Révolutions de France et de Brabant.

Ce premier numéro parut le 28 novembre 1789. C'était un cahier de trois feuilles qui, par son format in-8° et sa couverture grise, avait plutôt l'aspect d'une brochure que celui d'un journal. Le titre n'était pas « ce qui avait le moins embarrassé » l'auteur. Sentant son « insuffisance », « au

risque d'avoir un procès », il s'était « déterminé à voler à M. Tournon le mot de Révolutions » ; mais, pour qu'il n'y eût pas identité complète, faisant allusion au mouvement insurrectionnel dans les provinces belges, il appela son journal *les Révolutions de France et de Brabant*.

Ces termes ne semblaient pas heureusement choisis. Le sujet annoncé sous leur rubrique ne fut jamais traité qu'à moitié puisque, « du Brabant, il ne fut pas plus question que du perroquet de Robinson ». Ils formaient un titre trop long et mal approprié, mais que Desmoulins ne tarda pas à imposer et qu'il rendit célèbre.

Il débute par un cri de triomphe : « *Consummatum est!* Tout est consommé ! » et, non content de célébrer la victoire, foule aux pieds les vaincus pour obtenir les applaudissements des vainqueurs. La popularité qu'il avait acquise par les excès de sa plume et sa conduite lui était venue d'en bas. Pour l'accroître ou seulement la maintenir, il lui fallait redoubler de violence et s'abaisser encore. Il se montra vulgaire pour plaire au peuple et indécent pour l'amuser. Il n'y avait pour lui, ce sont les mots mêmes qu'il a prononcés à la Convention, que « deux sortes de gens : les messieurs et les sans-culottes, ceux-ci auxquels il faut prendre leur bourse, ceux-là à qui il faut donner des armes ». Il s'acharna sur les uns avec une véritable furie, et, sans relâche, les désigna à la colère des autres.

« Dévoué à la haine », il considère que « la délation est la plus importante des nouvelles vertus », aussi ne sait-il homme plus digne d'admiration que le savetier de Messine : « Ce savetier messinois était un patriote qui méritait mieux qu'Aristote le nom de juste. Dévoré du zèle du bien public, il pérora tant sur la sellette qu'il enflamma ses ouvriers du même zèle de la justice. Les voilà se distribuant les rôles. L'un fut rapporteur, l'autre fit les fonctions de procureur général et le savetier était le président... Ils décrétaient, informaient, recolaient, confrontaient et, bien plus, exécutaient. M. le président sortait sur la brune avec une arquebuse à vent ; il attendait son homme et ne le manqua jamais. »

Il ne sort pas, Camille, avec le fusil et les pistolets qu'il a volés aux invalides. Il n'est ni président, ni exécuteur, il est le procureur qui montre de loin ceux qu'il faut pendre, le « dénonciateur par excellence » qui, de l'abri où il écrit, souffle sa haine aux « foudres de guerre ». Aujourd'hui,

ce sont « les prêtres méprisables, bonzes fourbes et stupides » qu'il condamne ; demain, ce sera la noblesse — « puisque la tête est dans le piège, qu'on l'assomme ! »

Il a des familiarités insupportables, des insultes terriblement grossières. Il trouve, dans « le langage des anciennes halles », les pires offenses envers celle que, dit-il, « tant de grimauds appellent la reine ». Il la soufflette du surnom homicide, *l'Autrichienne*, la traîne dans la boue, reproche jusqu'à ses aumônes à la noble femme. « Ses charités liberticides pourraient bien être non plus les degrés du trône, mais l'échelle de l'échafaud ! » ricane le vilain drôle, dont les funestes présages évoquent d'avance la tête profanée de Marie-Antoinette, roulant sur l'escalier sanglant de la guillotine.

« Tant de sarcasmes et d'injures, si souvent répétés, finissent par dégoûter, » constate un contemporain. Le lecteur d'aujourd'hui se sent encore souillé par ce débordement de profanations et d'infamies. Entraîné par sa plume insolente, le journaliste « accuse avec une légèreté qui a fait douter de sa probité ».

Vantard et intéressé, il veut tenir toute l'oreille et toute l'attention du public. Il s'efforce à être surprenant et éhonté. Pour conserver la gloire qui lui a été prodiguée, il lui faut, toujours plus fort, sonner la trompette et battre du tambour. Il n'y a pas mieux, en fait de malices, que les siennes. Tout ce qu'il écrit fait blessure et il frappe les faibles à l'injonction des forts. Cœur mou et sans courage, il fut « constamment le parasite ou le prôneur de tous les partis qui dominaient ». Avec une réelle originalité de forme, il n'est jamais lui-même dans le fond. Il n'a ni doctrine, ni conception personnelles. Il reflète les idées, ne les produit pas. Ce sont les autres qui lui insinuent ses convictions. Il en change aussi souvent que d'amis et, comme il attribue tout aux individus, il « se passionne pour et contre, couronne le lendemain les mêmes personnages qu'il a persiflés la veille. »

Dans son journal, ce ne sont qu'assertions hasardées et contradictoires. « Il vacille dans ses jugements, paraît n'avoir ni plan, ni but, » disait de lui Marat. « Révolutionnaire par entraînement de rhétorique plus que d'opinion, » il n'était même pas sincère. « Loustic et paillasse, » il feint la fureur, l'émotion et le désespoir. Ses incroyables invectives, les expressions sacrilèges dont il se sert ne sont pour lui qu'artifices de forme et moyens de donner plus de sonorité à son nom.

« L'homme est sans excuse pour tant de méfaits, a justement observé Géruzez, mais l'écrivain n'en est pas moins le plus richement doué de nos pamphlétaires. Nul n'a plus de verve... et il a cela d'unique qu'il manie l'érudition avec grâce. » Il a tout discuté, tout nié, tout perdu, mais c'est à peu près « le seul démagogue qui procède d'une certaine tradition de l'esprit français. Il est bien, comme a dit Thiers, l'auteur le plus remarquable de la Révolution, un des plus spirituels de notre langue ».

C'est qu'il possédait les qualités éclatantes de ceux dont la vocation est d'écrire. Il a l'accent du langage qu'il parle. Cris de victoire ou appels au crime, rires impudents ou sanglots funèbres, le ton est juste et, de la matière vile, sortent des jets superbes, impétueux, des saillies singulièrement nerveuses et vibrantes. Les mots jaillissent et menacent, se heurtent et claquent comme des épées. « Mais ce maître d'armes a été un spadassin, il ne faut pas l'oublier. » On l'oublie, malgré soi, tant, de ce talent fourvoyé, sali, on subit la lumineuse empreinte. Tout est honte et bassesse dans ces *Révolutions de France et de Brabant;* elles sont tissues de criminelles sottises, de niaiseries cruelles; mais il y a le style dont la magie fait illusion et qui nous entraîne à suivre, quand même, l'écrivain qui a laissé des pages d'une forme attachante, en dépit de leur abominable inspiration.

« Polisson de génie, » a écrit Michelet, qui aimait l'hyperbole, « enfant gâté du succès », gamin terrible qui a, des mauvais garçons, l'insouciance et la lâcheté, tempérament de femme aussi, méprisable et attirant comme une fille, « vipère en bocal », cachant son venin sous le clinquant de ses anneaux !

Il n'a pas été surpassé dans la raillerie et la riposte. Ses plaisanteries sont immortelles. Dans son journal, défilent tous les personnages qui ont joué un rôle sur la scène de la Révolution. Il faut le voir aux prises avec Fontanes, *Font-Ane*, Peltier, Bergasse, Mallet du Pan, *Mallet Pendu*. Il sait que son avantage est dans l'invective. « Toutes les fois qu'il sent sa verve se refroidir, il la ravive et se remet en goût en taillant quelque tranche de l'abbé Maury ou de Mirabeau-Tonneau. « Que deviendrait mon journal si vous partiez, dit-il à ceux qu'il persifle ou dénigre? Je frémis d'y penser, nous serions ruinés, mon libraire et moi. »

Ses attaques ne font partir personne, mais ceux qui en

sont l'objet et les lisent, le soir, au coin du feu, parfois, perdant patience, « se lèvent en fureur et saisissent les pincettes. — Maudit auteur, si tu étais là ! » L'auteur fait toujours défaut. Camille, qu'il s'esquive, rétracte ou ne dise plus mot, s'arrange pour éviter d'être battu. Il ose tout, la plume à la main, mais se dérobe dès qu'on regimbe. La menace, seule, peut le faire taire et une correction le rendre sage. Mais il n'attend pas qu'on l'approche et « s'échappe comme le moucheron à la toile d'araignée en passant au travers ». Il demande pardon à Bonne-Carrère, rend gorge au duc de Crillon, fait amende honorable à Marat, qui le morigène, présente à Robespierre des excuses pour avoir « commis une erreur où il avait été induit sur un fait qui le concernait ».

Au cours d'une discussion chez le suisse du Luxembourg, deux acteurs, Desessarts et Naudet, qu'il avait diffamés voulurent le forcer à accepter un duel : « Il me faudrait passer ma vie au bois de Boulogne, si j'étais obligé de rendre raison à tous ceux à qui ma franchise déplaît, riposta-t-il. Qu'on m'accuse de lâcheté si l'on veut ! »

On voulait si bien que, sachant qu'ils ne pourraient atteindre le poltron, ceux qu'il outrageait et « n'aimaient pas la plaisanterie », l'appelèrent en justice. La marquise de Carondelet, accusée de bigamie, dans *les Révolutions de France et de Brabant*, déposa une plainte contre lui ; l'ambassadeur d'Espagne demanda réparation au ministre, M. de Montmorin ; l'avocat général Talon et le vicomte de Mirabeau, le frère du député, l'assignèrent au Châtelet ; Sanson, le bourreau, lui intenta un procès en diffamation.

Mais aucun procureur ne se souciait d'occuper pour lui et il n'osait, lui-même, se présenter à l'audience. Quand son adversaire refusait d'accepter les rétractations qu'il offrait toujours, il se laissait condamner par défaut, sachant bien que les magistrats, « doutant de la force du pouvoir dont ils étaient revêtus », hésiteraient à faire exécuter le jugement rendu contre lui. Et, l'affaire classée, il décochait au plaignant un trait de sa façon : « Est-ce que le sieur Lieger, qui m'a demandé 100 000 livres de dommages et intérêts, s'imagine qu'on gagne 100 000 livres aussi aisément au métier de journaliste que dans la régie d'une maison abbatiale? »

Sa violence ne connaissait de limites que celles où il était,

par la force, contraint. Il attaquait sans ordre et sans raison, avec une « folie décidée », jusqu'à ce qu'on l'arrêtât par une assignation ou un défi. Il écrivait que Talon « n'avait pas craint la boue et les crachats de tout un peuple ». Il menaçait Malouet, homme sage s'il en fut, d' « imprimer sur sa joue des caractères durables », l'accusait d'avoir été « chassé du bagne et rayé du tableau des galériens ».

Talon, qu'il eut l'impudence d'assigner reconventionnellement, dut comparaître devant le tribunal où il avait siégé naguère comme juge. L'inculpation était si ridicule que, même à cette époque de démence, elle n'eut aucun résultat. Malouet prit les devants et, après quelques mois de silence et de mépris, se décida à déposer une plainte entre les mains du procureur du roi au Châtelet.

Le ministère public n'ayant pas caché « son embarras et l'impuissance des lois », Malouet, qui était député de Riom, porta son accusation à la tribune.

Camille Desmoulins, dans une lettre qu'il écrivit à l'Assemblée, repoussait l'accusation, dont il affirmait « l'iniquité manifeste », et demandait que le numéro incriminé de son journal fût envoyé à l'examen d'un comité de recherches. Le 2 août 1790, cette lettre fut lue par le président Alquier. « Vingt personnes demandent la parole. » Mais Malouet s'est levé, à sa place, en face du président.

« J'ai dénoncé un numéro de Camille Desmoulins, dit-il, avec une grande modération. Est-il innocent? Il se justifiera. Est-il coupable? Je serai son accusateur. Qu'il se justifie, s'il l'ose ! »

Desmoulins assistait à la séance. De la tribune du public où il se trouvait, il s'écria d'une voix qu'il força autant qu'il lui fut possible : « Oui, je l'ose ! » Ce fut un beau tapage : « Qu'on l'arrête ! » criaient, dans l'hémicycle, les députés indignés. Mais, selon son habitude, Camille avait disparu : « Les alguazils qui couraient après un auteur famélique me laissèrent passer. Bien m'avait pris d'avoir mis ce que j'avais de linge plus honnête. »

Malgré sa fuite, il se serait assez mal sorti de l'aventure sans Robespierre qui rallia les patriotes de l'Assemblée, Dubois-Crancé, Pétion, Lameth, Barnave, et, après une discussion tumultueuse, fit voter qu'il ne « pourrait être dirigé aucune poursuite pour les écrits publiés jusqu'à ce jour sur les affaires publiques ».

Camille était sauvé. Son « cher Robespierre » ne l'avait pas « abandonné en ce moment ». Robespierre est « l'ornement de la députation septentrionale », « l'éloquent », l'incorruptible » (déjà), « le sage », « le Caton », l'Aristide de l'Assemblée », « le *nec plus ultra* des patriotes », comme Mirabeau était, quelques mois auparavant, le « divin Mirabeau, Hercule-Mirabeau ».

Car, de Mirabeau, il n'est plus question. Camille évite de prononcer ou d'écrire ce nom que, naguère, il avait toujours sur les lèvres et ne cessait de glorifier, la plume à la main. L'heure de l'hyberbole est passée, celle du dénigrement est proche. Il a laissé « la trompette » et ne tardera pas à prendre « le fouet ». « Ce n'est pas la girouette qui change, c'est le vent. » Le vent a tourné. Mirabeau n'exerce plus « la seule dictature que souffre une nation libre, celle de la parole ». Sa grande voix n'est plus entendue, couverte par les vociférations des démagogues. Desmoulins n'est plus « entraîné et subjugué ». Il n'a pas su saisir le secret de l'homme qu'il a tant admiré et il s'irrite de lui voir défendre certaines prérogatives royales, comme le *veto*. Mirabeau, de son côté, ne croit pas qu'il soit nécessaire d'expliquer sa conduite à l'incompréhensif jeune homme et il lui écrit, avec condescendance : « Eh bien ! pauvre Camille, votre tête est-elle un peu remise? et l'on vous pardonne ! » Mais plus il va, plus il déplore « l'irritation croissante des esprits » et méprise « les hommes inhabiles et pervers » qui, comme Desmoulins dans *les Révolutions*, « donnent au peuple des espérances qu'il est impossible de réaliser et ne cherchent qu'à le contenter et à le flatter pour le corrompre ».

Il savait qu'il passait lui-même pour corrompu. Mais il n'y a pas de corruption sans trahison. Mirabeau servait, moyennant salaire, selon ses convictions. Recevoir de l'argent du roi paraissait, depuis des siècles, chose si naturelle qu'il dédaignait de se justifier. « Vous êtes vendu 100,000 livres, » lui reprocha un jour Desmoulins qui le rencontra, sortant de l'Assemblée. Il prit le journaliste par le bras, le conduisit dans la rue de l'Échelle et, arrivé à la porte d'un traiteur en renom : « Venez dîner, » dit-il en riant en guise d'explications.

Mais les violences insensées de l'incorrigible gamin, ses menaces mortelles et ses railleries sur les sujets les plus graves lui devenaient d'une telle horreur qu'il finit par

prendre congé : « Adieu, bon fils ! vous méritez qu'on vous aime malgré vos fougueux écarts ! »

Cette rupture fit beaucoup de peine à Camille. Il en éprouva une véritable souffrance physique : « C'est le privilège d'une maîtresse qu'on ne puisse l'aimer ni la haïr qu'à moitié, » a-t-il dit au sujet de Mirabeau. Il n'avait pas de haine encore, mais pleurait son amour détruit. « Je ne demeurai plus son ami, » confesse-t-il avec tristesse. Il se voyait perdu, dépaysé. Subalterne par tempérament, il s'attachait à tout ce qui était fort et ne pouvait aller sans appui. Il y avait bien Robespierre, dont il était si grand admirateur qu'il en avait fait sa « boussole », mais esclave de ses sympathies, plus que dominé par sa raison, il ne pouvait aimer le camarade distant, secret et solennel qui le traitait de haut, ne l'informait de rien et affectait de lui dire *vous* quand il lui écrivait publiquement.

La solitude pesait à Desmoulins. Rédiger sans aide sa feuille hebdomadaire lui était à charge. Il avait essayé de s'adjoindre un autre de ses camarades, Stanislas Fréron, mais Fréron avait aussi son journal, *l'Orateur du peuple*, alors fort en vogue, et, s'il pouvait donner de temps en temps un article aux *Révolutions de France et de Brabant*, sa collaboration n'y fut qu'éventuelle et il n'eut jamais le temps d'assumer une part dans la direction.

Or, c'était surtout ce que lui avait demandé Camille, incapable de s'occuper de ces questions. Plus écrivain que journaliste, il aurait voulu aussi pouvoir écrire sans délais, ni entraves, laisser sa plume errer à l'aventure selon les inspirations du moment. Mais il savait qu'à s'écarter des comptes rendus d'actualités, non seulement il perdrait les lecteurs dont il avait besoin pour vivre, mais encore il se fâcherait avec son imprimeur.

Ces fabriques de libelles enrichissaient plus les éditeurs que les auteurs mêmes et c'étaient les auteurs qui écrivaient les articles et s'exposaient aux coups. Desmoulins en avait assez de « sonner du cor périodique et de souffler sur les cadavres parisiens » pour enrichir autrui.

« Plaidé par Sanson, placardé par Crillon, poursuivi par Talon, Malouet n'ayant pu le faire prendre, » il aspirait à pouvoir, à son gré et à son heure, quitter « le banc des rameurs » où il s'était enchaîné. Depuis qu'il s'était fait un nom et une situation, la Révolution lui semblait près de sa

fin. Dans l'ordre nouveau, il souhaitait de trouver une place stable et sûre, à l'abri du danger. Il rêvait d'une vie heureuse et sans à-coups. « Un emploi de mille écus par an lui avait été offert, à la suite de l'un de ces bons dîners qu'il aimait un peu trop. » Il avait refusé à regret, pour ne pas briser les ponts, ni cesser d'écrire. Mais il était sans courage, souffrait de son isolement et, désemparé, il écrivait à son père :

« Je succombe à la fatigue et aux chagrins et je sens de plus en plus que mon entreprise est au-dessus de mes forces... Il y a des moments où, malgré les compliments d'une foule de gens qui me disent que j'ai les flèches d'Hercule, je me trouve aussi malheureux et abandonné que Philoctète dans l'île de Lemnos. »

CHAPITRE IX

Lucile.

Lucile Duplessis avait gardé, de la demande en mariage qu'on n'avait pu lui cacher, comme le souvenir flottant d'un songe. Ce n'est point qu'elle regrettât Camille Desmoulins, mais il était venu à « l'heure où elle ressentait le besoin d'aimer ». « Je n'aime point, moi, écrivait-elle dans le petit cahier où elle inscrivait ses pensées, la nuit, quand elle était seule, en cachette de ses parents ; je n'aime point, moi, quand est-ce que j'aimerai? On dit qu'il faut que tout le monde aime. Est-ce donc quand j'aurai vingt ans que j'aimerai? »

A Paris, les journées s'écoulaient encore assez remplies pour elle, mais à Bourg-la-Reine, où elle passait l'été, elle ne savait comment employer son temps.

Contente ou triste sans raison, elle a tantôt envie de rire et tantôt besoin de pleurer. Parfois, elle chante toute seule et il lui prend « le désir de courir bien fort ». Un moment après, il lui semble qu'elle est « anéantie », ne peut toucher à son piano, ne peut filer, reste « dans une inaction qui ne lui permet pas de penser ».

Le dimanche, elle assiste à la messe, dans la vieille église du bourg toute proche. Ce n'est devoir, ni dévotion, mais habitude et passe-temps. Lucile ne sait pas prier. Personne ne lui a appris. Elle montre ses toilettes neuves, bavarde avec ses voisines, se moque de Mme de Saint-Cyr, en robe

surannée, ou de l'abbé Surbled, le nouveau vicaire, « qui manque de se casser le nez en saluant le maître-autel ».

Presque chaque jour, quelques personnes du bourg ou de ses environs viennent à pied jusqu'au clos Payen.. Ils ne restent en général que l'après-midi, sauf l'un d'eux, « intrépide », qui se fait toujours inviter au souper qu'il « rend aussi triste que lui-même ». Ces visiteurs, Lucile les trouverait « ennuyeux » si l'un d'eux ne lui apportait, un jour, un madrigal qui la ravit.

Un autre arrive avec *la Romance du saule* que Lucile chante en s'accompagnant au piano. Elle se compare à Isaure, l'héroïne de la chanson. Ce n'est point auprès d'un saule qu'elle va s'asseoir, mais sous le « sumac », ou vernis du Japon, qui déploie, à l'entrée du bosquet, son parasol de dentelle. Un soir il y avait, dans les branches, un pinson qui chantait. Elle écoute, s'approche doucement, aperçoit l'oiseau caché parmi les feuilles : « Je me dis en le voyant, écrit-elle, si je puis faire un tour de l'arbre sans qu'il s'envole, c'est que... J'ai fait un tour et demi, le beau pinson ne s'est point envolé. J'attends l'événement qui ne doit pas passer l'année... »

Une sorte d'inquiétude l'oppressait. Elle se créait de chimériques souffrances : « Hélas ! à quoi le Ciel me destine-t-il? Coulez, mes pleurs, coulez, soulagez ma douleur ! Que je suis lasse de vivre et je crains de mourir ! »

Quand un orage éclatait, elle ouvrait les fenêtres de sa chambre pour entendre l'eau ruisseler comme d'un vase qu'on renverse et, à chaque coup de tonnerre, elle « regardait de tous côtés », curieuse « de voir tomber la foudre ». C'était encore un grand plaisir pour elle d'aller, la nuit, sans lumière, retrouver son piano à tâtons. Penchée sur le clavier, elle faisait semblant de frapper sur les touches, les caressait, les grondait, leur souriait. Et, dans l'égarement qu'elle se procurait, elle entendait l'instrument répondre à l'appel de ses doigts. Un jour il lui parla, « prononçant deux mots » qui l'attirèrent par leur mystère.

M. Duplessis ne comprenait rien aux divagations de l'étrange enfant. Il grondait sans cesse et la désapprouvait. Une sorte d'aversion la raidissait contre lui. Quand il entrait au salon, elle s'en allait en courant dans sa chambre. A table, « en donnant la soupe, il lui reprochait de ne pas faire de progrès en sonate, de ne s'occuper que de fanfreluches et

de chansons ». Il s'impatientait de ce qu'on n'allât pas se coucher », s'irritait d'entendre bavarder sans souci de l'heure et, quand Lucile s'attardait le matin dans la chambre de sa mère, il se promenait de long en large dans le salon voisin pour leur bien montrer sa mauvaise humeur.

Une grande intimité s'était établie entre les deux femmes comme entre deux sœurs d'un âge différent. Elles laissent Adèle à ses livres d'images ou de classe, M. Duplessis à sa gazette ou à ses comptes. Elles s'en vont dans la forêt voisine et, à ces heures de la fin du jour où il y a des voix dans les arbres, au-dessus des chemins, elles restent silencieuses, toutes deux mélancoliques, toutes deux le même sujet de peine, « ô maman, » écrit Lucile. Et l'on se pourrait demander de quel sujet elle veut parler si, dans le cahier qu'elle cache à tous, surtout à sa mère, qui la fait trembler de crainte lorsqu'elle ouvre le tiroir où il est enfermé, on ne lisait :

« Il est bien singulier que, depuis trois ou quatre jours, je pense toujours à... il ne me sort pas de la tête... cependant je ne l'aime pas... Toujours la même pensée vient m'assiéger... Dis-moi, penses-tu à moi ou m'oublies-tu? Y a-t-il un être sur la terre qui pense à moi? »

Est-ce pour Camille Desmoulins qu'elle écrivait ces choses? Le succès avait ramené le « vainqueur de la Bastille » dans le salon de la rue de Tournon. Les griefs de Mme Duplessis étaient en partie oubliés. « On passe, disait-elle, beaucoup de défauts à un grand homme. » Et, pour M. Duplessis, il était devenu un maniaque de l'exaltation et allait prônant le patriotisme de Desmoulins, « trouvant même de l'aristocratie dans les numéros de son journal ».

Il ne semble pas qu'en revoyant Lucile, Camille ait tout de suite songé aux projets d'autrefois. Fier d'avoir « montré sa force » et de s'être « vengé de la fortune », l'ivresse de la gloire l'étourdissait. Il profitait des jouissances que lui procurait sa renommée et ne résistait pas aux tentations. S'il ne restait plus « des semaines entières chez Mirabeau », il était souvent « prié à dîner » et délaissait la société des Duplessis pour passer ses soirées dans les tripots ou à l'hôtel de Choiseul, auprès de Théroigne de Méricourt, la belle Liégeoise.

Mais les soupers sont chers à Paris et il faut être riche pour y inviter les femmes à la mode. Or, s'il a ramassé des lauriers

et s'est sauvé de la misère, il a retiré à peine douze louis de sa *Lanterne*, trente louis de la *France libre*, et, pour le journal qu'il a créé, *les Révolutions de France et de Brabant*, ne pouvant prévoir « l'affluence » des souscripteurs, il a seulement conclu, avec son libraire, « un marché de deux mille écus par an ». Cette somme est importante, représente 40 ou 50 000 francs aujourd'hui, mais elle ne lui est pas suffisante encore. Il ne trouve pas sa situation matérielle en rapport avec sa nouvelle fortune. Il comprend que cette situation est précaire, que s'il était obligé d'arrêter la publication de son journal elle serait renversée. Il n'est et ne peut être que journaliste et, s'il a droit à se glorifier de ce titre, si on l'appelle « le meilleur écrivain, le plus zélé défenseur de la liberté », l'exercice d'une profession alors assez peu estimée ne saurait, en dépit de la réputation qu'elle lui procure, suffire à son ambition.

Il s'est bien aperçu que, depuis son élévation soudaine, Lucile le considérait comme elle ne l'avait jamais fait. Et, de nouveau, il songe qu'un mariage, en lui ôtant tout souci, lui permettrait de n'avoir plus en vue que « la défense des principes ». Quelle force serait en lui et quelle sécurité n'aurait-il pas s'il était assuré d'un revenu régulier !

Il n'est plus l'avocat sans cause et de triste figure qui, naguère, a demandé la main de Lucile. Il sent bien qu'il plaît à la jeune fille maintenant. Si l'homme n'a pas changé, ses traits disgracieux ont été reproduits et embellis par l'image. Il n'est « pas joli garçon, tant s'en faut », mais il a « cette laideur spirituelle et animée qui plaît ». Surtout, il est connu, populaire. Son journal est dans toutes les mains, on se passe ses libelles. Cette célébrité l'a transfiguré. Lucile l'admire en secret, se passionne à la lecture de ses feuilles. Ni leurs violences, ni leurs grossièretés ne la rebutent. Elle se grise des phrases ardentes qui font tourner sa faible tête. Elle en devient « candidement féroce », déteste la reine, méprise le roi, trouve ridicules les prêtres avec « leurs spaumes *(sic)* et leur pain à chanter ». Rien de ce qu'attaque Camille n'obtient grâce par elle. Elle porte envie aux nobles et aux riches, qualifie de « basse » la religion dont elle voudrait « abolir les sottes coutumes », avoue seulement une croyance puérilement orgueilleuse en un Dieu qu'elle appelle, sans trop savoir pourquoi, « être indéfinitif ».

Il lui en eût coûté de se marier avec quelqu'un n'ayant

rien d'extraordinaire. Un prétendant était venu, possédant 100 000, un autre, très vieux, 500 000 livres ; elle les avait refusés. C'était une enfant étrange, ayant des idées singulières, pensant à des choses qui ne peuvent arriver. Depuis qu'il était sorti de l'ombre, elle aimait Camille sans vouloir se l'avouer à elle-même ni le laisser croire à son entourage. Elle en usait surtout de manière à cacher au jeune homme cet amour qu'elle avait pour lui. Elle évitait de le rencontrer, refusait de « se laisser baiser les mains », le « renvoyait avec cruauté ». Elle attendait je ne sais quel romanesque événement, gardait farouchement son secret, entretenait en elle l'irraisonnable chagrin qu'elle s'était forgé.

Mme Duplessis avait deviné dès le premier jour, mais, n'approuvant toujours pas et encore un peu honteuse d'elle-même, elle feignait l'ignorance et se gardait d'interroger sa fille de peur de n'avoir que de mauvais arguments à lui opposer. Les raisons qu'elle avait données naguère pour éconduire Camille étaient périmées. Il pouvait « former une maison », était sur le bon chemin, gagnait plus par an que ne rapporterait la dot de Lucile.

Aussi était-il plus sûr de lui et se montrait de plus en plus pressant et pressé. De nouveau et plus qu'autrefois, il était pris à son jeu. L'amour était revenu en lui et semblait avoir chassé la cupidité. Il n'en était que plus habile et tenace, cachait son dépit de n'être pas agréé, se forçait à patience.

Un jour, toutefois, il faillit perdre courage. Un homme de grand mérite et de haute lignée s'était épris de Lucile, entendait-il dire, et ne voulant pas donner son nom à une petite bourgeoise d'origine incertaine, avait imaginé de lui trouver un mari apocryphe, grand seigneur moribond, dont il eût pu, sans déchoir, épouser bientôt la veuve.

Il ne fut pas difficile à Camille de montrer à Lucile ce qu'avait de dégradant pour elle un semblable projet. Il fut si persuasif et parut si sincère et désintéressé, que Mme Duplessis, dans un moment d'effervescence, lui accorda le consentement qu'il demandait

CHAPITRE X

A Saint-Sulpice.

Le mariage ne put avoir lieu aussi tôt que l'aurait souhaité Camille. Il était étrangement pressé, soit qu'il craignît de voir revenir M. et Mme Duplessis sur une décision qu'il lui avait été difficile à obtenir, soit que des raisons ignorées obligeassent les futurs époux à raccourcir les habituels délais. Le soir du 11 décembre, en quittant la rue de Tournon, où la main de Lucile lui avait été accordée, il avait écrit à son père : « Envoyez-moi, poste pour poste, votre consentement et celui de ma mère ; faites diligence à Laon pour les dispenses et qu'il n'y ait qu'une publication à Guise comme à Paris. Nous pourrons bien nous marier dans huit jours. Il tarde à ma chère Lucile autant qu'à moi qu'on ne puisse plus nous séparer. »

Avant que sa lettre ne fût parvenue à destination, Camille aurait voulu recevoir la réponse. Il l'attendait avec une véritable fièvre. Il l'avait demandée avec de grandes précautions et sans manquer de faire luire aux yeux de son père, toujours hésitant à prendre un parti, les avantages que ce mariage allait procurer à la famille : « Je serai, maintenant, en état de venir à votre secours », promettait le jeune homme qui ne recevait rien de ses parents, tandis que M. Duplessis donnait à sa fille 100 000 francs de dot, placés en bonne rente sur la ville ou le roi, un trousseau, des meubles, « la moitié de sa vaisselle d'argent qui monte à 10 000 francs ».

M. Desmoulins ne répondit pas. Eut-il peur d'être dupe d'un subterfuge cachant une nouvelle demande de fonds ou répugnait-il à voir son fils « entrer dans une famille qui n'avait pas toujours joui d'une fortune honnête et d'un rang distingué »? Trois demandes, de plus en plus pressantes, lui parvinrent coup sur coup : « Comment se fait-il qu'en recevant ma lettre, vous ne m'ayez pas envoyé votre consentement? Par votre lenteur, mon mariage est retardé... songez que je compte les jours, les minutes et ne prolongez pas votre *veto* suspensif. Cet établissement fait mon bonheur et ma fortune et la vôtre ; ainsi faites-moi passer à la hâte votre consentement et ne me désolez pas davantage. »

Ces objurgations ne servirent de rien. Il fallut que, contrairement aux usages, M. Duplessis écrivît lui-même à Guise.

Il n'était plus possible à M. Desmoulins de ne pas répondre. Il promettait l'envoi de son consentement, mais il invoquait des raisons de santé pour ne pas assister, ni lui, ni aucun des siens, au mariage de son fils.

Le consentement obtenu, non sans peine, le jeune homme s'empressa d'aller demander à l'église la dispense qu'il était nécessaire de se procurer pour pouvoir se marier pendant l'Avent. « Des patriotes de l'Assemblée nationale n'ont pu obtenir cette dispense qu'ils sollicitaient pour moi, écrit-il, mais Bérardier a tant fait qu'il l'a enfin obtenue. »

Ancien principal au collège Louis-le-Grand et député à la Constituante, l'abbé Bérardier avait voté la Constitution civile du clergé et amené de nombreux prêtres à prêter serment avec lui. Cette attitude lui avait acquis une grande autorité dans l'Église nouvelle en même temps que la confiance des *patriotes*. C'est lui qui conseilla à son ancien élève, Camille Desmoulins, de se soumettre de bonne grâce aux conditions exigées pour recevoir le sacrement du mariage. A ce propos, on a conté, bien des fois, une scène burlesque qui aurait eu lieu, en confession, entre le procureur de la lanterne et le curé de Saint-Sulpice : (— Vous ne voulez donc pas, monsieur le curé, me marier? — Je ne le puis que vous ne fassiez une profession de foi publique à la religion catholique.) La vérité est plus simple. C'est Mme Duplessis, elle l'a raconté elle-même, qui, « quelques jours avant leur mariage, conduisit, dans sa voiture, Camille et Lucile, aux Cordeliers, où un père les confessa l'un après l'autre, Camille d'abord, puis Lucile, qui attendait son tour de l'autre côté du confessionnal ».

On a dit aussi que le fougueux journaliste voulait « se marier, sur l'autel de la patrie, au Champ de Mars. Cette manifestation eût bien été dans la manière de Desmoulins, non, sans doute, dans celle des Duplessis. Il se borna, « par précaution contre les pièges de l'aristocratie, à ne pas monter à l'autel sans s'être muni de contrepoison » et prit pour témoins Pétion et Robespierre, « l'élite de l'Assemblée nationale, M. de Sillery, qui avait voulu en être, et ses deux confrères, Brissot de Warville et Mercier, l'élite des journalistes ».

La cérémonie eut lieu le mercredi 29 décembre. Quelques députés étaient venus par curiosité, d'autres par sympathie ; une soixantaine avaient été spécialement invités. Camille et Lucile vinrent s'agenouiller devant le tabernacle, représentant l'arche d'alliance. L'abbé Bérardier était à l'autel, assisté de l'abbé Queudeville, vicaire de la paroisse.

Avant de prononcer les trois mots latins, les seuls que Camille se vante de lui avoir demandés, le prêtre s'avança des futurs époux et prononça un si élogieux discours que Camille éclata en sanglots : « Pleure donc, si tu en as envie », lui dit Robespierre qui était à son côté. Lucile pleurait aussi. « Ils n'étaient pas seuls attendris. Tout le monde avait les larmes aux yeux. »

Selon le rituel, Robespierre et Brissot, d'un côté, Pétion et Mercier de l'autre, tinrent le poële au-dessus de la tête des futurs époux et le prêtre, après avoir posé les questions d'usage et fait échanger les anneaux, prononça les paroles sacramentelles d'indissoluble union.

Camille Desmoulins se leva et, donnant la main à sa femme, il passa dans la sacristie pour signer l'acte. Il avait tant de malice et de vanité qu'il fit commettre un faux dans la pièce authentique : « Les deux partis demeurant dans cette paroisse, y est-il dit, l'épouse de fait et de droit, depuis cinq ans, chez ses père et mère, rue de Tournon, l'époux, depuis six ans, rue du Théâtre-Français... »

Après avoir reçu les félicitations habituelles, les jeunes époux revinrent dans l'église, tandis que les orgues chantaient leur bonheur glorieux. L'assistance n'avait d'yeux que pour Lucile. Elle allait, un peu émue, mais point timide, sous son voile de mousseline, charmante et jolie dans son corsage de satin rose à petites basques. Tout le monde souriait en la regardant passer. Camille avait mis, sous son habit sombre, un gilet de soie blanche à fleurs brochées. Il marchait lentement, ivre d'orgueil et portant haut la tête. Sa pensée pouvait revenir en arrière. Quel chemin il avait parcouru depuis quelques mois ! Ses parents et tous les gens de Guise qui avaient douté de lui n'étaient pas là pour reconnaître son triomphe. Il n'y avait, de sa famille et de son pays, que Defiefville, le député, qui se fût rendu à son invitation. C'était peut-être mieux ainsi. Il était plus habile d'être « modeste dans la prospérité » et de ne « pas faire sonner trop haut » son bonheur pour ne pas « attirer la haine des envieux ».

Le repas de noce eut lieu dans l'appartement des nouveaux mariés. Il était situé rue du Théâtre-Français, au coin de la rue Crébillon, au deuxième étage au-dessus de l'entresol. Le couvert avait été dressé sur une grande table ronde. Les convives qui y prirent place, l'amitié au cœur et le rire aux lèvres, ne pensaient pas qu'en moins de quatre ans, sur dix qu'ils étaient, six auraient disparu, jetés les uns contre les autres dans une lutte à mort. Qui pouvait se douter que Robespierre, galant et empressé en ce jour de bonheur, enverrait à l'échafaud, avant d'y être traîné lui-même, son « cher camarade de collège » et la jeune femme à qui il venait de servir de témoin, que Pétion se tuerait, pour échapper au tribunal de sang où les horribles accusations de Camille devaient le faire traduire, que Brissot et Sillery, perdus par les mêmes attaques, étaient voués au supplice, comme leurs compagnons?

« Des soixante amis qui assistèrent à mon mariage, il ne me reste plus que Robespierre et Danton », écrivait Desmoulins à la fin de 93 et, quelques mois après, précédant de huit jours sa femme et de quelques semaines Robespierre, il était guillotiné avec Danton.

Le repas s'achevait dans les rires, les serments d'amitié et les souhaits unanimes, et c'est sans doute l'un de ceux qui devait immoler Camille ou être tué de sa plume qui, avant de prendre congé, détacha, selon la naïve coutume, la jarretière que portait Lucile, relique du passé dont on peut voir encore, au musée de Laon, les broderies fanées, une guirlande de myosotis avec des cœurs accouplés sur lesquels deux colombes déposent cette devise :

Unissons-nous pour la vie.

La vie s'ouvrait si belle aux jeunes gens qu'on leur portait envie. « Nombre de journaux parlèrent du mariage, écrit Camille, quelques patriotes s'en réjouirent, les aristocrates enragent et injurient la famille qui m'a honoré de son alliance. » Médisances ou calomnies furent si violentes que Desmoulins aurait porté plainte si, sagement, Mme Duplessis, qui en était le principal objet, ne l'en avait empêché. En vérité, les feuilles royalistes n'étaient pas seules à lui reprocher d'avoir épousé une femme riche ; les « trois quarts des patriotes déplorèrent son mariage comme un enterrement ».

Afin de les rassurer et de leur prouver qu'il n'avait « cessé d'être romain », il se fit un point d'honneur d'écrire, sans s'accorder de délai, le numéro 59 des *Révolutions de France et de Brabant*. Le journal parut à sa date, le samedi 1er janvier. Ceux qui avaient douté du procureur de la lanterne purent constater qu'il ne s'était pas laissé « envelopper dans les filets de saint Pierre ».

Lucile admirait ses articles et ce n'était pas elle qui lui en eût fait adoucir l'âcreté. Elle était plutôt capable de lui souffler des traits piquants, des traits venimeux de femme, la douce créature, qui s'arrêtait de lire une fade églogue ou de chanter une tendre romance pour écrire dans son journal secret, au sujet de Marie-Antoinette, qu'un article des *Révolutions* venait de publiquement insulter :

« O femme cruelle, femme indigne du soleil qui t'éclaire ! Crains l'exemple des reines qui, comme toi, ont fait le mal. Vois : les unes ont péri dans la misère, les autres ont porté la tête sur l'échafaud, voilà peut-être le sort qui t'attend. »

Elle ne croyait pas si bien prédire, Lucile Desmoulins, et ignorait-elle encore que l'instrument de supplice dont le docteur Guillotin allait demander à l'Assemblée nationale qu'il fût le même pour tous, ne fonctionnerait pas que pour les reines...

Elle laissait Camille exhaler sa haine et vomir ses injures. Et, de vrai, le journaliste, jamais, ne fut aussi méchant. L'âne des moulins frappe du sabot tous ceux qui chancellent ou sont tombés. A la mort de Mirabeau, « il n'a pas senti venir une larme », mais le fiel lui est monté à la gorge. Le numéro 27 des *Révolutions de France et de Brabant* est terrible contre *Judas-Mirabeau* qui n'est plus là pour se défendre. Et, quand la famille royale, arrêtée à Varennes, fut ramenée à Paris, prisonnière, Camille lui lança une bordée de graveleux outrages. « La rougeur de la honte nous monte au visage en les copiant », écrit Ed. Fleury, qui eût mieux fait de ne pas remuer ces ordures.

Elles ne profitaient pas, du reste, à leur auteur. Il les étalait pour flatter les classes qui donnent la popularité et le journal qui les contenait se vendait de moins en moins.

C'est que Desmoulins, surtout depuis qu'il était pourvu de rentes, ne s'attachait pas assez à renseigner ses lecteurs. Les promesses de l'épigraphe : *Quid novi?* n'étaient pas rem-

plies. De neuf, il n'y a rien dans les *Révolutions*. Les événements sont relatés deux ou trois mois après qu'ils se sont produits. Camille ne publie pas un journal, mais, ainsi qu'il dit lui-même, « un supplément de journal et des mémoires sur l'an Ier de la Liberté ». Il ne s'astreignait à aucune méthode, laissait aller sa fantaisie. Il n'était pas capable de suivre un plan ou seulement de tenir les engagements qu'il avait pris. Au cours de ses articles, il oubliait l'objet qu'il devait traiter et remettait à « l'ordinaire prochain » une suite qui ne venait jamais.

« N'aurons-nous donc de vous que des balivernes? » lui écrivait-on de Bourges. « L'intérêt du journal ne se soutient pas, » protestait un autre souscripteur. Il n'en prenait pas souci. Il avait le goût classique des digressions et à ces digressions on s'attache plus aujourd'hui qu'à la question même. Elles embellissent ses ouvrages, et il n'est jamais plus amusant que lorsque, quittant le monotone chemin du sujet, il part à l'aventure. Mais ce n'est pas ainsi que pensaient les contemporains. Las de recevoir un journal sans nouvelles, les souscripteurs s'étaient débandés. Ils n'étaient plus qu'une « poignée à peine ». L'inexpérience de Camille Desmoulins et son « peu de courage pour diriger un journal ont rendu l'expédition du dernier trimestre si onéreuse pour lui qu'il a vu son ci-devant pécule s'engloutir ès mains de l'imprimeur, graveur, brocheuses. Ses huit derniers numéros lui ont coûté plus de cent louis ».

« Il faut que le journaliste vive du journal, et n'est-il pas obligé de s'y ruiner? » Il ruinera sa femme s'il continue, surtout que les rentes n'ont plus la valeur d'autrefois. Celles qu'il a peuvent suffire encore à l'entretien du ménage. Plutôt que de les gaspiller il vaudrait mieux « rentrer quelque temps dans l'oubli et le silence ». Aussi profite-t-il de l'échauffourée du Champ de Mars, à la suite de laquelle ses presses furent saisies, pour « quitter la tribune aux harangues » et, dans le numéro 86 des *Révolutions*, « donner solennellement, à ses souscripteurs, sa démission de journaliste ».

Raoul Arnaud.

(A suivre.)

Vasco[1]

QUATRIÈME PARTIE

I

Il ne faut pas appeler le malheur vérité d'expérience. Il y avait dans le mot de Vasco de quoi provoquer le destin ; il se montra discrètement prompt à répondre. Ce ne fut que trois jours plus tard, par des voies détournées, sous la forme d'une lettre de M. Kröhn.

Lettre fort brève : les marchandises débarquées en fraude, les seules dont le Comptoir disposât, venaient d'être saisies. M. Kröhn estimant que sa présence était désormais inutile et que dix mois d'assiduité lui valaient bien, à son tour, un congé, avait mis la clef sous la porte et pris le chemin d'un petit domaine qu'il avait dans les districts. En post-scriptum il informait le Directeur qu'un important courrier l'attendait.

Il n'y avait pas à barguigner, il fallait partir. C'était également l'avis de Plessis. Le tacot ressortit de son hangar de chaume. Le soir même le trio arrivait vers les cinq heures à Papeete.

« Temps de poisse, » avait ombrageusement constaté Philippe en arrivant. La journée était comme par hasard une des plus lourdes de la saison. Dans sa cuvette la petite ville amassait toute la chaleur de l'île, toute la poix d'un ciel de tornade. Ils se sentaient moites et as. Du garage, Dinah remontant seule vers Fautaua, Philippe et Plessis se dirigèrent vers le Comptoir..

(1) Copyright 1927 by Librairie Plon. Voir *la Revue Universelle* des 15 juillet, 1er et 15 août 1927.

« ...Vraiment sinistre à revoir ce soir-là. Jamais je n'avais trouvé la boîte aussi lugubre, aussi basse de porte avec des vitres aussi sales. Et les odeurs de coprah des hangars à côté n'allégeaient pas l'atmosphère. Effectivement la clef était sous la porte. Mais personne n'aurait eu envie d'entrer... »

Ils étaient rentrés quand même, dans une touffeur de pièce fermée qui leur serra les tempes. La porte en s'ouvrant avait, comme toujours, fait dégringoler les cartes postales accrochées. Philippe fonça sur le courrier.

Il trouva d'abord, classés en évidence et dans un ordre aussi impeccable qu'inaccoutumé, trois procès-verbaux de constat et de saisie et une assignation à comparaître dans les huit jours : introduction frauduleuse de denrées, vente d'alcool sans patente ni permis, etc... Tout cela était l'œuvre de M. Kröhn, mais seul le directeur responsable était poursuivi.

Le courrier était plus encourageant. Le petit ludion de la rue Saint-Lazare s'était mis en frais : il répondait point par point aux rapports de Philippe dont, disait-il, la société appréciait fort « les courageux débuts ». Il serait tenu le plus grand compte de ses avis touchant la nécessité de faire reprendre à la firme son activité. D'ores et déjà une délégation de fonds importante était décidée qui permettrait d'exécuter, naturellement avec la plus grande circonspection, les ordres d'achat ultérieurs. L'avis de délégation en banque figurait dans le pli suivant. La somme était ronde. On avait tenu compte de ses suggestions.

Tout cela n'allait pas si mal en somme et il allait se frotter les mains quand justement vint lui coller au poignet un pli fermé qu'il n'avait pas encore vu. C'était un radiogramme : « Profitez saison plonge pour achat nacre, fonds envoyés. » — « Mais il y a plus d'un mois que ce doit être fini, dit Plessis après le déchiffrage. Il n'y aura plus rien à trouver. » Philippe sursauta. Ils regardèrent la date : depuis trois semaines le télégramme était là.

Taporo n'avait pas dû abuser du balayage car la main que Philippe, dans son émotion, se passa sur le front était enduite de poussière. Ce fut à ce moment-là que Frelon montra sa figure derrière le carreau.

Il monta la marche à sa manière, en sautillant, et son grand corps parut s'accrocher, dans une nouvelle dégringolade de cartes postales, à la porte entre-bâillée. Sa bouche édentée, ses petits yeux, pardessus le cercle d'or de ses lunettes, distillaient leur meilleur venin.

« ...Et de la porte il susurrait : « Enfin vous voilà revenu... Bon-

jour, monsieur Plessis... Alors, ça va toujours comme vous voulez, les petites affaires? » Jamais je n'ai aussi bien compris qu'on puisse tuer pour le plaisir. Que ne l'ai-je assommée, cette bête puante ! Au lieu de cela, qu'est-ce qui me prit de vouloir crâner? Je lui criai : « Toujours, mon vieux Frelon, toujours. Plus d'argent qu'il n'en faut. Tenez... » Et je lui montrai l'avis... Triple idiot ! On ne se refait pas. Cela ne te surprend pas ; n'est-ce pas?... Du coup il resta le bec en l'air et me toisa : « Qu'est-ce que vous allez faire de ça? » Deux minutes après il savait tout...

« Qui dira s'il n'était pas déjà au courant? Sa surprise ne dura guère. « J'ai votre affaire, mon cher monsieur. Je peux vous rendre ce service-là. » Il avait un stock de nacre sous la main. Plus de quarante tonnes si l'on voulait. A deux pas de là, chez un ami très sûr, un vrai commerçant, Johnny Gibson. On n'en trouverait pas dix kilos ailleurs. Et celle-là c'était une affaire. Pas de commission ; c'était un service. Il n'y avait qu'à le suivre... »

Philippe interrogeait Plessis du regard. Frelon passa devant.

* * *

Il y avait plus d'instruments de musique sur la vérandah de Johnny Gibson, chez qui Philippe arriva dix minutes après son rabatteur, que sur l'estrade d'un jazz-band. De ses appartements privés Johnny, un géant roux, Américain des pieds aux cheveux à l'exception d'une lippe un peu canaque, gardait sur ses magasins et dépôts l'œil du maître, un petit œil embroussaillé qui savait tout voir. Ce qui lui permettait à ses heures — car ce commerçant était mélomane et mélomane inspiré — de faire répéter, tout en surveillant ses affaires, une philarmonique sang-mêlé dont les saxophones et les pistons couvraient les claksons du marché.

Petites causes, grands effets : ce fut sans doute, entre les cuivres et les bois qui encombraient sa vérandah familiale, la contrebasse débonnaire que tenait Johnny quand Philippe entra, qui eut pour effet de dissiper les appréhensions causées par le maléfique Frelon. L'énorme instrument masqua le personnage ; Vasco eût été plus avisé d'observer les mains qui tenaient le col et l'archet : véritables mains d'étrangleur, il ne s'en souvint que trop tard.

Frelon, d'ailleurs, sur un signe de Johnny fit place nette. L'homme entama rondement les pourparlers : M. Frelon lui avait parlé « du petit service ». Ce n'était pas son intérêt d'obliger des concurrents, mais une fois n'est pas coutume. D'ailleurs la cession sur place lui épargnerait le tracas d'expédier lui-même sa nacre à Frisco. Il en

avait quarante tonnes ; il fallait prendre le lot ; il la laissait au cours de la plonge. Une seule condition : payable en dollars. Le franc n'était pas sa monnaie.

Le petit calcul auquel se livra Philippe montrait qu'au taux du jour — le dollar à quinze — il lui manquerait près de vingt mille francs pour prendre le lot. Il fallait cependant acheter de toute urgence : la société ne comprendrait pas l'inexécution de son ordre. Johnny d'ailleurs était accommodant : « Ne me payez pas maintenant. Vous me signerez un billet à quinze jours... en dollars, comme de juste, et ça fera le compte. Votre maison aura le temps de vous couvrir. Tout bénéfice pour vous, le dollar baisse tous les jours. » — « Préparez le billet, » dit Philippe, « vous aurez ma réponse ce soir. »

Plessis consulté fit le geste de jeter les dés. « C'est le jeu... Tu as une chance pour toi que tu n'aurais pas autrement... Pas à hésiter. » — « Et si ça hausse? » demanda Vasco. — « La nacre peut monter aussi, » répondit l'autre. Il regardait d'un œil de commisération l'hésitation de Philippe. Il faisait lourd. Vasco avait hâte d'en finir. Il repartit d'un trait chez Johnny.

« Une heure après, vente réglée, radios partis, billet signé. »

* * *

— « Et demain bateau pour Mooréa... » avait déclaré Plessis quand Philippe était rentré. Le coup de fouet de l'affaire conclue avait mis chez l'un comme chez l'autre une surexcitation, un besoin d'agitation et de dépense qui trouva aussitôt une issue vers l'expédition proposée : un voyage de trois ou quatre jours à l'île d'en face : Mooréa. D'ailleurs, son Comptoir fermé, Philippe n'avait plus rien à faire à Papeete, que d'attendre : une réponse à ses radios demanderait une huitaine.

Et le lendemain, quittant le port dans l'éclat nacreux d'un matin lavé par l'orage de la nuit, le cotre rouleur, crachotant éperdument la gazoline et l'huile chaude, les emmenait, pêle-mêle avec des natifs, vers le chaos de cimes qui s'enlevaient de l'autre côté de la mer. En moins de deux heures ils virent saillir les pentes sombres, en firent le tour, puis entrèrent, Tahiti hors de vue, dans la passe de Faatoai. Quand ils pénétrèrent dans cette baie enfoncée dans les terres comme un lac de montagne, Vasco ressentit le choc d'une émotion déjà éprouvée, comme devant un spectacle déjà vu. Dans son cirque de mornes géants, sous l'index souverain de celui qui, tout au fond, les dominait, l'endroit lui rappelait un certain paysage à peine terrestre,

de religieuse inspiration, qui ne lui était pas étranger. Cependant il ne se souvenait point de l'avoir rencontré depuis son arrivée. L'image qui se fixa alors devant ses yeux fut celle qui, des mois auparavant, avant le départ, l'avait si fort attiré dans l'entresol de la rue Saint-Lazare : la photo de « l'Ile », de « Nouhiva ». L'on était loin de Nouhiva, mais la ressemblance était étrange. Que de fois, plus tard, aux Marquises il devait s'étonner d'avoir par cette rencontre, à ce moment-là, vu se lever devant lui l'image-mirage comme un avertissement, comme l'annonce d'un accomplissement prochain de son premier souhait. Dans la passe, épaulée au récif de corail, la carcasse d'un navire échoué depuis des années dormait dans le soleil, l'écume mouillant sa rouille ; au seuil de la baie que se partageaient l'ombre des terres et la clarté marine, cette épave imposait à sa paix somnolente un rappel d'inéluctable fatalité.

Le petit cotre piqua du nez vers une sorte de rotonde au toit rouge entre les arbres — le temple — qu'avoisinait un warf de corail. C'était là, avait dit Plessis, près de cet appontement, aux abords d'une pelouse, que se tenaient la nuit les vraies upa-upas.

Jamais Vasco ne connut mieux que ce jour-là dans son primesaut farouche l'entrain de Plessis. Aussitôt à terre il fonça, hélant les indigènes qui le reconnaissaient, entrant dans les cases, suscitant partout, des jardins aux rivières, une impulsion de fête et de hâte au plaisir. Les dame-jeannes de rhum qui le suivaient provoquaient autour du personnage un remous d'appels, de cris, de transports. Une troupe aux chemises flottantes l'escortait. On ne pouvait savoir si dans la fièvre qui l'animait il y avait un regain de joie à redécouvrir l'île où il avait déjà séjourné ou l'exaltation que lui donnait on ne sait quel pressentiment d'une approche de danger. Il était lancé. Cela ne gagnait pas encore Philippe.

Le souci de l'affaire si promptement conclue le poursuivait. Sa tendance était de s'en représenter les conséquences les plus noires : hausse du dollar, refus de sa maison de le couvrir. En même temps il imaginait l'effet, au siège, de son radio rendant compte des saisies et des poursuites. Il se souvenait aussi des lettres anonymes annoncées par Kröhn. Il retournait en lui une obscure idée de catastrophe et son inquiétude, faisant en lui tache d'huile, par delà ces considérations immédiates l'atteignait dans ce retrait de lui-même où se posait toujours avec angoisse, dès qu'un retour aux réalités le venait par contagion sortir du sommeil, l'interrogation de son tourment profond : « Où vais-je ? Où tout cela me mène-t-il? A quoi bon cette inutile recherche du plaisir? Je fais fausse route. » En vain cherchait-il à s'étourdir.

Dinah traçait devant eux son sillage de joie ; les filles la rejoignaient avec des bonds, des cris, lui apportant colliers, couronnes, pillés dans les massifs. Des bandes dorées s'amenaient bourdonnantes de tous les coins de brousse avec des fifres et des guitares. La petite fête s'annonçait bien. Il n'y eut pas trop de la journée pour mettre au diapason les corybantes. Et à la nuit, malgré la concurrence du temple où le pasteur indigène ne battit le rappel que pour les vieilles femmes et les diacres, tous se retrouvèrent près du warf, groupes de taches lunaires, sous la large nappe d'ombre d'un flamboyant...

La fête dura jusqu'à la fin de la nuit. La pleine lune fouillant toutes les ombres épandait entre les corps gisants sur la pelouse une clarté si diurne que, dans les massifs, les hibiscus redevenaient rouges et aussi le toit du temple. Beaucoup s'étaient égaillés sur les plages. Les autres, trop ivres pour craindre d'affronter le soleil de la nuit, s'étaient portés, Plessis en tête, sur le warf, traînant le rhum avec eux. L'on put voir de plus près, restant parmi les dernières, la femme qui poursuivait Plessis, une frénétique créature qui, dans sa mousseline lâche, apparaissait d'une extrême maigreur. Elle était du plus pur type océanien avec ses yeux noir de charbon long fendus, son nez camard et ses lèvres étirées qui paraissaient violacées dans son teint terreux. C'était ce teint surtout qui la distinguait des autres dans la clarté lunaire où il devenait cendreux. Plus possédée que Plessis, bien que moins ivre, elle dansait sans un cri, sans un mot, la bouche serrée et sa fureur de danse avait quelque chose de démoniaque.

« Pourquoi est-ce qu'elle ne parle pas, celle-là? » avait demandé Philippe. Dinah, qui depuis un moment prêtait l'oreille à un gamin placé près d'elle, chuchota : « Elle est malade. » — « Qu'est-ce qu'elle a? » s'inquiéta Vasco. — « *Hoviri, pæ*... La lèpre, ils disent. » C'est à ce moment-là que la bande s'était disloquée, Plessis dans le nombre. Vasco l'accrocha, essayant de le retenir ; l'autre le repoussa avec des injures en tahitien. Un petit Chinois nabot suivait de loin, peureusement, la fille folle qu'emmenait la bande. Leurs cris se perdirent.

Une demi-heure après, Plessis revint, l'air égaré, l'œil barré de mèches qui lui collaient aux tempes, avec un rire effroyable. « *God*, cette femme, c'est le diable. »

Dinah entraînait Vasco.

*
* *

Pourquoi, durant les deux jours qu'ils restèrent à Mooréa, Vasco continua-t-il de nourrir ses craintes? Les folies de Plessis, bien que,

dès le lendemain, il eût repris son attitude ordinaire, y ajoutaient une sorte de sentiment de faute comme s'il en eût lui-même été coupable. Fatigue de la nuit sans sommeil ou commençante morbidesse, il éprouvait un trouble remords qui se confondait à je ne sais quelle répulsion refoulée à l'égard de son ami. Il se sentait lié à lui par une influence inexplicable dont il n'était plus maître de se dégager... Un indéfinissable malaise étreignait Vasco. Pourquoi fallut-il qu'au retour du cotre, dès l'entrée dans le port, il guettât le quai, le cœur anxieux comme s'il allait y trouver un messager de catastrophe? Réellement il allait au-devant du malheur et comme de juste il le trouva. Faisant les cent pas, les bras moulinant de droite et de gauche, Frelon l'attendait. Lui aussi, lorsqu'il vit le cotre prêt à amarrer, se posta. Et quand Philippe s'élançant le premier fut à portée de ses petits yeux plongeants, la voix contrite, il lui asséna le coup : « Mauvaise nouvelle, mon cher monsieur... »

Il y a des moments où l'angoisse voudrait se taire, étouffer ses questions. Vainement. « Alors? » dut dire Philippe. L'autre le laissa attendre. « Vous n'avez pas de veine... Le dollar est à vingt francs. » Il prit son temps et ajouta : « Il paraît que ça va encore monter.... » Puis la mine triste, l'œil hilare, il jubila silencieusement.

Plessis haïssait Frelon. Il entraîna Philippe qui se laissa mener. « Vingt francs... » répétait-il. « Vingt francs... je l'avais pensé. » Ce qui le troublait le plus était de voir accomplie la première de ses prévisions. En vain l'autre lui représentait-il que ces à-coups là se produisent tous les jours, que la société était bien assez solide pour le couvrir, que rien n'était perdu, qu'au pire s'il ne pouvait payer l'on aurait la ressource de filer ailleurs. C'était le premier contact de Vasco avec « les réalités ». Et de même que de ses joies de découverte il avait, un temps, fait un édénique bonheur, de ce premier revers il commença de se forger une obsession. Le nuage avait point. Le dollar à vingt francs c'était près de trente mille francs de découvert, l'inévitable refus de la société c'était Johnny qu'il faudrait payer quand même. Il se souvenait à présent des mains de Johnny. C'était la faillite, le début des malheurs... Le mécanisme héréditaire du souci d'argent se mettait de la partie. Surtout son inquiétude se saisissait du nuage grandissant. Le vent se levait.

Il en voulait à Plessis sans le montrer. Il se répétait la phrase du Suisse : « Il a la guigne et il la porte. Souvenez-vous de ça. » Et en même temps il avait honte de formuler, même pour lui seul, ce reproche qu'il jugeait infâme. N'avait-il pas envié à l'autre sa ténacité dans le désespoir, ses défis et son outrance? Était-ce pour se mettre à la mesure de ceux qui le méprisaient ou le haïssaient, au

moment où le cycle pernicieux commençait aussi pour lui? Plessis lui apparaissait plus grand que lui qui le considérait, à son chevet, dédaigneux et apitoyé, son étrange flamme claire dans les yeux.

Dix jours se passèrent ainsi. La réponse à ses radios n'arrivait pas. Il redoutait de descendre en ville, de rencontrer les figures malveillantes ou narquoises, Frelon surtout. De quelle calamité serait-il porteur s'il venait à le rencontrer? Il fallut cependant aller au tribunal, se voir infliger en même temps qu'une amende et de nouveaux frais l'affront d'une condamnation par quoi il se voyait déjà mis au rang de ces gens tarés qui le regardaient sortir avec des gouailleries et des haussements d'épaules. Il ne s'en enferma que davantage, fébrile, allant de sa douche à son lit, le cœur battant à chaque porte qui s'ouvrait, malgré la sollicitude de Dinah qui s'empressait discrètement, frôlant à peine le parquet de ses pieds nus...

Enfin le dixième jour le télégramme arriva. Il n'osait l'ouvrir, lisant à travers le pli un arrêt dépassant les pires prévisions. Tout valait mieux que cette attente. Plessis déchira la bande : le télégramme était chiffré, il fallut quérir le code, laborieusement déchiffrer le texte qui était long. Quand ce fut fini il eut une sorte d'affaissement soulagé : le coup était rude, moins cependant qu'il ne l'attendait. La société n'acceptait le marché que jusqu'à concurrence des fonds délégués, laissant à sa charge les différences pouvant provenir de sa spéculation sur le change. En outre, en raison des poursuites engagées et des renseignements qui lui étaient parvenus, elle fermait le Comptoir jusqu'à l'arrivée d'un nouveau gérant qui allait embarquer. Des instructions suivraient.

Un instant il se crut sauvé. Puis il se ressouvint de Johnny Gibson. Il fallait en finir. Il se vêtit en hâte, fourra le télégramme dans sa poche et partit chez Johnny. L'homme roux l'attendait.

II

Johnny Gibson avait de nombreux « dettiers » : Philippe devait apprendre à peu de temps de là le sens de ce terme courant aux îles et en mesurer la portée le jour qu'il débarqua à Maupitia, une île basse de l'archipel des Paumotou où le trafiquant avait une exploitation de coprah.

A la saison où les goélettes de commerce amènent par centaines sur ces attolls de corail les plongeurs indigènes qui vont chercher l'huître perlière au fond des lagons nacriers, Gibson ouvrait sur les lieux de plonge des factoreries où les natifs se ruaient. Sa méthode

consistait à leur remplir les bras de marchandises — de la cotonnade au châle de soie, du phonographe à la machine à coudre — et à leur ouvrir un compte qu'ils s'engageaient à solder, faute d'argent, en nacre ou en travail. Naturellement ils avaient beau plonger, leur compte restait toujours débiteur. La saison finie, Gibson transportait ses « travailleurs » sur sa plantation de Maupitia. Seul dans cette île perdue un surveillant métis était préposé à leur garde. Il ne suffisait pas à la besogne puisque Gibson était à la recherche d'une recrue.

Il avait brutalement mené l'affaire. Quand, son télégramme en poche, Philippe s'était précipité chez lui, le petit œil embroussaillé du trafiquant était dénué de complaisance. « Alors, vous payez ou vous ne payez pas? » avait-il tranché après les premières explications. Il manquait à Philippe une quinzaine de mille francs. « Si vous ne payez pas... rappelez-vous que vous êtes repéré. Méfiez-vous ! » Il compléta par un geste expressif : Philippe eut sous les yeux, dans toute son énormité velue, le poing qu'il n'avait pas su voir le jour où il avait signé son billet. Il bouclait à son nez une invisible serrure. Second contact avec les réalités.

Vasco se sentit les jambes molles. A peine essaya-t-il de faire entendre qu'il pouvait encore se procurer l'argent, que ce n'était qu'une question de mois, le temps d'écrire. Gibson le guignait de son petit œil implacable et quand il l'eut mis à court de voix il parla de son île de Maupitia. On pouvait encore s'arranger. Il avait là-bas trois cents indigènes paumotuans, trois cents dettiers. Le métis qui les surveillait avait la main ferme mais il se saoulait. Il pouvait y avoir des histoires. Il fallait un Blanc. C'était une sinécure. Il lui offrait la place jusqu'à acquittement de sa dette. Il en avait pour un an. Après on verrait, si l'endroit lui plaisait. Il y trouverait le vivre, le couvert et, par-dessus le marché, la belle nature. Bien heureux sans doute puisque sa boîte ne voulait plus de lui. Il pourrait emmener une femme si cela lui chantait. Il en aurait besoin.

Le poing encore devant les yeux, Philippe flottait. « C'est à prendre ou à laisser », avait dit l'autre. « Voyez : mes dollars ou la réponse demain. La goélette part dans trois jours. » Lorsqu'il retrouva Plessis, sa résolution était prise.

« Une île basse, sais-tu ce que c'est? » Après l'avoir écouté, Plessis hochait la tête. « Non, » répondit Philippe, « ce que je sais, c'est qu'il faut que j'y aille. » C'était inévitable, cela faisait partie du destin à subir, c'était une sorte de sacrifice nécessaire. Il se portait au-devant par la pensée avec un sombre empressement. L'île basse, c'était justement l'inconnu, la nouvelle étape, l'expérience qui pouvait le rénover, qui allait peut-être tremper en lui de nouvelles

énergies. Au demeurant c'était le seul moyen de sortir d'une aventure manquée, d'une situation qui ne manquerait pas de prendre à Tahiti un tour lamentable. Pourquoi pas? Il se voulait à la hauteur de Plessis. Il se sentait de pair avec lui à présent. L'autre, le front serré, enfonçait son dur regard dans les yeux de Vasco. « Je vais avec toi, » dit-il tout à coup.

Vasco frémit, leva les mains comme pour repousser l'offre et le danger. Plessis avec lui c'était le malheur sans rémission, la malchance inéluctable. La « guigne » du désespéré avait fait ses preuves. Mais dans le regard qui le sondait pointait cette lueur que Philippe y avait vue une fois, deux fois même : le jour où il lui avait avoué ses embarras d'argent et celui où il lui avait donné Dinah. L'homme savait tout demander et tout offrir. Il n'hésitait jamais, lui, à se lancer en avant. Vasco sut qu'on ne se dérobait point à l'amitié. Leur terrible fraternité était entre eux. Leurs mains se prirent.

Au nom de Plessis, Gibson avait sourcillé très fort : « Celui-là aussi là-bas? Ah! non par exemple. » Puis, sur l'insistance de Philippe, il avait cédé. Après tout il ne le paierait pas, et Plessis s'engageait à partager le travail. « Mais, prenez garde! Il y a déjà eu trop d'histoires à Maupitia. Je n'en veux plus. Méfiez-vous! »

Et Philippe avait eu à deux doigts de sa figure un gros index menaçant.

*
* *

En trois jours l'on avait vidé la maison, cloué les caisses, dit adieu au jardin, à la rivière, au bonheur, puis embarqué sur l'une de ces petites goélettes surannées, si gracieuses à quai, si fétides à la mer. Nauséeuse, la traversée avait duré cinq jours.

« ... Non, vois-tu, je n'avais pas imaginé ce qu'était une île basse. Je commençais à comprendre quand, encore au large, — il n'y avait pas de passe pour entrer dans le lagon — on descendit le canot pour débarquer. L'île? On y était. C'était cette frange de cocotiers brusquement sortis de la mer, en bataille, échevelés, étincelants, cette ligne aveuglante au ras de l'eau que je pris d'abord pour du sable et qui était du corail. Quand au sortir de la barre, le canot eut accosté, on enfonça jusqu'aux chevilles dans une espèce de mâchefer blanc qui craquait sous les pieds et brûlait jusqu'aux yeux. De grosses tortues dormaient dans cette fournaise ; à notre approche elles se poussèrent à l'eau. Il n'y avait pas d'autre viande fraîche à Maupitia. »

Des toits de tôle se profilaient entre les cocotiers : hangars à coprah où l'amande rancie séchait sur des claies. Pour les travailleurs un

camp de cabanes, vides quand ils passèrent, sauf une où gisait, contre le seuil, une femme prostrée. On l'eût crue morte. A quelques pas du camp, sur la lagune intérieure dont la nappe ovale faisait jouer sous le ciel incandescent des coulées indigo alternant à de fulgurantes transparences d'absinthe, il y avait la case, en bois et tôle, sur pilotis.

La case ! Il n'y en avait qu'une. Ce devait être celle du métis, car près de la passerelle d'accès, contre un arbre bas, un indigène, un Paumotou sans doute, était attaché, les poings liés par derrière, les pieds cordés, la tête pendant sur la poitrine. Il semblait dormir.

Le métis ne les attendait pas. C'était un gros garçon bouffi, grisâtre, aux yeux ronds à cornée jaune, l'air mou mais le torse puissant. Après explications il s'empressa : on tiendrait bien tous dans la cambuse. Il avait une femme, lui aussi, mais, en se serrant, ce serait toujours plus gai que d'être seul dans cette île à requins. Et les poussant dans la maison de bois qui sentait le poisson et le vernis fondu, il se mit en devoir de tout bousculer pour leur faire place.

Philippe l'interrompit pour lui montrer l'homme attaché. Le métis cracha de côté. Encore un qui s'était « mutiné ». Il avait refusé le travail parce que sa vahiné n'avait pas droit à la ration de « beef ». Elle était enceinte et ne travaillait pas. En ce cas, pas de « beef ». C'était la consigne. Ces Canaques-là ne voulaient rien entendre. Il fallait bien les mater. Il riait épaissement en remplissant des verres. « J'en ai eu deux de crevés, il n'y a pas trois jours, » ajoutait-il triomphalement.

A l'entendre ils se laissaient eux-mêmes crever de faim, ces enragés. Une courte visite au camp et au « magasin » fixa les idées de Philippe. Au magasin, un appentis où s'empilaient des boîtes de saumon, le « beef », et des sacs de riz, chaque travailleur avait, selon les consignes, un carnet méticuleusement tenu ; tout ce qu'un Paumotuan prenait en sus de sa ration de famine y allongeait le nombre des jours de bagne à fournir. Aux travaux à perpétuité, les malheureux préféraient le jeûne. Ils avaient l'air farouche, ces faméliques aux mâchoires saillantes de mangeurs de poisson cru. Plessis les observait curieusement : il avait assez longtemps vécu aux îles basses pour les bien connaître, ces Paumotous qui, sur leurs attolls balayés par les raz de marée, dans une âpre lutte avec la mer, le corail et le vent, gardent, à la différence des autres Polynésiens, une rudesse barbare voisine du cannibalisme d'hier et leurs ancestrales superstitions. Tauf expliqua son système : beaucoup de travail, peu de nourriture et, pour les tenir, une petite équipe à lui qui recevait des rations supplémentaires. Il avait été sous-officier dans les troupes coloniales ;

il savait s'y prendre. « Ils doivent avoir une sacrée frousse des morts, hein? demanda Plessis au métis en fixant l'homme qui baissa les yeux. — Ah ! ça... ici comme ailleurs, vous les entendrez chanter la nuit des fois. » Philippe interrogea à son tour : « Est-ce qu'on savait cela à Papeete? — On est loin, répondit l'homme. Et il y a la barre. » On ne savait rien alors, à Papeete, à part Johnny.

Une consternation abominable accablait Vasco. « Que faire? » demanda-t-il à Plessis quand le métis les eut laissés. Quoi, ce métier de garde-chiourme en compagnie de ce métis tortionnaire, c'était cela qui l'attendait à présent. Plessis, le front bas, marchait en avant, entre les flaques laissées par le jusant dans les crevasses de corail que le couchant teignait de feux violents. Repartir? La goélette au large avait rappelé son canot. Où aller d'ailleurs? A Papeete, pour retomber entre les mains de Johnny? « On verra toujours, » disait Plessis. Il avançait à folles enjambées de bloc en bloc. Pas d'histoires ! Il avait l'ironie saumâtre, Johnny. Elle était dans l'air, l'histoire. Vasco butait en essayant de le suivre. Singulier couple de desperados dans cette solitude où l'on n'entendait que le barbottement des crabes dans les trous.

Le soir, à la table commune, Tauf versait le rhum à pleins verres. Plessis buvait le nez dans le sien. La femme de Tauf, une métis noiraude aux yeux mauvais, tournait le dos à Dinah qui avait repris sa figure dolente des mauvais jours. Et quand se ferma, au dehors, la lugubre nuit paumotuane sur les lanternes du camp et les feux bas, le cri de la femme en gésine, sous les palmes accablantes, perça. Elle criait comme un chien hurle à la mort, en une plainte qui s'enflait et retombait. Toute la nuit, sur son lit de sangles, Vasco l'entendit croître et décroître. Son angoisse à lui s'élançait de la même façon. Il savait que leur malchance leur préparait une « histoire », que le moment était proche. Et par ce cri d'enfantement inapaisable c'était comme sa propre peur qu'il entendait, dans la nuit, s'effarer.

* * *

L'histoire couva trois mois. Le jour où elle éclata, elle propagea à travers le petit monde des îles un scandale bruyant ; l'appareil de la justice en fut saisi. Sans doute ce fait divers défraye-t-il encore les chroniques des mers du Sud. Mais je me borne à résumer ici le récit de Vasco.

Malgré sa répugnance et son peu d'aptitude, Philippe se mit en devoir de s'acquitter de sa tâche. Plessis, Tauf et lui se partagèrent les équipes de débroussage, de plantation et de récolte. Rude tâche : dès l'aube les malheureux Paumotuans avaient à s'enfoncer dans la

brousse qui croissait drue comme du corail végétal sur le mâchefer embrasé de l'île, à l'extirper à pleines mains, leurs coupe-coupe leur ayant été retirés de peur qu'ils n'en fissent mauvais usage. Les brutalités de Tauf qui, malgré ses observations, s'obstinait à « faire la discipline », le tourmentaient odieusement. Quand il menaçait d'en faire part à Johnny, le métis ricanait : Johnny en avait fait bien d'autres dans le temps. D'ailleurs il ne connaissait qu'une chose, lui : ses trente tonnes de coprah par goélette. Il fallait bien les lui donner. Une mutinerie? Il n'y avait que la poigne pour y parer. Quant aux Paumotous qui prenaient la brousse, ajoutait Tauf, il n'y avait pas à s'inquiéter. Ils n'iraient pas jusqu'à Papeete avec leurs mauvaises pirogues.

L'homme était mauvais : en outre, sa femme, une sang-mêlé vaniteuse, le poussait aux sévices pour maintenir son prestige supérieur à celui des deux Blancs. De plus, il buvait. Chaque soir, de compagnie avec Plessis d'ailleurs, il s'enivrait et Philippe assistait, terrifié, à ces infernales beuveries où, en face l'un de l'autre devant leurs verres pleins, les deux hommes qui se haïssaient s'affrontaient dans la camaraderie du rhum.

Cette haine contagieuse gagnait Vasco. Le métis lui inspirait une horreur qui enrageait d'être impuissante. « Je ne rêvais plus que de Tauf, » disait-il, « comme s'il eût été la cause de tout le mal. Il y avait des nuits où je me torturais l'esprit à chercher comment me débarrasser de cette brute malfaisante. Le supprimer, l'abattre, j'arrivais à y songer. Mais je savais bien que je n'en trouverais ni la force ni le courage. Et c'était ce qui me dégoûtait le plus. »

Il se raccrochait alors de tout son désespoir à Plessis. Ce n'était point, j'imagine, sans ressentiment à l'égard du « guignard » à qui il devait en somme cet exil, du mauvais génie dont la présence à ses côtés était une promesse de malheur. Comme à Tautira, Plessis s'était immiscé dans la communauté indigène : à le voir palabrer entre les cases du camp, on eût pu croire qu'il fomentait quelque révolte. En réalité, toujours avec le même intérêt passionné, il guettait chez les Paumotuans un sursaut de leur nature sauvage, s'enquérant de leurs superstitions, tâtant et attisant leurs colères. Souvent, quand près des feux ils veillaient et chantaient dans la terreur des morts qui reviennent, il se mêlait à eux, devenant pour eux une sorte de chef occulte, d'homme-tabou. Et, singulière concordance, c'était de la même manière qu'il en imposait toujours à Vasco qui, dans la monotonie de cette vie d'ilote, ne puisait désormais d'intérêt que dans la mystérieuse influence de son compagon alternativement exécré et admiré, aimé et redouté.

Le destin n'use pas des voies où on l'attend. Dans la disette de vivres Philippe entrevoyait ce remède : le rhum allait manquer, les beuveries cesser. Les dames-jeannes étaient à peu près vides. Or, un soir, Tauf posa triomphalement une bouteille sur la table. « Goûtez ça ! » C'était un liquide noirâtre qui combinait le goût de la pomme sûre et du pétrole. Il avait fabriqué cet alcool meurtrier avec du fruit de pandanus. Le métis avala seul les trois quarts de la bouteille. Au milieu de la nuit, ils l'entendirent vociférer.

Dans leur sursaut, ils crurent d'abord qu'il appelait sa femme ou l'un de ses équipiers. Mais sur sa couche l'homme se démenait et dans son hurlement d'étranglé un nom revenait qu'ils connaissaient : « Kahita... Kahita. » Quand ils allumèrent, les deux femmes tremblantes se tenaient aux épaules. *Toupapau!* répétait la femme du métis, les yeux fixes. Elle affirmait que c'était le Paumotou mort qui était revenu. C'est ce qu'assura Tauf quand, les mains à la gorge, ses gros yeux jaunes écarquillés, il les reconnut à son chevet. Au procès, plus tard il le soutint avec une conviction qui emporta tous les doutes : chez ce métis, malgré le mélange du sang blanc, survivait entière la croyance aux plus vieilles superstitions de sa race. Pour les Maoris, les Paumotuans en particulier, c'est un article de foi que l'âme d'un homme mort par violence erre avec son ombre vengeresse tant que subsiste dans la terre la dépouille assassinée. Ce n'est que lorsque ses ossements retournent en cendres que le fantôme cesse de revenir.

Tauf persista à boire. Plessis fiévreusement l'y poussait ; on eût dit que l'Américain nourrissait un désir secret d'amener les choses au pire. Chaque nuit les hallucinations du métis reprenaient de plus belle. Elles ne tardèrent pas à gagner le camp : ses clameurs nocturnes portèrent sous les palmes, avec le nom de Kahita répété de case en case, une contagion d'effroi qui faisait se lever, cherchant le fantôme, leurs lanternes à bout de bras, les Paumotous frissonnants. Dans le jour la terreur régnait. Plusieurs avaient pris la brousse, deux pirogues disparurent. Tauf en fit encore ligoter quelques-uns. « Un de ces jours, ils l'assommeront, » promettait Plessis à Philippe. Vasco comptait que l'homme finirait par s'empoisonner avec son alcool noir. Une agitation désordonnée, une ivresse sombre semblaient posséder le desperado. « Tant que ton Kahita sera dans la terre il reviendra te tirer les pieds », ressassait-il gouailleusement au métis après boire. L'homme grinçait des dents en assurant qu'il saurait bien faire rester le mort où il était.

« Et c'est ainsi que la chose arriva. Une nuit — il n'était pas question de dormir avant la fin des crises de Tauf — à son heure, au lieu du cri habituel, on l'entendit sauter à terre lourdement. Je vis passer

son ombre sur le chambranle de la porte, puis une lanterne, sa femme qui le suivait. Dans la chambre à côté, Plessis se tournait et se retournait... J'entendais son lit craquer. Tout d'un coup il sauta. Je ne le vis pas sortir mais j'eus sur-le-champ la certitude que le moment décisif arrivait. Je ne fis qu'un saut. Dinah voulait m'empêcher de sortir. Je le rejoignis dehors devant la porte du magasin. Il marmottait : « Le pétrole ! Ils ont pris tout le pétrole. » Il remuait des caisses vides. « Les salauds ! Tu vas voir. »

« Je n'eus pas le temps de comprendre ; il filait dans la brousse, si vite, que j'avais peine à le suivre. On traversa les cocoteraies, la plage. Il marchait comme un fou, droit devant lui, sûr du chemin.

Et d'entre les cocotiers, devant nous, une lueur sortit, tantôt rouge, tantôt jaune, qui éclairait jusqu'à la mer. Plessis ralentit l'allure. « Doucement, doucement, il faut voir. » Deux indigènes à Tauf tenaient les torches, dans une clairière à côté du métis. Ils avaient encore ligoté un type à un arbre. Et Tauf piochait. Il piochait sans s'arrêter et il y avait un autre type de son équipe qui enlevait le sable à grandes pelletées. C'était la fosse de Kahita. Ils eurent vite déterré le corps. Je ne comprenais pas ce qui se passait, ce qu'ils voulaient faire. Je voulus foncer, mais Plessis me tenait. Nous étions à deux pas d'eux, derrière un tronc. « Ne bouge pas, surtout ne bouge pas. » Sa main me crochait et je vis ses yeux fous qui fixaient quelque chose entre les arbres : deux ou trois têtes d'indigènes qui sortaient de la broussaille. « Attends, attends. Tu ne comprends pas qu'il veut le brûler. S'il met le feu, son compte est bon. » Je commençais à comprendre. Jamais les Paumotous ne laisseraient s'accomplir ce sacrilège. Un mort, pour eux, c'est sacré. Il y avait des touques de pétrole déjà défoncées à côté de Tauf.

« Il en empoigna une à deux mains et voulut la passer à son équipier pour qu'il la jetât. Mais le type ne bougeait pas. Ni les autres non plus d'ailleurs. Ils avaient l'air pétrifiés. Je sentais battre le cœur de Plessis contre moi. Une envie folle d'en finir avec cette brute, là devant, me tenaillait. J'aurais eu une arme, je crois que j'aurais tiré. Peut-être?... Et coup sur coup je vis par les mains de Tauf les deux touques basculées dans la fosse et une autre qu'il y poussa d'un coup de pied, puis la torche qu'il jeta en faisant un saut en arrière. Il y eut une terrible bouffée de flammes et de fumée, une odeur, un hurlement effroyable... Effroyable. Un instant je crus que c'était le type ligoté qui brûlait, tant il hurlait. Mes jambes me portaient à peine. Tout ce que j'eus le temps de voir ce fut, sous les yeux médusés des indigènes, à travers la fumée, Plessis bondir là dedans comme une bête, saisir Tauf à la gorge et le serrer, le serrer comme s'il l'étran-

glait.. Il l'étranglait... *Justement..., ce que j'aurais voulu faire.* »

« Ce qui se passa alors je ne sais plus. Je perdis pied, je ne sais comment. La tête me tournait et, en voulant m'appuyer à l'arbre, je dus glisser. Je sentis à peine le choc à la tête. Je n'ai pas idée du temps que je pus rester ainsi, à demi évanoui. Mais ce dont je me souviens bien c'est qu'en rouvrant les yeux je reconnaissais tout : la plage, les cocotiers... Je me souvenais de Tauf, de Kahita. Mais je ne parvenais pas à revenir à moi. Je me disais : « J'ai dû le tuer. » Je sentais mes mains encore crispées. La tête me pesait. Cela dura un temps vague... Mais tout ce temps-là, c'était *comme si j'étais Plessis.* »

III

Pourquoi aujourd'hui suis-je tenté de ne retenir de toute cette affaire de Maupitia que ce seul détail à peine relevé au cours du récit de Philippe... « Comme si j'étais Plessis »? Tout l'épisode et ses suites n'offrent à mes yeux que cette seule et fragile attache à ce qui constitue pour moi, à présent que j'en possède à peu près tous les éléments, le problème de la destinée de Vasco. Que pour quelques secondes l'investissante personnalité de Plessis eût subjugué la sienne dans son esprit troublé, il n'y a peut-être lieu d'y voir que l'effet passager de l'effrayante scène qu'il venait de décrire, du choc physique qui l'avait suivie. Sur le moment, du moins, je ne songeai à rien d'autre.

Diverses contingences, plus conséquentes en pratique, devaient marquer la fin de l'histoire de Maupitia. Pour Philippe il semblait bien que cette histoire se terminât à ce dernier déchaînement de Plessis, à la poussée finale qui l'avait, sans souci du risque ou des suites, rué à la gorge de Tauf. D'ailleurs, avec quelques dommages, Tauf s'en était relevé : laissé sur le terrain, on l'avait vu revenir le lendemain, la mine basse. Mais par l'impression produite sur l'esprit de Vasco, la volonté de Plessis d'en finir, coûte que coûte, avec le métis et son geste d'exécution demeuraient les faits culminants de toute l'affaire, équivalant aux yeux de Philippe à l'acte meurtrier qu'eût pu accomplir son héros en un suprême « lâchez-tout ». Ce qui avait suivi — l'arrivée en coup de théâtre à deux jours de là, dans les eaux de Maupitia, d'une goélette qui portait à son bord un magistrat enquêteur expédié en hâte par la justice locale alertée (l'un des Paumotuans fugitifs avait pu gagner en pirogue le chef-lieu de l'archipel et jeter l'alarme sur les incidents de Maupitia aussitôt signalés à Tahiti) — l'enquête et sa mise en prévention en compagnie de Tauf et de Plessis — leur retour pitoyable à Papeete où, dans le scandale déclan-

ché, on les chargeait de toutes les abominations du métis — tout cela se fondait en une avalanche de noirs souvenirs confusément chassés par le recul du temps. Il les rappelait sans détails, sans accent, perdus, comme étrangers à sa vie profonde. Cependant, en réalité, ç'avait été cela, la catastrophe tant redoutée : ces accusations infamantes, l'instruction menaçante que poursuivait le Parquet contre eux, les chantages de Gibson qui, redoutant d'être mis en cause, les sommait, son billet en mains, de tout mettre au compte de Tauf. A peine alors en avait-il ressenti l'effet, moins touché par l'accomplissement de cette nouvelle fatalité qu'il ne l'avait été par ses craintes, comme s'il eût épuisé dans cette longue élaboration d'angoisses toutes ses facultés de tourment.

A leur retour, laissés en liberté provisoire jusqu'au procès, ils s'étaient réfugiés dans l'ancienne case de Plessis à Fautaua où, malgré les préoccupations de l'heure, l'hostilité qui les attendait chaque fois qu'ils se rendaient au cabinet du juge, ils jouissaient de réparer dans la voluptueuse atmosphère de Tahiti leurs forces épuisées par le séjour à Maupitia. Entre le présent et les jours qu'il venait de vivre s'interposait, en Philippe, un opaque sentiment de vide, une cloison de torpeur. Peu s'en fallait qu'il ne partageât l'indifférence outrancière de Plessis à l'égard des conjonctures. Plus il était serré de près par sa malchance, plus le desperado feignait de l'ignorer. Que pouvait-on contre lui? Qu'avait-on à lui reprocher? D'avoir serré un peu fort la gorge à ce gredin de Tauf... Du moment qu'il lui avait laissé assez de souffle pour répondre de la mort de Kahita et des autres, eux, qu'avaient-ils à craindre? Les Paumotous parleraient. D'ailleurs, condamné ou non, que lui importait? Elle n'était pas bien solide leur prison de planches. Et pour la suite il avait son projet...

Cette confiance gagnait Philippe. A tout prendre ç'avait été la délivrance, cette histoire. En les ramenant avec lui, le juge d'instruction les avait arrachés à un enfer. Quant à Gibson, il était désarmé. Jamais, disait Plessis, il n'oserait faire usage de son billet, de peur de révélations sur son système esclavagiste. Un secret de Polichinelle, ce système ; mais l'opinion était indulgente au gros commerçant rusé qui était du pays, lui. Cependant il suffirait qu'ils parlassent au tribunal pour que ce fût une autre affaire. Il faudrait bien alors qu'on les entendît. L'homme à coup sûr laisserait Philippe en paix. De ce côté-là, tout était sauf. Sans doute il ne fallait pas songer rester à Tahiti après cette aventure : la vie déjà difficile leur serait impossible. Il faudrait chercher ailleurs. « Tu pourras toujours », disait Plessis avec une nuance provocante, « retourner à ton beau pays ».

Retourner? Vasco tenait tête au défi. Jamais! Il avait dit adieu à la taupinière. Au retour de Maupitia il avait trouvé des lettres de son père et d'Harland qui l'invitaient à rentrer en lui envoyant l'argent nécessaire : pour l'avenir on lui trouverait quelque chose en province ou à Paris. Belle perspective pour Vasco : la mise en cage ou l'enlisement, le ciel gris et les tristes climats. Et le mot à dessein ironique de son compagnon le galvanisait dans sa volonté de s'affranchir malgré l'échec de ses premières tentatives, malgré tout. Sans doute le goût de la vie aux îles comptait dans son refus de rentrer ; il avait trop aimé les îles pour que cette prise du climat tropical ne lui fût pas une raison romanesque de rester. Mais il y avait une autre raison qui devait se former obscurément en lui : un départ comme avait été le sien, une semblable rupture des amarres avait un sens profond, un but caché qu'il lui restait à découvrir. Il avait à pousser jusqu'au bout son expérience. Où irait-il? « Et ton île? » disait Plessis qui flairait sa nostalgie. C'était bien à son île en effet que songeait Vasco : l'île-mirage, l'île de grande solitude, de suprême oubli, l'île enfin, Nouhiva.

Et cette issue brusquement apparue l'aidait à traverser les difficultés de l'heure, passant des noirs tourments dont il sortait à peine à une nouvelle illusion verseuse d'euphorie. Les interrogatoires, les allées et venues à travers la petite ville que l'affaire enfiévrait ne parvenaient point à le sortir de ce rêve éveillé. Quand tout cela serait fini, il savait où il irait. Et il passait comme un somnambule à travers les regards de biais et les ironies brutales de ceux qui les accostaient. Il percevait distraitement la conjuration hostile qu'un jour Frelon rencontré près de la grille du Parquet avait révélée. « Ils vous auront... Méfiez-vous. En boîte ou sur le bateau, ils vous veulent. Vous feriez mieux d'embarquer. » C'est bien ce qu'ils auraient voulu. Mais Vasco écoutait à peine. Le bateau? Il comptait bien le prendre, le bateau qui le mènerait avec Plessis et Dinah à Nouhiva.

Quand le procès s'engagea il n'était pas encore revenu de cette demi-inconscience. Pour la deuxième fois, dans ce tribunal dont il avait si méditativement interrogé le seuil à colonnes la nuit de son premier débarquement, entre les murs à la chaux d'une salle comble, du box des prévenus, entre Tauf et Plessis, il eut à faire face aux emportements d'un volumineux président en robe rouge qui trônait et tonnait entre deux figures de cire, ses assesseurs muets. Mais ni les palabres des défenseurs ni les remous de la foule n'arrivaient à éveiller de l'intérêt en lui pour sa cause... « J'avais », me disait-il, « l'impression d'assister à une comédie, d'y jouer un rôle acces-

soire. L'issue était certaine. De quoi étais-je coupable? Je ne songeais même pas à le leur demander ».

Il n'eut d'émotion qu'en voyant arriver à la barre des témoins les Paumotous de Maupitia : l'on en avait fait venir une dizaine parmi les plus maltraités. Quand défilèrent devant les toges, affublés pour la circonstance de pantalons et de chemises flottantes, les fantomatiques chasseurs d'oiseaux qui tous tendaient vers Tauf leurs grands bras maigres dans une explosion d'intraduisibles fureurs, Philippe crut se retrouver en plein cauchemar. Mais alors le débat s'engagea entre Tauf, les indigènes et l'homme rouge : il ne fut plus question que de Kahita, de sépulture, de revenants et de pétrole ; « un vrai procès de sorcellerie ». Il dura trois jours, durant lesquels la maladroite défense du métis chargé par les Paumotous, par Plessis, par Gibson surtout, attira sur lui toutes les foudres. Ce qui n'empêcha point, quand vint son tour, le procureur de requérir contre ceux qu'il appelait : les complices.

C'est alors que, sa torpeur tombant d'un coup, Philippe avait cru voir dans la salle obscure où se pressaient les vêtements blancs — toute la petite ville était là, rugueuse, échauffée — un réseau de points brillants, de regards attachés sur lui où brillait cette joie maligne qu'il avait si souvent vue dans les yeux de Frelon. Il eut la sensation des mailles du filet, la terreur soudain à la gorge. Par une réaction soudaine il réalisait où il se trouvait, où il en était, il sondait l'échec de sa vie, aboutissement inévitable de son départ insensé et de son amitié téméraire. Une fois de plus il sentait attiré sur eux par cette figure crispée, provocante à son côté, le malheur prêt à fondre : la condamnation qui allait suivre cette affaire macabre. L'issue se refermait sur l'espoir entrevu. Il vit tout noir...

D'ailleurs, quand le président revint rendre l'arrêt, Tauf seul était condamné. Contre eux les charges n'avaient pu être retenues. Ils étaient libres.

* * *

Libre, libre... Sur le pont exigu de la goélette qui l'emmenait aux Marquises, il eut tout loisir de faire face à sa liberté enfin conquise, au tour nouveau que prenait sa vie. Désormais il était libre de toutes entraves — dettes, affaires, gens, — délivré de la sordide humanité. Le dénouement de l'affaire de Maupitia l'avait soulagé de toutes velléités de s'assujettir à nouveau, en même temps que se réveillait en lui avec sa misanthropie accrue son instinct de fuite en avant, sa passion d'aller plus loin, d'être plus seul, d'être Vasco. Pratiquement les quelques milliers de francs envoyés par son père et Harland

pour lui permettre de rentrer en France lui rendaient possible une installation aux îles « Nouhiva » comme les appelaient indistinctement les matelots maoris du schooner. Dans son isolement au nord des autres établissements océaniens, l'archipel marquisien avait déjà donné retraite, depuis Gauguin qui y était mort, à bien d'autres transfuges de conditions et de races diverses. Plessis y avait longtemps séjourné ; l'on pouvait y mener presque sans débours — « quelques caisses de livres et de vivres, voilà tout » — la vie nature au fond des édéniques vallées. C'était la vie qu'il lui fallait. Sa tentative de Tahiti avait été un leurre ; on ne s'évade pas du monde avec l'attache d'une profession, de préoccupations matérielles. A quoi tenait sa lamentable aventure sinon à cette erreur initiale? Il fallait savoir tout lâcher comme Plessis. Il avait enfin su se décider d'un coup à tenter la suprême expérience, à partir où son cœur lui disait. Il s'était détaché de tout, même de Plessis.

C'était d'ailleurs Plessis qui l'avait voulu ainsi. Au sortir du tribunal, sur le quai où ils étaient allés respirer l'air du large, le desperado avait dévoilé son projet. « Je n'en revenais pas, » affirmait Philippe. Plessis en traînant dans le port avait retrouvé une vieille connaissance, un capitaine de voilier de ses compatriotes avec qui il avait fait autrefois son voyage au Chili. Le personnage, qui commandait alors un gros bâtiment de commerce de Frisco, faisait à ses risques et profits et à l'insu de sa compagnie la contrebande du rhum dans le port californien. Il cherchait un auxiliaire qui n'eût plus rien à perdre, un à-la-plage dans le genre de Plessis, pour l'aider dans les débarquements. Les bénéfices valaient de tenter la chance. — « Trois voyages, une fortune », assurait Plessis. Il ne pouvait plus supporter de vivre aux crochets de Philippe, qui serait d'ailleurs bientôt aussi dénué que lui. Il reviendrait assez riche pour leur assurer à tous la vie belle aux Marquises, à Tautira ou ailleurs. Philippe l'attendrait à Nouhiva puisque c'était là qu'il voulait aller. Vasco s'était laissé convaincre.

Il avait cru d'abord à une invention de pure fantaisie, ne pouvant se faire à l'idée de la vraisemblance actuelle de ces trafics, ni concevoir la possibilité pour un homme comme Plessis de s'y livrer. Pour vagabonde qu'eût été la vie du *beachcomber*, pour dévoyé qu'il eût été de ses premières velléités d'artiste, le traîneur de plages ne semblait pas avoir l'étoffe d'un contrebandier du rhum. Mais une expression dure et résolue, tout américaine, sur la figure de Plessis à ce moment-là lui avait montré qu'il ne connaissait pas encore son homme à fond. Il fallait être lui pour lever de telles aventures et surtout pour s'y lancer à l'aveuglette. — « Évidemment, »

concluait-il en me relatant ce nouveau trait de son ami, « c'était un homme d'une autre race... » Et avec une nuance amère pour lui-même, « D'un autre tempérament surtout. C'était un homme... » ajoutait-il, et son regard semblait chercher devant lui l'inoubliable figure. — « Un homme à qui tu prêtes peut-être beaucoup, que tu réimagines, je pense, » hasardai-je irrité et troublé que j'étais par cette ferveur pour l'homme qui l'avait entraîné dans tant de sottises. Son prestige devait beaucoup sans doute à son exotisme ; nul doute que s'il n'avait été « d'une autre race » il en eût moins imposé à Vasco... « Un homme qui ne mesurait jamais les conséquences, *qui réalisait sans hésiter tous ses possibles*... » s'entêta Vasco énigmatiquement. Il ajouta avec dédain : « Est-ce si commun? Pas à toi d'en juger en tout cas, pauvre ami. »

La séparation avait été dure. Plessis les avait mis sur la goélette, lui et Dinah restée fidèle dans ce nouveau départ malgré ses alarmes. Il ne devait embarquer que quelques jours après sur son voilier. « Je te rejoindrai avant un an, » avait-il crié du quai. Et cependant que s'élevaient sur la rade, dans la même paisible splendeur qu'au premier jour, les cimes vertes et bleues, Vasco avait longuement regardé s'effacer près du môle, dans le fourmillement blanc des docks, la silhouette familière. Reverrait-il jamais cette terre où il avait connu le meilleur et le pire de sa vie, ce compagnon à qui il devait ses plus poignantes joies et ses plus sombres moments? Cet étranger qui l'avait arraché aux douceurs édulcorées d'une existence molle entre un comptoir et un jardin, qui lui avait ouvert ses libres voies, donné Dinah et le secret de l'île, enseigné le détachement et le défi... il lui devait tous ses malheurs. Et il ne lui en voulait pas, Dieu non, même de ses pires déchaînements. Les heures terribles vécues côte à côte l'avaient plus encore que les autres lié à lui, presque magnétiquement assujetti. Et certes il ne devait bientôt la revoir que trop souvent, avec son dur regard bleu, sa mèche d'or cendreux en travers de son front tanné, la figure tendue du cher « desperado ».

* * *

Interminable traversée, d'abord sous l'alizé contraire, à travers grains et bourrasques, puis par des calmes accablants où, sous ses voiles floches, la goélette prisonnière d'un soleil de feu semblait avoir renoncé à atteindre jamais un but terrestre. Trente jours, entre leur couchette tassée au fond d'une sorte de placard où gisait Dinah malade et les trois pieds carrés de l'arrière pont, où seul passager avec lui, un chauve missionnaire adventiste usait des heures

muettes à peler ses bras et son crâne torréfiés, Philippe, en une ronde de bête en cage, interrogea l'avenir. Et, malgré les tristesses encore toutes proches dont l'impitoyable roulis ramenait l'obsession, il se tournait vers cet avenir avec une sorte de foi...

Son île ! Le subrécargue de la goélette la lui avait montrée sur la carte marine où, entre les parallèles, noire et hérissée, elle figurait « une sorte d'hippocampe ». Hiva-oa, la plus grande des « Nouhiva », l'île qui avait été cent ans plus tôt le dernier refuge de la civilisation polynésienne, où s'étaient livrées les plus farouches guerres cannibales, la terre des grands *maraés* de sacrifice et des monstrueuses idoles de pierre, seuls vestiges de ces temps de gloire et de cruauté. Et l'homme lui avait situé dans une échancrure du tortueux contour cette baie d'Akéani dont il avait encore depuis Paris la photographie avec lui. C'était là qu'il voulait qu'on le laissât au passage.

« Qu'est-ce que vous allez faire là? » s'enquérait le subrécargue narquoisement. Ce métis frisottant, aux joues couperosées, fils d'un pasteur anglais de Tahiti, se gourmait de tout le dédain paternel devant ce Blanc déchu, échappé de Justice qui se faisait déporter vers ces îles perdues. A d'autres voyages il y avait laissé d'autres épaves, pareilles sans doute, que l'on n'avait jamais revues. Seules parfois, dans la cale, quelques caisses de gin ou de biscuits, des touques de pétrole, une dame-jeanne de rhum portant leurs vagues adresses venaient rappeler leur nom sans garantir leur existence : ce maigre cargo, le subrécargue le faisait passer par-dessus bord, au petit bonheur des escales, sur des pirogues de hasard. Et tant mieux si le hasard prenait souci des destinataires !

Cet infidèle pourvoyeur des îles désertes, quand il condescendait à adresser la parole à Philippe, accompagnait ses questions d'avis de mauvais augure. La plantation d'Akéani où la *Pacifique-Sud* entretenait jadis un surveillant indigène était, faute de main-d'œuvre, abandonnée depuis longtemps. Justement Philippe avait, deux jours avant le départ, fait accord avec son remplaçant du Comptoir pour reprendre la case délaissée et exploiter de compte à demi la vanillière. Mais pourquoi, demandait le demi-blanc, n'allait-il pas à Atuona, au centre de l'île où il y avait deux commerçants, un ou deux colons, un médecin administrateur, une mission? C'eût été plus « sérieux » tout de même et plus sûr. Mais Vasco tenait bon pour sa baie solitaire. « La compagnie ne vous y gênera pas, » plaisantait le subrécargue. L'endroit était le point le plus écarté de cette île dépeuplée. Son plus proche voisin serait, à une bonne journée de marche, le vieux missionnaire catholique qui gardait la léproserie de Tahuka. « Vous trouverez peut-être une trentaine

de sauvages dans votre coin, en plus de ce mangeur de grenouilles... Enfin, si c'est votre goût, vous ne ferez pas faute de cases vides... » Philippe assurait qu'il n'en demandait pas davantage. En même temps que Dinah, son fidèle Térii l'avait suivi. Mais parfois, en songeant à ce que serait « réellement » son île, il sentait se reformer en lui, lourd de cette expérience qui ne l'avait pas assagi, cet obscur pressentiment dont, à son premier voyage, il avait négligé l'avertissement.

Il puisait comme alors son exaltation dans ce refus. Mais un matin, quand de la mer assombrie, d'un ciel fuligineux aux nuages traînants, il vit sortir « Nouhiva », il fallut bien se rendre à l'évidence — l'évidence sous les aspects de la plus démente fantasmagorie : ces aiguilles titanesques, ces trombes de lave crevant un écrasant fardeau de nuées semblaient en effet moins les bornes du monde que le seuil infernal de quelque drame eschyléen se jouant entre le ciel et la terre. Ce n'était que la première des îles : Ua-Pou. Ils en longèrent d'autres de moins loin et à mesure que la goélette s'en approchait, mille cris, frayant le léthargique silence, d'oiseaux de mer à la rencontre semblaient vouloir la détourner d'un cercle interdit. Les récifs de la côte étaient blanchis de fientes. Puis venaient des basaltes rubescents dont les cavernes à fleur de houle engloutissaient le flot et le revomissaient par leurs cheminées en d'aériennes fumées. Ailleurs, dressées comme des tours, des monolithes surplombaient le pourtour d'une baie avalée par les terres dont ils gardaient l'entrée de figures géantes.

C'était là le terme tant souhaité. Et, telle la réponse du destin à son vœu, sans qu'on l'eût vue venir, contre la coque de la goélette au mouillage une pirogue roulait.

« ...Elle bourlinguait follement. Les pagayeurs étaient à peu près nus avec des tatouages bleus par le corps et sur la figure. Ils hélaient la goélette avec des cris d'oiseaux affamés, tout en bêchant la houle de leurs petites pagaies. L'un d'eux avait une médaille au cou et un feutre roussi. De vrais sauvages. Il n'y avait plus à reculer. Le subrécargue faisait passer les caisses par-dessus bord, lâcher une échelle de corde, avec un au revoir qui fut sa plus sinistre plaisanterie.. Et voilà... En sais-tu assez à présent? La pirogue nous débarqua. »

IV

— « Alors? » demandai-je.

Enroué Philippe s'était tu. Depuis un moment déjà il semblait las

de parler, las de s'entendre comme s'il avait épuisé dans le récit de ses avatars cette abondance que le souvenir des temps de bonheur avait un moment si passionnément suscitée. Par instants son monologue venait à s'interrompre, on eût dit les accrocs d'un ressort qui achève de se détendre. Et l'évocation de cette lugubre arrivée semblait en marquer, par une sorte de recul devant une suite peut-être plus lugubre encore, le final achoppement.

« Alors? » Je voulais toujours savoir. Cet arrêt me ramenait de trop loin ; je voulais suivre sa vie jusqu'au bout, jusqu'à une explication de ce secret dont je sentais en lui le tourment tenace. De cela il ne m'avait encore rien dit et, malgré la fatigue qui se marquait sur ses traits et cette espèce d'horreur que je devinais en lui, par une contagion d'âme à âme, à en dire plus long, je ne voulais pas le lâcher qu'il ne m'eût tout raconté. « Il doit être très tard, » dit-il subitement. Venant du peuplier qui tremblait devant la fenêtre ouverte, une fraîcheur humide s'était insinuée ; un soudain frisson semblait l'avoir rappelé à sa présence dans la chambre. « Très tard... » Il considérait les bougies d'un regard inquiet.

J'essayais tant bien que mal de le faire repartir. « Alors? Cela a dû être terriblement triste? Était-ce beau, au moins, ce pays?... Plus que l'autre, autant que tu l'avais imaginé? »

« Beau? » Il eut un nouvel élan. « Je ne comprends pas ce que tu veux dire... Beau? Inhumainement... Un séjour d'ombres... L'arrière-monde, si tu veux. A côté Tahiti, les autres îles... fadeurs... Si tu le peux, imagine une île dominée de cimes, crevassée de gouffres bleus, de couloirs élyséens entre des alpes de lave aux échines arc-boutées. Il fallait des journées pour passer de l'un à l'autre par de vertigineux dévalements. Mais dans ces bas-fonds on trouvait des vallées bibliques, gorgées d'eaux chantantes, bondées de fruits. A peu près désertes, ces vallées ! A travers les palmes, tombait, couleur de vitrail, la lumière ineffable, la lumière d'en haut... Des Édens... des cimetières aussi... Ah ! on y trouvait la paix, la vraie, la paix souveraine : celle de la mort. Désertes?... tout au long de leurs couloirs se succédaient, bâtis de blocs noirs, les mornes terrasses, les *pae-pae*, Alyscamps de cent mille cannibales, de toute une race... tu te souviens de Cook?... la plus belle du monde. »

« Enfin, il y avait bien encore des hommes, cependant? » J'essayais de tisonner ce lyrisme reprenant. Je ne voyais pas encore ce qu'il couvrait.

« Les derniers, et l'on croirait qu'ils ont déjà cessé de vivre. Il y en a encore, et de très beaux, teint pâle, nez busqué, mais tous, les jeunes comme les vieux, se laissent mourir. Je ne les ai jamais vus se

nourrir que d'une pâte aigre fermentée dans les silos. Tout le jour accroupis au seuil de leurs cases, entre leurs enfants malingres et leurs cochons noirs, ils regardent venir, du même œil narquois dans leurs figures cernées d'ombres, la mort et les étrangers. Il y en avait une trentaine à Akéani, à une heure de ma vanillière... Un temps j'avais espéré les réveiller. Comme Plessis ! Un moment j'ai même pensé avoir réussi...

« C'était un village de quelques paillotes, sur des ruines de pierres, derrière un bouquet de banians et de manguiers. Nous l'avions passé sans même le voir, le soir de l'arrivée ; les pagayeurs de la pirogue nous avaient conduits à la torche jusqu'à notre case. Le lendemain, en le cherchant avec Dinah, nous l'avions découvert dans son fourré à sa fumée, à un relent aigre qui en venait. Eux sur leurs *pae-pae*, entre leurs écuelles vides, ne se troublaient pas plus qu'au passage de leurs ombres familières : seulement leurs *Kahoa... Kahoa* de bienvenue, lugubres comme un cri d'oiseau de nuit et leurs regards ironiques. Heureusement il y avait Kava, un étonnant vieux chef de clan, soixante-dix ans, deux mètres de haut, une bande de tatouage bleu du nez au front couvrant ses yeux d'aigle et de longues mains fines qui broyaient. Nous avions fait connaissance en débarquant, il comprenait notre tahitien et nous eûmes tôt fait d'apprendre sa langue. Avec quelques cadeaux je devins son *einoa :* son « autre lui-même ». Quelques visites, des échanges et, un beau jour, le réveil commença... Une ardeur soudaine ressuscita ces moribonds. Kava s'était piqué au jeu ; ils se mirent à reconstruire, à faire des plantations, ils venaient travailler dans notre vanillière. Il y eut de nouveau des pêches au flambeau, de mémorables chasses aux bœufs sauvages en montagne. On partait à l'aube avec eux qui étaient nus, enduits d'huile de palme et de safran, sur leurs petits chevaux fantômes nourris, comme des chèvres, d'herbes folles sur les versants ; ils couraient le bœuf au coupe-coupe dans les ravins, sur les plateaux ; et la troupe, le soir, rapportait les cuissots. C'était la vie, le réveil, les danses de nuit autour du vin de palme... Ils ne mouraient plus...

« Et tout cela tomba comme c'était venu, en feu de joie ! Brusquement, sans que je comprisse ni le comment ni le pourquoi, plus de travaux, plus de chasses, plus de danses. Je ne compris que plus tard : le jour où je découvris derrière les paillotes une tente de toile... Un autre Blanc était venu. C'était le type qui avait fait le voyage avec nous, celui qui se pelait le crâne sur le pont de la goélette : l'Adventiste. Il avait appris le marquisien à Atuona et, un beau jour, s'était transporté dans ce coin en train de revivre avec sa tente, son gramophone et son pliant. Et voilà : il leur prêchait les saints du

Dernier jour... C'est à n'y pas croire. La mort pour revenir n'attendait que le prêcheur : on eût dit qu'elle commençait à leur manquer. Un soir, je trouvai mon Kava couché, les yeux brillants ; il contemplait de sa case un cercueil qu il avait fait faire et plus loin une fosse fraîche que lui-même avait creusée. Et huit jours après deux vieilles éventaient avec des feuilles sèches son cadavre bien massé, pourvu de cadeaux en hurlant le trène rituel à sa louange... Je les entends encore... *Ké... Ké... Ké... â... â... â...* Dix fois *Ké*, neuf fois *â...* Puis elles allaient fumer leur pipe. Et les autres reprenaient. Après, il n'y eut plus rien à faire. Ce fut la fin... »

*
* *

J'observais Vasco. On sentait bien que ce dernier déboire avait compté, sans doute lourdement compté dans les tristesses de son exil. Mais à l'air lointain et comme détaché dont il en parlait je sentais bien que ce n'était là qu'un nouvel épisode, qu'un nuage de plus dans l'avalanche que son appel au malheur jadis avait fait accourir. Ce n'était certes pas cela qui pouvait l'avoir décidé au retour ; à coup sûr il y avait bien autre chose au fond du souci qui le minait. Mais c'était justement ce qu'il ne voulait point livrer. Cependant je me posais une question : Comment avait-il pu endurer dans sa solitude ce voisinage de mort, cette atmosphère funèbre qui devait régner là-bas? Je le lui demandai en d'autres termes. Il s'exalta :

« ...Funèbre... Si ce n'avait été que funèbre. Mais comment te faire comprendre? Il faudrait que je t'explique, que tu connaisses leurs croyances aux esprits affamés des morts, à la présence immanente de génies sanguinaires rôdant autour d'eux. Ils les voient, ils les suivent de leurs yeux sadiques d'hommes qui ne sont plus des cannibales, mais qui vont à leur tour être des morts... » Ma question avait porté. Il continua, plus inquiétant encore :

« C'est contagieux, vois-tu, là-bas. C'est dans l'air. Quand tu marches en brousse, tu tombes sur de grandes figures grimaçantes, leurs *tikkis* (1), plantées devant toi, qui te rient au nez d'un rire assassin gravé en rouge dans la pierre noire. Une moisissure lépreuse macule ces dieux ricanants. Il y en a comme cela partout, en forêt, dans les hauts lieux qui dominent les défilés de montagne. Alors, tu comprends, on finit par en rêver, même les yeux ouverts... » Il ajouta plus froidement : « Ils font partie du paysage... »

(1) Nom donné par les Marquisiens aux statues de pierre ou de bois qui représentent leurs divinités.

J'avais cru être sur la bonne piste, prêt à supposer le détraquement tropical, les hantises. On eût dit qu'il m'avait deviné. J'y allai d'une autre question : « Mais toi, comment vivais-tu là-bas? »

« Entre ma case et ma vanillière. Mon Dieu, comme toi sans doute entre tes livres et tes champs. N'importe où les vies se ressemblent. J'avais aussi mes livres. Quant à la case, à moitié démolie, le soir de l'arrivée, nous l'avions retapée tant bien que mal, Térii et moi. Elle était là, tiens... » Il me montrait de nouveau sur la photographie un point indistinct, « au pied du morne, un peu comme au pied d'une cathédrale. J'avais eu peur le premier soir. Mais le lendemain changement à vue. L'endroit était d'une paix totale, d'une grandeur à joindre les mains. A droite le flanc brut de la montagne, toujours dans l'ombre : devant, la trouée lumineuse de la baie, par delà ces cocotiers échevelés que tu vois ; la case au toit très aigu comme toutes celles de là-bas, couverte d'un chaume gris argent, et autour toujours les mêmes végétations : manguiers, arbres à pain, fleurs éclatantes, la même profusion qu'à Tahiti. Mais à Akéani, dans ce retrait, une ombre flottante, un halo qui n'était nulle part ailleurs, comme l'environnement d'une idée grave, d'une haute pensée. Où retrouverai-je jamais cela?... La vanillière, un peu serre chaude. J'y travaillais par besoin d'abord mais surtout pour me tenir en santé. Dinah m'avait appris à marier la vanille. A nous deux nous en faisions à peu près une tonne par année que la goélette prenait à ses passages... Voilà ! C'est tout ce que tu voulais savoir? »

Il s'était dérobé encore une fois, buté dans sa volonté de ne plus se trahir. Ce n'était pas possible ; il y avait une suite à tout cela. J'insistai encore : « Pas de voisins? Tu ne voyais personne? »

« Personne... Le médecin d'Atuona, une ou deux fois. Atuona était à près d'un jour d'Akéani, et lui, à la fois administrateur et médecin, était toujours en tournée. Il y avait aussi dans une autre vallée un vieux fou qui jouait au philosophe : Siméon. Toute sa philosophie était dans sa bouteille. Je ne l'ai vu qu'une fois, à moitié nu, aux trois quarts ivre, dans sa cabane démolie, entre un régime de bananes et une vieille Canaque qui s'épuçait dans un recoin de ce taudis. C'est tout... » Il eut une seconde d'hésitation... « et aussi le frère de Tahuka de temps à autre... »

« Qu'est-ce que c'était que ce frère? » demandai-je curieusement. Il eut brusquement une flamme au visage :

« Ah ! celui-là, celui-là... ce n'était pas un homme comme les autres. Pas un homme ! Un saint... » Il répéta le mot. « Il gardait la léproserie depuis trente ans. Trente ans, et pas l'ombre de déchéance ! Une figure d'apôtre, ce paysan. Et il semblait tout comprendre...

Un martyr aussi ; je n'ai jamais vu là-bas un éléphantiasis (1) plus horrible que celui qu'il traînait sous sa soutane, le malheureux ; les deux jambes prises par le *féfé* (2), comme ils disent là-bas, une monstrueuse maladie qui matelasse les membres d'un bourrelet de chair plus douloureux à traîner qu'un boulet de fer et qui tue à la longue, lentement mais sûrement... » Il s'interrompit brusquement. « Personne d'autre... »

Il eut un nouveau sursaut, comme une poussée de fièvre. « Supporter? Tu ne comprends donc rien? Mais je ne cherchais que cela, malheureux. C'est ma solitude qui faisait ma force, qui me soutenait. De quoi a-t-on besoin sinon de solitude pour savoir qui l'on est, pour être soi? Je n'ai su que là-bas combien j'avais besoin de solitude. Tiens, je l'ai appris un jour en montagne, pendant que mes types d'Akéani chassaient les bœufs. Je l'ai appris pour la vie. C'était sur un plateau que l'on appelle la Terre déserte. Il n'y avait que les crêtes et la mer tout autour de moi — la mer et son miroitement de toutes parts, aux quatre coins d'horizon, avec ses taches d'îles perdues, et plus loin la buée, la fin du monde. Ce jour-là, j'étais dieu... »

C'était vraiment trop de chimères, trop de fol orgueil aussi et puis ce n'était pas possible ; ce n'était pas la réponse que j'attendais. Je ne pus retenir la question brutale : « Alors, pourquoi es-tu revenu? »

Elle le fit tomber d'où il planait. On eût dit qu'elle l'avait touché au point entre tous vulnérable. Je le vis devant moi cassé, littéralement cassé, avec les ombres d'un mortel tracas sur le visage.

« Je ne sais pas... Je ne peux pas dire... Des angoisses... Mais que t'importe? »

Je n'avais pas le droit d'en demander davantage. Cependant, à tout hasard, je risquai encore :

— Et Plessis?

Dieu sait que la question n'était point préméditée et que je n'en attendais pas grand'chose ! Il sembla d'abord ne point l'entendre. Visiblement il avait lutté l'instant d'avant avec un aveu. Le refoulement le contractait encore.

— « Il n'est pas revenu? » persistai-je aussi doucement que je pus. Je m'étonnai presque de l'entendre répondre tant il semblait perdu en une autre pensée :

(1) Maladie tropicale très fréquente en Océanie où les Européens qui y font un séjour prolongé s'en trouvent assez souvent atteints.

(2) Nom donné par les indigènes à l'éléphantiasis.

— « Si... si... il est revenu ». Les patients d'une expérience d'hypnose ont ce timbre de voix lointain, mal assuré.

— « Tu ne l'avais pas dit... Il y est toujours? »

— « Toujours... » Il sembla flotter dans une hésitation insondable... « au fond d'une vallée, là-bas, dans une petite maison... » Il ramena sur moi un regard où avait passé je ne sais quel brouillard d'égarement.

— « Tant pis si tu n'y comprends rien... C'est une histoire si bizarre, pour toi au moins... Ce n'était plus le même homme. Naturellement son affaire avait manqué ! Avec sa malchance... Il était revenu sans rien ou presque. Enfin il était là... logeant près de nous, dans une case à côté... »

Les mots semblaient lui venir avec difficulté.

— « Il en avait assez, je pense, de toujours rater ce qu'il voulait faire. Il finissait par s'abandonner... Il savait bien que c'était la déchéance qui commençait. Il errait comme une âme en peine, ne sachant que faire, ne travaillant plus... Il n'avait plus de goût à rien. Il ne supportait plus la solitude et cependant il cherchait toujours à être seul. Il se fuyait lui-même... Le seul homme qu'il voyait c'était le frère, à Tahuka, dans sa léproserie. C'était à croire qu'il aimait cet endroit.. Je crois aussi qu'il aimait les lépreux... Tu n'en as jamais vu... Tu ne peux pas imaginer... Des êtres en décomposition, mutilés, puants, difformes ; il y en a qui ont des figures gonflées, tuméfiées, de vraies faces de bêtes, d'autres sans nez, d'autres qui n'ont que des trous rouges à la place des yeux, et presque tous des mains tordues. Il y allait quand même. Sans doute c'était le frère qui l'attirait, cet admirable vieil infirme, du moins je le pense. Enfin je ne sais pas... »

... « Mais une idée nous était venue à Dinah et à moi. Nous n'osions pas nous la confier mais nous la devinions l'un chez l'autre ; elle ne nous quittait pas. Dinah disait seulement : Je crois qu'il est malade. Je savais ce qu'elle voulait dire. Un jour, en allant me baigner au ruisseau, près de chez nous, du bord je l'avais aperçu, à moitié entré dans l'eau, dans une posture bizarre ; la tête retournée, un bras en l'air, comme s'il cherchait à voir quelque chose sur son dos... Je fis comme si je n'avais rien vu. Lui ne me dit rien, ce jour-là ni les autres. Mais l'idée s'ancrait en nous, devenait une certitude.

— « Quelle idée? » demandai-je, n'osant pas comprendre... « la lèpre? » Il hocha la tête pensivement :

— « Oui, à cause de cette femme de Mooréa qu'il avait emmenée autrefois, à cause de cet enclos tabou sur lequel il avait vécu à Fautaua, à cause... que sais-je... de son horoscope, de tout enfin... »

— « Et il est à la léproserie maintenant? » Toute cette histoire si péniblement avouée mettait en moi un insupportable malaise. Mais son regard fixe sur moi me pesait plus intolérablement encore.

— « Oui... à la léproserie. » Il ajouta précipitamment : « Et il n'est pas lépreux. »

Je le dévisageai, doutant cette fois pour de bon de sa raison. Il avait l'air de méditer, en m'observant, un fait consternant mais indubitable.

— « Qu'est-ce que c'est que cette histoire? » dis-je enfin.

— « Ce n'est pas une histoire. Mais je t'ai dit que tu ne parviendrais pas à comprendre. Ce n'est pas un homme comme ceux que tu connais... Sûrement tu croiras que c'est un fou. Sûrement ! Moi aussi je l'ai cru, le soir où il s'est décidé... Moi aussi... »

Une vision semblait se former devant ses yeux. « Quelle soirée ! Quelle soirée ! Impossible d'oublier cet orage... Lui était étendu près de sa fenêtre, le pied sur le rebord, à son habitude. J'étais en face de lui. Une chaleur suffocante !... Il était prostré comme s'il étouffait. Il ouvrait puis refermait les yeux de temps à autre, sans rien dire. Dans l'obscurité, je ne voyais que sa figure blanche et ce mouvement de paupières, par éclairs. Impossible d'oublier cela... Je pensais qu'il allait m'avouer sa maladie. Je le sentais qui se débattait. Et voilà qu'à un moment il se retourne vers moi : il avait l'air transfiguré, comme un homme qui a pris une grande décision. J'ai déjà vu cet air-là sur une autre figure. Et il me dit — si je te les disais, tu ne comprendrais certainement pas ses paroles — qu'il allait entrer chez les lépreux. »

— « Quelles étaient donc ces paroles? » demandai-je à bout de surprise. Le ton de Philippe était devenu si étrange, la scène décrite était si singulière que je me sentais porté à croire à quelque hallucination. Cependant il me fixait toujours soucieusement comme s'il surveillait mes propres pensées.

— « Il me dit, ce sont exactement ses paroles : Je me fais lépreux... Tu ne comprends pas? Moi-même je ne compris qu'après. Je t'ai dit qu'il y avait un frère à la léproserie, un pauvre vieux perclus d'éléphantiasis. Le médecin voulait le faire rentrer en France ; c'était pour ce malheureux question de vie ou de mort. Plessis avait demandé la place... Tu comprends maintenant ce que cela voulait dire? »

Je comprenais enfin quelque chose. Ce n'était pas une hallucination ; tout cela prenait un semblant de sens. Mais je n'arrivais pas à concevoir les mobiles de cet acte insensé. Que le « desperado » en fût venu soit sous l'obsession de la lèpre, soit sous un attrait plus morbide encore à s'enfermer dans une léproserie, quelles que fussent les puis-

sances de détraquement de ce climat des îles, cela passait ma raison. Je n'avais jusque-là prêté d'intérêt à Plessis qu'en fonction de Philippe. Mais ce dernier acte me faisait entrevoir cet homme sous un jour si inattendu que j'en oubliais presque Vasco. Cependant accoudé à la table, dans une agitation plus que fébrile il continuait, se parlant, je pense, à lui-même :

— « ...Et moi je l'ai laissé... Par *lâcheté*... Tu m'entends, par *lâcheté*... J'ai pris peur. Je suis parti au premier bateau. Lui est resté là-bas derrière sa barrière, dans la petite maison blanche de Tahuka, entre ses lépreux... Je l'ai laissé. J'ai tout laissé, tout ce que j'aimais, tout ce qui faisait ma raison de vivre. Moi-même, moi-même, là-bas avec lui... Qu'est-ce que je fais ici maintenant? Je suis moins que rien, moins qu'un homme... Qu'est-ce que je suis? »

On eût dit qu'il interrogeait son ombre. Elle vacillait devant lui sur le mur blanc.

J'attendis qu'il se calmât. Le malheureux était au paroxysme de sa crise, d'une crise dont, encore qu'il parût avoir tout dit, je ne comprenais toujours pas le sens. Toutes ces histoires, sa solitude, ce climat avaient sans doute peu ou prou ébranlé sa raison, à lui aussi. Mais lui au moins avait eu la sagesse de rentrer. Je songeais surtout à l'autre qui était resté là-bas. Qu'est-ce qui avait bien pu le résoudre à cette folie? Une hypothèse m'était venue à l'esprit. J'interrogeai Philippe une fois encore, avec précaution, comme l'on parle à un malade, en me levant pour le quitter.

— « Enfin, à moins d'être complètement fou, il avait une raison... une vocation peut-être?... Est-ce qu'il avait la foi? »

Il se leva aussi, dans un mouvement d'irritation qu'il maîtrisa à peine.

— « Justement... la question que posait le frère. La même... toujours la même... Eh bien, non, je te dis, mille fois non. Il ne croyait pas, il ne croyait à rien. »

Je perdais tout espoir de comprendre : « Alors, pourquoi? Voyons, pourquoi? »

Mon interrogation amena sur son visage un pli d'ironie indiciblement amer, ce sourire ambigu dont j'avais déjà rencontré l'expression douloureuse. Il semblait affreusement fatigué. Je reconnus alors combien il avait vieilli.

— « Pourquoi?... Va toujours... » Il me poussait doucement vers la porte. « Va... Va... Cherche pourquoi... »

Marc Chadourne.

(La fin au prochain numéro.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE DÉSARMEMENT A GENÈVE

Le début de septembre ramène à Genève le Parlement international. Que va-t-il faire? La question ne laisse pas d'être troublante. Une Assemblée sans but déterminé est livrée aux fantaisies de l'improvisation et aux dangers de l'intrigue. Le cas est d'autant plus scabreux que, pour la première fois, l'Allemagne va intervenir directement sur la grande scène de la Réformation. L'an dernier elle n'a fait qu'une brève apparition, au baisser du rideau, pour témoigner sa satisfaction d'une admission un peu tardive. Cette année elle va faire ses vrais débuts, et elle est peut-être la seule à avoir un objectif parfaitement déterminé. Pour le Reich tous les chemins, celui de Genève comme celui de Locarno, conduisent au même but : la suppression des servitudes du traité de Versailles, le retour au droit commun, dans tous les domaines, juridique, économique et militaire.

N'est-ce pas en prévision de cette éventualité et pour tâcher de la devancer que les champions de la solidarité internationale ont cherché à prendre la direction du mouvement? Non sans logique, ils ont tenté tout d'abord de préciser le devoir de coopération. C'était la première mesure à prendre pour déjouer les manœuvres de revanche et donner à l'association le caractère d'une véritable ligue de défense de la paix. Le double échec du traité d'Assistance Mutuelle et du Protocole a prouvé que la volonté de réserver les libertés d'action est plus forte que le désir de maintenir l'ordre établi. Ce

n'est pas très rassurant. N'ayant pu opposer aux menaces de réaction la barrière d'une coalition, forte au moins sur le papier, on s'est rabattu sur les moyens de limiter les risques de conflit en canalisant les concurrences économiques, en limitant les rivalités d'armement. L'Assemblée va précisément se trouver en présence des résultats de ces efforts. Ils ne sont pas encourageants. Sur le plan économique, les déboires peuvent encore se dissimuler en raison de la complexité du problème, encore que le contraste soit saisissant, entre les aspirations ambitieuses qui ne visent à rien moins qu'à maîtriser des intérêts mondiaux et une impuissance de réalisation qui éclate dans un cas aussi simple que la restauration du bassin danubien. Par contre, la faillite du désarmement est éclatante. Deux méthodes ont été expérimentées : traitement général et traitement local. La première n'a pas mieux réussi que la seconde. Ceci sera certainement contesté. Les inventeurs de la théorie du potentiel de guerre ne manqueront pas de soutenir que leur système a résisté, en apparence tout au moins, aux épreuves de la commission préparatoire, et sort victorieux de la débâcle de la conférence navale. La belle affaire ! Personne ne conteste que la solution idéale du problème de la force réside dans un juste équilibre de tous les facteurs qui contribuent à la puissance des différentes nations. La difficulté est d'établir cet équilibre. A cet égard les travaux de la commission préparatoire n'autorisent pas plus d'espoir que les débats de la conférence navale. Admettons seulement que la démonstration de cette dernière a été plus éclatante.

Et pourtant on pouvait difficilement concevoir plus de chance de succès. Un terrain strictement délimité et d'ailleurs largement défriché par la conférence de Washington. Des éléments simples. La question du contrôle réduite au minimum par suite de la quasi impossibilité des truquages. Au surplus, une entière bonne foi des parties et un sincère désir d'entente. Qui peut souhaiter l'échec? Les Américains? Ils ont pris l'initiative. Peu importe que ce soit dans un esprit de généreux altruisme ou pour un calcul électoral : l'insuccès leur retombe sur le nez. Les Anglais? Ils n'ont pas de plus grand désir que de réduire leur budget et de vivre en bons termes avec les cousins transatlantiques. Les Japonais? Ils sont assez malins et ils ont assez de mémoire pour comprendre qu'à jouer au plus fin ils s'exposeraient au rôle de bouc émissaire. Et puis, ils n'ont aucune raison de jouer le pot de terre contre les pots de fer. Ainsi, une partie non pas même à trois, mais à deux, avec la certitude qu'aucune des nations qui se sont abstenues ne serait capable de discuter les décisions prises. Et tout ce qu'on a pu faire a été de les mettre en face de l'impos-

sibilité d'arriver à des décisions. L'échec est de taille. Il mérite qu'on en tire l'enseignement.

D'aucuns ont attribué l'avortement de la conférence navale à un défaut de préparation. C'est vraiment le dernier prétexte à invoquer. L'affaire est sur le chantier depuis 1921. Sans remonter jusque-là, il est notoire que l'intention du président Coolidge de convoquer une nouvelle conférence navale était connue il y a plus d'un an. Bien mieux. A ce moment, le gouvernement américain tenait pour une réunion à trois, jugeant superflu d'inviter l'Italie et la France. Dès lors, l'idée bien arrêtée était de compenser l'avance prise par les autres puissances en matière de croiseurs. Depuis Washington, la Grande-Bretagne en avait mis douze en chantier, le Japon onze, et les États-Unis deux seulement. Au mois de juillet 1926 des conversations préliminaires se sont engagées entre les dirigeants britanniques, hommes d'État, diplomates, experts, et l'ambassadeur américain Houghton, lui aussi dûment appuyé. D'un côté M. Bridgeman, lord Robert Cecil, les techniciens de l'Amirauté. De l'autre, l'amiral Jones. Les hommes mêmes qui se retrouveront à Genève, et la répétition générale exacte du scénario. L'Amérique tient mordieus pour la limitation stricte du tonnage suivant les proportions de Washington. L'Angleterre propose la réduction de la dimension et de l'armement des navires. Le désaccord étant complet, on gagne du temps sous prétexte de consulter les Dominions. Les échanges de vue recommencent après l'invitation officielle qui précède de quatre mois les délibérations. Les sept semaines de la conférence, période largement suffisante pour faire le tour de toutes les combinaisons de conciliation, n'ont démontré qu'une chose : c'est que le grand éclairage de la scène publique, loin d'atténuer les oppositions révélées dans la coulisse, les a mises en relief.

Faute des exécutants peut-être ! Il est de règle que l'on s'en prenne à eux pour excuser un four. Les techniciens ont bon dos. Ah ! si l'affaire avait été menée par des politiciens ignorant les considérations les plus élémentaires, ce qui est la meilleure condition pour sauter par-dessus les difficultés et se jeter dans l'abîme, tout se serait arrangé ! Sans doute, mais à quel prix? par le sacrifice des intérêts essentiels. Un empire britannique dont l'existence même dépend de la domination de la mer ne peut pourtant pas subordonner son avenir à de telles fantaisies. Il sait ce que lui ont coûté les improvisations d'un Lloyd George. Le problème des armements comporte des facteurs qui réclament l'intervention des experts autrement que pour envoyer leurs rapports à la corbeille à papier, comme le cas s'est présenté si souvent dans les multiples conférences de ces

dernières années. Les experts de Genève n'étaient d'ailleurs pas uniquement des marins. Rendons justice à ces derniers ; ils ont battu tous les records d'ingéniosité en réduisant à une différence de trois mille tonnes sur le déplacement des croiseurs et de cinq centimètres pour le calibre d'artillerie le problème infiniment complexe de la maîtrise des mers.

Car la maîtrise des mers est le seul but des armements navals. Maîtrise relative ou absolue. Maîtrise limitée à un étroit cordon de côtes ou étendue à l'immensité des océans. Mais maîtrise certaine en dehors de laquelle il n'y a ni sécurité ni indépendance. Cette maîtrise, il n'y a pas deux manières de l'assurer. Il faut pouvoir, dans le cadre prévu, dominer l'adversaire. Être le plus fort là où il faut. C'est tout le secret de la guerre sur mer comme sur terre. Il n'y a pas de pire ânerie que celle qui prétend distinguer entre l'offensive et la défensive dans la préparation de la guerre. Offensive ou défensive, c'est une question de politique. Pour se défendre efficacement, il faut être en mesure d'affirmer sa supériorité sur l'adversaire, donc de l'attaquer sur le champ de bataille qui résulte des conditions politiques.

Il est inexact de prétendre que ces considérations élémentaires aient été absentes de l'évolution du problème des armements navals. La question de la maîtrise de la mer a dominé la conférence de Washington. Mais on l'a envisagée alors sous l'angle de l'opportunité du moment. L'objectif essentiel était d'assurer la suprématie des États-Unis sur le Japon. Les Anglais y ont consenti parce que, avec l'étroitesse de vues qui leur est coutumière, ils n'ont pas prévu que la volonté d'hégémonie pourrait se tourner un jour contre eux. Ils ont consenti parce qu'ils n'ont jamais envisagé la perspective d'un conflit avec l'Amérique. Ils ont consenti plus encore parce que la limitation a porté sur une catégorie de navires qui, dans leur système, est destinée à jouer le rôle de force latente plus que de force active.

De toutes les idées fausses nées de la dernière guerre, il n'en est pas dont la stratégie britannique reste plus fortement pénétrée que celle de la passivité des grandes escadres cuirassées. Parce que des conditions géographiques providentielles ont permis à Jellicoe de bloquer les Allemands avec un minimum de risques, parce que les rares rencontres ont été rudes, et parce que les mastodontes en sont à coûter plus d'un milliard pièce, les Anglais sont arrivés à cette conception que les cuirassés ne doivent être engagés qu'à la dernière extrémité. De leur repaire, ils protègent des croiseurs qui mènent la guerre du large. Dès lors, on a accepté aisément d'accorder aux États-Unis le principe de l'égalité limitée aux grands navires de bataille,

en conservant la supériorité pour ce qui est des navires destinés à réaliser effectivement la maîtrise. Ainsi la formule d'égalité a été admise avec l'arrière-pensée qu'elle n'avait qu'une valeur théorique.

Tout le conflit de Genève est dans cette équivoque. Ayant obtenu l'égalité théorique, les Américains ont voulu réaliser l'égalité pratique, naturellement au minimum de frais. Alors il est apparu que le problème de la maîtrise de la mer se présente dans des conditions absolument inconciliables pour deux États aussi différents que les États-Unis et l'Empire britannique. Pour les États-Unis, nation continentale, vivant sur elle-même, la maîtrise de la mer suppose une puissante organisation défensive par des torpilleurs et une force offensive à grand rayon d'action capable d'avoir raison de l'adversaire le plus fort. Pour la Grande-Bretagne, empire insulaire ayant su créer de nombreux relais, la maîtrise de la mer réclame beaucoup de croiseurs destinés au rôle de police et à la surveillance des ravitaillements. Ces navires n'ont pas besoin d'être très grands, à condition de ne pas rencontrer d'adversaires supérieurs. Si ces adversaires existent, il faut pouvoir leur opposer quille à quille, et avoir au surplus les petites unités défensives. De là les deux théories qui se sont heurtées à Genève. Les Américains voulant maintenir les grands croiseurs qui leur conviennent, les Anglais tenant pour les petits croiseurs adaptés à leurs besoins.

La solution, d'une simplicité élémentaire, était de laisser chacun construire la flotte de ses nécessités. Mais à Washington on a prétendu réglementer. On a fixé des principes et qui plus est des principes faux. Principe de l'égalité qui est une pure duperie, car l'égalité matérielle la plus rigoureuse laisse tous les aléas des facteurs humains. Principes d'identité plus absurdes encore, car il n'y a pas deux nations pour qui le problème des armements se présente dans les mêmes conditions.

Il fallait ou sacrifier les formules ou avorter. Les Américains ont préféré ouvrir toutes les incertitudes de l'avenir que de reconnaître l'erreur de leur système en revenant à un équilibre empirique des forces navales. Voilà la conclusion essentielle de Genève. Elle est troublante si elle montre jusqu'où peut aller l'aveuglement des formules. Elle l'est plus encore si elle prouve que le premier effet des tentatives de limitation des armements est de faire apparaître des rivalités qui, sans cela, n'auraient pas osé s'affirmer. La leçon mérite d'être retenue, car elle ne vaut pas seulement pour les armements navals.

Saint-Brice.

LES LETTRES

SAINTE-BEUVE ET LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

M. Paul Bourget remarquait naguère l'actualité de Sainte-Beuve. Et il donnait à ce mot d'actualité son sens étymologique de vertu active. Certains écrivains, notait-il, ne nous ont laissé que des témoignages ou des documents. D'autres continuent d'agir par leur œuvre. C'est le cas de Sainte-Beuve. Nous en avons maints exemples cette saison. Car l'actualité au sens étymologique se manifeste par l'actualité au sens où on l'entend couramment : des volumes en grand nombre aux vitrines des libraires. Nous avons le *Sainte-Beuve* de M. André Bellessort, une édition de *Volupté* présentée par M. Pierre Poux, dans la Bibliothèque romantique, et un recueil de portraits de femmes, préfacé par M. Pierre de Nolhac, dans la collection où M. Jacques Bainville a réuni récemment quelques portraits historiques tirés des *Lundis*.

C'en serait assez pour que Sainte-Beuve fût un écrivain actuel, de quelque manière qu'on veuille l'entendre, si M. André Bellessort et M. Pierre Poux ne nous avaient donné, par surcroît, d'autres raisons de nous intéresser à lui en ce moment. M. André Bellessort a intitulé son livre, — ce sont ses conférences de l'hiver dernier, — *Sainte-Beuve et le dix-neuvième siècle*. M. Pierre Poux, dans l'introduction qu'il a écrite pour *Volupté*, a fait de la crise traversée par Sainte-Beuve, entre vingt-cinq et trente ans, une pénétrante analyse qui éclaire non seulement cette crise elle-même mais toute la vie de

l'écrivain. Et tous deux, en nous montrant Sainte-Beuve au milieu de son époque, nous dressent le tableau — faut-il dire le tableau ou le drame? — des rapports entre Sainte-Beuve et le romantisme. C'est une actualité de plus, en ce temps de centenaire. C'est surtout une histoire pleine d'enseignements, que celle de Sainte-Beuve aux prises avec les idées et les hommes de son siècle. Une histoire propre à satisfaire également ceux qui sont le plus sévères pour le romantisme et ceux qui lui sont le plus indulgents.

M. André Bellessort note que vers 1850, à la date où la vague romantique la plus violente a fini de déferler, alors que naissent de nouveaux talents, au premier rang desquels se place Baudelaire, Sainte-Beuve aurait pu « reprendre le rôle que les circonstances et le désenchantement lui avaient enlevé entre 1830 et 1836 ». Quel est ce rôle? Celui de guide de son époque. « Ce rôle, ajoute M. Bellessort, il le tint avec une circonspection qu'on peut taxer parfois de timidité. » Autant dire qu'il ne le tint guère, pas plus en 1850 qu'en 1830. Sainte-Beuve, le Boileau de son siècle, c'est un personnage qu'on n'imagine même pas. Mais est-ce un personnage invraisemblable? Si l'auteur des *Lundis* n'eut pas le goût de se mettre à le jouer quand il fut arrivé à l'âge mûr, M. Bellessort nous dit qu'il en fut empêché dans sa jeunesse par certaines circonstances. Lesquelles? Celles de la crise traversée dans les années qui ont suivi 1830 par cet autre enfant du siècle. Et quel livre écrivait-il durant ces années, au lieu de faire, sinon des satires et des épîtres, à tout le moins des causeries littéraires? Le roman de *Volupté*, où cette crise est analysée.

Son attitude à l'égard de Victor Hugo au moment d'*Hernani* est embrouillée, à nos yeux, par l'intrigue amoureuse qui est nouée, à la même date, entre Mme Hugo et lui. Mais nous ne devons pas nous laisser prendre à certaines apparences, quand il s'agit de l'âme compliquée de Sainte-Beuve. « C'est un lieu commun de la critique, écrit M. Pierre Poux, que de distinguer chez Sainte-Beuve l'intelligence et le caractère. » Et c'est une distinction qui risque de nous induire en erreur. Chez un homme comme Sainte-Beuve, les réactions réciproques entre les passions du cœur et les opérations de l'intelligence sont trop fréquentes et trop vives pour qu'il soit permis de n'en pas tenir compte. M. André Bellessort, après tous ceux qui ont examiné le scandale Sainte-Beuve-Adèle Hugo, note très judicieusement les répercussions des amours de Sainte-Beuve sur sa vie intellectuelle. Ne faudrait-il pas marquer aussi de quelle souffrance de l'esprit s'est accrue l'amertume qui comblait le cœur du jaloux? Est-il suffisant de dire que Sainte-Beuve fut vio-

lemment irrité quand les préparatifs de la bataille d'*Hernani* provoquèrent l'irruption, dans le ménage du poète, d'une bande de jeunes gens qui troubla l'intimité favorable à ses entretiens avec Mme Hugo? Qu'un amant au cœur timide et à l'humeur inquiète, comme Sainte-Beuve, supporte sans patience une telle situation, c'est trop naturel. Que sa sensibilité fiévreuse exagère la portée de ces menus incidents, nous le comprenons très bien aussi. Mais la passion ravage-t-elle son cœur au point que plus rien ne compte auprès de son amour, au point que son intelligence demeure insensible à ce que représente *Hernani* dans le mouvement littéraire auquel il s'est voué? Or Sainte-Beuve a refusé de faire l'article sur *Hernani* qu'il avait promis à Victor Hugo. Il lui a écrit : « Je suis blasé sur *Hernani*. Je ne sais plus qu'une chose : c'est que c'est une œuvre admirable. Pourquoi? Comment? Je ne m'en rends plus compte. » Si le critique a abdiqué ce jour-là, est-ce seulement parce qu'il estimait impossible de juger l'œuvre de l'ami qu'il trompait? Ce n'est pas sûr.

Sainte-Beuve s'était donné de tout cœur au romantisme. On l'a connu romantique forcené, écrira plus tard Mme de Girardin. Il avait cru, entre 1825 et 1830, à la possibilité d'une grande renaissance littéraire. (Stendhal, à peu près dans les mêmes années, n'avait-il pas nourri le même espoir?) Et il avait bien vu que Victor Hugo, par sa jeunesse et son ardeur, était la force vivante la plus apte à animer une telle renaissance. Sa liaison avec Mme Hugo ne doit pas nous faire oublier l'amitié qu'il eut pour le poète. Une amitié nuancée d'envie, mais une envie issue d'une grande admiration. Un homme qu'il admire autant que Victor Hugo, Sainte-Beuve ne peut pas ne pas l'aimer, au moins sur le plan où s'établissent et durent les amitiés intellectuelles. Et nous savons par le journal des Goncourt que Sainte-Beuve a conservé jusqu'à la fin de sa vie cette admiration chaleureuse. Mais dès le premier jour, le critique avait jugé le talent auquel il s'attachait si vivement. Il se méfiait de cette force en même temps qu'il fondait sur elle de grandes espérances. Il avait écrit, à propos des *Odes et ballades* : « En poésie, comme ailleurs, rien de si périlleux que la force... L'auteur... ne cherche que l'héroïque et il rencontre le gigantesque ; s'il tente jamais le gigantesque, il n'évitera pas le puéril. » Quant aux idées, il constatait que le poète « s'agite en tous sens et se fatigue longuement autour de la même pensée comme autour d'une proie qui lui échappe. » Lorsque, en 1831, paraissent les *Feuilles d'automne*, il établit ce bilan : « De progrès en croyance religieuse, en certitude philosophique, en résultats moraux, le dirai-je? Il n'y en a pas. » C'était s'acheminer vers les conclusions de *Chateaubriand et son groupe littéraire*, où Sainte-

Beuve devait reprocher aux romantiques leur manque de vérité, leur creux, leur enflure. Mais ce jugement que Sainte-Beuve ne devait prononcer qu'en 1849 dans un livre de critique, son esprit ne l'avait-il pas formé depuis longtemps? Et un autre écrit ne le décèle-t-il pas, quinze ans plus tôt? Relisons *Volupté*, en suivant l'excellent guide qu'est M. Pierre Poux. Nous y trouvons des phrases comme celles-ci : « Toute énormité dans les esprits d'un certain ordre n'est souvent qu'une grande vue prise hors du temps et du lieu, et ne gardant aucun rapport réel avec les objets environnants. Le propre de certaines prunelles ardentes est de franchir du regard les intervalles et de les supprimer. » Ou celle-ci : « Chez les hommes forts, de hautes parties d'intelligence et de génie sont compatibles avec les déviations et les défectuosités les plus abruptes... Quel chaos ! Que d'énigmes ! Quelles mers peu navigables que ces âmes des grands hommes ! » C'est le personnage de M. de Couaën qui, dans le roman, est l'objet de ces observations. Mais comme on est tenté de les appliquer à un Victor Hugo ! Et s'il est vrai que Sainte-Beuve a condensé dans *Volupté* toutes ses expériences de la trentième année, qui donc, sinon Hugo et son groupe, lui aura suggéré ces réflexions désabusées sur les faiblesses des hommes forts? Même s'il n'eût pas été gêné par sa liaison avec Mme Hugo, il n'est pas sûr du tout que Sainte-Beuve eût osé écrire l'article sur *Hernani*.

Les pages où l'auteur de *Volupté* analyse avec une lucidité si amère l'insuffisance des hommes en qui il avait mis sa confiance, ne s'appliquent pas seulement aux poètes de l'école de 1830. Il faut songer, en les lisant, à d'autres esprits qui eurent, dans le même temps, une grande influence sur Sainte-Beuve : les saint-simoniens et Lamennais. M. André Bellessort a groupé l'histoire de ces deux influences dans un excellent chapitre qu'il a intitulé : « A la recherche d'une croyance. » La croyance, c'est surtout aux côtés de Lamennais que Sainte-Beuve l'a cherchée. Du côté des saint-simoniens, il aspirait plutôt à trouver un système politique et social. Homme d'ordre, attaché au bien de la société et au salut de la civilisation, il n'en avait pas moins cru, comme la plupart des jeunes gens de sa génération, que le dix-neuvième siècle ouvrirait une ère nouvelle. De même qu'il avait compté, en littérature, sur Victor Hugo et ses amis, il avait compté sur les saint-simoniens dans un autre domaine. Ce fut pour aboutir à d'autres déboires. Mais combien la perte de cette illusion fut moins grave et moins profonde que celle qu'il subit après avoir connu Lamennais !

L'âme du sceptique qui eut des obsèques civiles, de l'anticlérical qui, un an avant sa mort, faisait scandale en donnant un dîner gras

le jour du Vendredi Saint, offrirait plus de matière que bien d'autres pour une étude sur ses sentiments religieux. « J'ai la sensibilité volontiers chrétienne, écrit-il en tête d'un exemplaire de *Volupté*, comme d'autres, sans être croyants, ont l'imagination volontiers catholique. » Qu'est-ce que son *Port-Royal*, sinon, pour une part, un dérivatif à son inquiétude spirituelle? Que Sainte-Beuve se soit engagé profondément à la suite de Lamennais, nous en avons la preuve par l'article qu'il écrivit quand Lamennais eut consommé sa rupture avec Rome. C'est un cri, où l'indignation se mêle au désespoir, à l'adresse de celui qu'il avait pris pour guide : « Rien n'est pire, sachez-le bien, lui dit-il, que de provoquer à la foi les âmes et de les laisser là à l'improviste en les délogeant. Rien ne les jette autant dans ce scepticisme qui vous est encore si en horreur, quoique vous n'ayez plus que du vague à y opposer. Combien j'ai vu d'âmes espérantes que vous teniez et portiez avec vous dans votre besace de pèlerin et qui, le sac jeté à terre, sont demeurées gisantes le long des fossés ! » Parmi ces âmes, il y avait d'abord la sienne. Non pas qu'il fût sur le point de se convertir. Ce serait beaucoup trop dire. Mais pour cet esprit qui désirait qu'une vie nouvelle ranimât l'ordre spirituel aussi bien que l'ordre intellectuel et l'ordre social, Lamennais avait été l'apôtre en qui il avait cru. Et les sévérités qu'il aura par la suite pour le christianisme de Chateaubriand témoignent du prix qu'attachait cet incroyant à la solidité de la religion.

Les années qui suivirent 1820 ne sont donc pas seulement celles où Sainte-Beuve souffre une douloureuse aventure de cœur. Ce sont celles durant lesquelles son esprit apprend à mesurer la valeur d'hommes qu'il a surestimés. « Quel dommage, s'écriera-t-il plus tard, que le sens du vrai soit si souvent en défaut chez ces hommes en qui prédomine le talent ! » L'élan de cette jeunesse admirable était privé de la force de la vérité. Sainte-Beuve a vu, très vite, combien ce vice était grave. Mais son intelligence a seulement constaté le fait, sans réagir. Il ne lui reste plus qu'à tomber dans le désespoir : « Humainement, écrit-il à son ami Guttinguer, ma vie est manquée, je le sens ; il ne me reste qu'à me sauver littérairement. »

C'est ici qu'on peut faire intervenir le caractère de l'écrivain, dans ses rapports immédiats avec l'intelligence, — et le caractère avec tout ce qu'il comporte d'éléments physiques. Sainte-Beuve est un faible ; c'est un timide ; il a, dès son enfance, une figure chétive de petit vieux. Le romantisme, au contraire, c'est une explosion de jeunesse. On pourrait dire que les grandes époques classiques sont celles où la jeunesse et l'intelligence sont du même côté. L'époque de la Pléiade et celle de 1660 en sont la preuve. Le malheur de 1830,

ce fut que la jeunesse, avec son courage et sa foi, fut du côté de Hugo, et l'intelligence du côté de Sainte-Beuve. A moins d'admettre que la pensée des écrivains soit absente de leur vie, il est difficile de croire que le sentiment de ce profond différend n'ait pas aggravé et compliqué la banale affaire qui a séparé les deux hommes.

La puissance de vie que possédait Hugo, Sainte-Beuve, s'il a jugé dès le début qu'elle s'exerçait à faux, n'a cessé, avons-nous dit, de l'admirer. M. André Bellessort a bien raison de nous rapporter à ce sujet le témoignage des Goncourt, qui nous montrent Sainte-Beuve parlant de Hugo aux dîners Magny. Quand on prononçait son nom, écrivent-ils dans leur journal, Sainte-Beuve bondissait comme mordu par une bête sous la table. Puis un adoucissement se faisait dans sa voix : « C'est lui qui m'a enseigné à faire des vers... Un tempérament prodigieux, ce Hugo ! Son coiffeur me disait que le poil de sa barbe ébréchait tous les rasoirs. Il avait des dents de loup-cervier, des dents cassant des noyaux de pêches. » Et Sainte-Beuve se souvient aussi que, du haut des tours de Notre-Dame, les yeux de Hugo voyaient, au balcon de l'Arsenal, la couleur de la robe de Mlle Nodier.

Cette vigueur physique du poète, Sainte-Beuve, qui, lui, a échoué en poésie, et ne s'est résigné à la critique que comme à une besogne inférieure, l'envie comme un don précieux. Il faut rapprocher de ses propos sur les canines et les prunelles de Hugo une page de *Volupté* sur les « misères honteuses » : « On serait stupéfait, écrit-il, si on voyait à nu combien ont d'influence sur la moralité et les premières déterminations des natures les mieux douées quelques circonstances à peine avouables, le pois chiche ou le pied bot, une taille croquée, une ligne inégale, un pli de l'épiderme : on devient bon ou fat, mystique ou libertin à cause de cela... On recouvre ensuite cette pauvreté de sophismes magnifiques. » Est-ce à dire que Sainte-Beuve, si son poil eût été moins roux et son visage plus gracieux, la face du dix-neuvième siècle eût été changée? Non sans doute. Mais il est certain que c'est le courage qui a manqué à Sainte-Beuve pour être un critique actif, au lieu de se contenter du rôle de critique dilettante, — un critique qui fait déjà penser à Renan. Ce courage, il en aurait peut-être eu plus si des avantages physiques lui avaient donné confiance en lui-même. Et peut-être aurait-il été moins indulgent aux erreurs d'une fougueuse jeunesse s'il ne lui avait pas tant envié son énergie et son audace. Car au fond il a trop aimé les romantiques pour jamais consentir pleinement à les juger.

André Rousseaux.

Les Livres nouveaux

M. Eugène Montfort est, à l'égard de Marseille, partagé entre l'amour et la rancune. L'amour domine, pour sa cité ensoleillée et cernée d'eau violette et argent. Il l'a déjà bien souvent célébrée, lumière, mouvements et parfums... Mais cette Marseille, ville, comme on dit, « de gauche », s'est donné des chefs que M. Montfort n'aime guère. Des politiciens bavards, bruyants, gonflés de clichés et d'idées fausses. Et ces gens-là veulent faire de la vieille Phocée, où Protis apporta la civilisation, une ville moderne, « portant l'empreinte de l'esprit marseillais d'aujourd'hui, si remarquable, américain, monsieur, oui, monsieur, presque américain ! » Ce sont des projets redoutables, et dont on a vu quelques effets. Déjà des quartiers sains, aux rues souriantes, ont fait place, ici et là, à des immeubles hauts et blancs, « à l'instar » du boulevard Haussmann, et les allées de Meilhan ont été jonchées de leurs platanes centenaires, mais toujours feuillus et frais. Avec cela, il y a l'esprit socialiste, n'est-ce pas, qui se glisse partout, jusque dans l'architecture. Et c'est ainsi que la municipalité marseillaise, le jour de l'inauguration du nouvel Opéra, prit place, non point dans les loges ou à l'orchestre, mais au « paradis »; non seulement pour manifester ainsi ses goûts démocratiques, mais parce que les places à deux francs sont les seules d'où l'on voie et d'où l'on entende, celles des « bourgeois » ayant été agencées de telle sorte qu'on s'y sente comme en pénitence...

Voilà ce qui ne plaît pas à M. Montfort. Et aussi, de nouvelles façons de traiter les affaires, pleines de hardiesse et de mépris, bien différentes de celles que Stendhal observait quand, pour l'amour de Louason, il empaquetait des épices et allait toucher des notes, autour du vieux Port. De là est né ce livre, *César Casteldor*, réaliste et symboliste, dont le personnage principal est une sorte de demi-dieu du banditisme, de dieu marin aussi, beau, vigoureux, triomphant, l'idole de Marseille. *César Casteldor* est une « scène de jalousie ».

L'intrigue est fort romanesque. *Monte-Cristo* commence bien à Marseille, n'est-ce pas? C'est un épisode de roman policier. Il faut dénicher le coupable. Le coupable, c'est le ravisseur de la jolie Napolitaine Cécilia d'Aspina, la fille du duc. Elle a dix-huit ans. Elle s'ennuyait, à Naples, dans la villa du Pausilippe. Un Français, grand et splendide, lui a parlé par-dessus la haie. Un matin, Cécilia avait disparu. Le duc, ruiné, n'a guère de chance de retrouver sa fille. Mais les moyens qu'il n'a pas, son ami Giovanni Lupo, chef de la Camorra, d'une Camorra devenue fasciste et qui s'en trouve bien, les mit à sa disposition. Un habile garçon, Salvatore Gargiulo, dit Toto, se cache dans un petit voilier qui porte du marbre de Carrare et arrive à Marseille, où il soupçonne que le ravisseur a conduit

Cécilia. Le voici nez au vent, humant, autour de la place Victor-Gelée, les odeurs des oursins et des praires, de la friture et des fruits, du gorgonzola et du caccio cavallo... Que ce Napolitain a de chance ! Dès la première promenade, il saisit le bout du fil. Et qui plus est, en errant le long des ruelles amoureuses, dans le quartier de *Maya*, il rencontre une « payse », Giulia, prostituée au grand cœur, qui l'aidera dans ses recherches et sera la compagne de sa vie. Voilà bien des miracles ! Mais l'auteur nous avait avertis : « Comment, à Marseille, ne pas substituer à telle plate réalité — si fausse — le Rêve, le rêve véridique ! »

Ce que découvrira Toto Gargiulo, c'est que Cécilia est heureuse, près de César Casteldor, dans un îlot, un de ces îlots d'or et d'améthyste qui sont semés le long de la Corniche. Et César est un grand contrebandier. Il est aussi émetteur de faux billets de banque, receleur de bijoux volés, Grand Rat des souris d'hôtel, lanceur de fausses nouvelles pour opérations de Bourse, démolisseur de vieux quartiers, entrepreneur de grands travaux ; le meilleur ami du maire, des sénateurs et des députés, l'idole des écaillères et des marchandes de citrons. Qu'était Ali-Baba, à côté de César Casteldor? Un mal à gauche, et un arriéré. César, lui, est « bien à gauche » ...« Vous êtes fascistes, dira-t-il à Toto ; nous, nous sommes à gauche ; c'est qu'ici, c'est à gauche qu'on peut travailler. Mais le meilleur parti, c'est celui qui permet de faire les meilleures affaires... »

Et Casteldor, vainqueur dans la bataille entre ce pauvre Salvatore, qui est comme une crevette dans la crinière du lion, s'alliera à Giovanni Lupo, épousera la fille du duc d'Aspina, et sera fait, des mains d'un ministre cartelliste, chevalier de la Légion d'honneur.

Il y a un grand fond de vérité dans ce rêve. Je crois tout de même que M. Montfort a un peu trop monté la bouillabaisse... Il dit : « César représentait Marseille, sa grandeur, sa force, l'air qui y circule, son tumulte et sa discipline... Marseillais, Méditerranéen, homme de toutes les races, homme de l'Orient, mais surtout Grec par la finesse de l'équilibre, comme Latin par la force, Casteldor était la fleur de l'antique bassin. » On goûte bien la saveur de cette ironie... Mais vraiment, il y a trop de distance entre César Casteldor et le subtil Ulysse qui fut, et qui reste vraiment, « la fleur de l'antique bassin ». Casteldor est un homme nouveau, en réalité. Ce qui le caractérise, ce n'est pas sa ruse ; c'est plutôt son énergie sans scrupules, sa brutalité méthodique, son adhésion intéressée aux doctrines socialistes ; bref, le fruit délicat, acide et parfumé de la Méditerranée a été gâté par des apports de sèves saxonne, germanique et levantine. Ainsi, Marseille est en train de se corrompre. C'est possible. Mais pas tant, heureusement, que ne le ferait croire le cauchemar de M. Montfort... Et c'est cette évolution, qui n'est indiquée qu'en un ou deux passages, légèrement, sur quoi on aurait, il me semble, dû insister.

Les morceaux les plus agréables du roman, ce sont les passages descriptifs, et non les satiriques. L'exploration des îles que tente, seul, la nuit, sur une barque que le vent fait danser, le vaillant petit Salvatore, est parfaitement réussie... Daniel de Foë n'aurait pas mieux fait. Et les aquarelles du vieux Marseille sont du ton le plus juste. Du reste, le vrai personnage principal, c'est Salvatore, pris sur le vif. Le symbolique Casteldor est une sorte de fantôme, brillant. Nous ne le touchons pas, nous ne le sentons pas vivre ; nous ne pénétrons pas son caractère. Il est bien difficile de créer des bonshommes à la fois « énormes » et vrais, caricaturaux et humains. C'est Rabelais qui y est parvenu.

*
* *

M. Henri Béraud, pour un recueil de reportages « télégraphiés » par lui de 1919 à 1925, qu'il a intitulé *le Flâneur salarié*, a écrit une bien jolie préface. Un « caractère », celui du reporter. Il y a le reporter qui réussit. C'est celui pour qui le reportage n'a été qu'une école ; qui a compris le conseil de Zola aux apprentis romanciers : « Faites du reportage. » Ils écrivent ensuite autre chose, — qui reste. M. Béraud est de ceux-là. Mais comme il a un très bon cœur, il parle surtout, dans sa préface, des autres, qui vieilliront « dans les courants d'air, l'odeur des flics et sur les tapis des grands mariages », — celui, par exemple, qui ne signa qu'une fois dans sa vie un entretien avec Renan, en 1889, sur les chansons de Paulus et le général Boulanger, et qui en parle encore... Extraordinaire école, pour qui sait apprendre. Mais il y a les imperméables, — ceux qui ne progressent jamais... Celui qui sait apprendre devient, à ce métier, un observateur, et, s'il s'y applique, un écrivain. M. Béraud dit que ce que dépense un de ces hommes-là, en un an, d'esprit, de savoir, de jugement — et de grammaire, — suffirait à assurer la carrière de trois cent soixante-cinq romanciers à la mode. Il y a du vrai, dans cette hyperbole. Mais il ne faudrait pas exagérer non plus, et prôner le travail rapide et le style cursif. Admirons le reporter qui griffonne, au dos de ses formules télégraphiques, quelques pages alertes et colorées. L'effort opiniâtre du romancier, de l'écrivain philosophe, est autre chose. M. Béraud triomphe, en choisissant admirablement son exemple : il parle de certains *Souvenirs de Cour d'assises*, écrits par un illustre auteur de ce temps. « Ces impressions, rédigées à loisir, publiées avec de longs retards et mille repentirs, étaient de tout point inférieures aux « physionomies » que les journalistes doivent rédiger dans la fièvre ou le brouhaha des audiences. » Rien n'est plus vrai. C'est un livre manqué. Mais cet auteur a écrit d'autres livres, qu'on peut n'aimer point, qu'il est permis de juger immoraux, immoralistes, pernicieux, indécents ou sataniques ; qui, néanmoins, ne sont pas indignes de méditations et de commentaires. Après tout, Flaubert aurait été incapable de faire un reportage propre...

Henri Béraud, polémique littéraire mise à part, a écrit là quelques pages qui lui font honneur et dont ses confrères en journalisme, qui ont presque tous fait un peu de reportage, dans leur jeunesse, lui seront reconnaissants.

*
* *

Les *Histoires du bon Dieu*, de Rainer Maria Rilke, traduites par M. Maurice Betz, sont bien agréables et bien agaçantes.

Agréables, par l'agilité, la finesse de l'invention, le ton de rêverie douce, et mille ironies qui dansent, sous sept voiles, de page en page ; par la mélancolie ; par un sentiment religieux très pénétrant, qui ne ressemble pas, je vous prie de le croire, à la piété du charbonnier, mais reste vague délicieusement, digne d'un poète... Agaçantes, en revanche, souvent, par un excès de recherches, par le tortillé et la complication des symboles... Si vous ne lisiez, par exemple, que la première, le *Conte des Mains de Dieu*, vous garderiez un fâcheux souvenir de ce livre. Un effort douloureux s'y décèle, pour découvrir une idée nouvelle, originale, surprenante... Quelle peine, et dont le résultat est si mince... On n'est pas toujours inspiré. Il y a aussi, dans ce livre, des bouffées de slavisme et de messianisme, dont je ne raffole guère. Et encore, dussé-je être comparé à cet instituteur, personnage ridicule du livre, qui est trop épris de bon sens, je ne suis pas fou de tels ou tels anachronismes, et je ne vois pas pourquoi saint Nicolas assiste à la création du monde. Rilke, entre toutes ses imaginations bizarres, ne discrimine pas toujours avec goût ; il ne sait pas faire quelques sacrifices nécessaires. Il gâte le beau discours sur la mort qu'il prête au paralytique Ewald pour une niaiserie comme celle-ci : « Jusqu'à mon large et cher fauteuil qui mourra probablement avant moi parce que lui aussi a en quelque sorte vécu avec moi... » Que dites-vous de ce *gemuth?*

Malgré tout, cela mérite « hautement » d'être lu. Des contes comme celui du vieux Timoféi, qui meurt en chantant les vieilles chansons de son pays ; comme celui du ghetto de Venise, ou celui du dé à coudre dont les enfants font un bon Dieu, et qui, avec un peu trop de maniérisme et de puérilité, mais enfin d'un façon délicate et jolie, tout de même, exprime l'impérieux besoin de croire qui est au fond de tant d'âmes ; comme celui enfin des trois peintres qui peignent Dieu, sont d'une qualité très rare, et je le repète parce que cela dit tout, d'un vrai poète. Poète précieux... Il y a eu, n'est-ce pas, Dante-Gabriel Rossetti...

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

NOTRE-DAME ROYALE

Ce n'est pas par la seule disposition de ses pierres, la splendeur de ses vitraux, l'expression de ses statues hélas ! mutilées — l'*Ange* ou le *Beau Dieu!* — que la cathédrale de Reims l'emporte sur ses rivales. Même ce n'est pas par ses malheurs. Et bien que Noyon, Soissons, Arras, Laon, ses sœurs, aient souffert des maux de la guerre tout autant qu'elle, on peut dire, malgré tout, que c'est elle, la rémoise, qui les surpasse.

En elle, en effet, il y a un surcroît de beauté, de noblesse, un éclat, un rayonnement que les autres églises cathédrales n'ont pas. Et cela tient aux sacres, aux sacres des rois de France. De la sorte, Notre-Dame de Reims n'est pas seulement, comme Notre-Dame de Paris ou Notre-Dame d'Amiens, un temple chrétien dédié à la Mère de Dieu, mais encore elle est Notre-Dame des rois, *Notre-Dame royale*, ainsi que l'écrit M. Maurice Renard (1). En elle, dans son chef-d'œuvre de piliers, de galeries, de tours, de nefs, de statues, de chapelles, de joyaux, de tentures, la Vierge n'est pas honorée seule ; mais aussi la monarchie, et cela par l'intronisation, la sanctification, comme au temps de saint Remi, des monarques par la main des évêques délégués de Dieu.

Ainsi tout ce qui, dans ce monument de la croyance, « ne se rapporte pas à la Vierge se rapporte à la royauté. » Admirable symbole, châsse divine, emblème sacré, *vœu de Louis XIII*, le roi aux pieds

(1) Maurice Renard, *Notre-Dame royale, tableaux du sacre de Louis XVI.*

charmants de Marie. Philippe de Champaigne, dont les aïeux étaient de cette claire ville, avait compris, deviné cela, dans une grande œuvre l'avait montré. Et vraiment cela est éloquent, ce rapprochement, cette cohabitation sous de mêmes voûtes, de la plus divine des mères, et de ses féaux, ses protégés, les rois très chrétiens.

Avant que M. Maurice Renard, pour notre dilection historique, eût entrepris de nous montrer le plus expressif, le plus récent des sacres de la monarchie (celui de Charles X étant mis à part), Michelet, lui aussi, avait pensé à cette féerie religieuse et militaire, à cette fête rayonnante. A propos de la Pucelle conduisant « le gentil roi » à Reims, c'est lui (et Péguy plus tard reprendra cette pensée) qui nous a dit l'allégresse de tout cela. « Les routes s'aplanissaient devant le roi, écrit-il ; les villes ouvraient leurs portes et baissaient leurs ponts-levis. »

Noël! Noël! les villes s'ouvraient comme des cœurs. Lâcher de colombes et de pigeons en mémoire de saint Remi, déploiement de l'oriflamme qui fut au péril et se trouve à l'honneur, vol des bannières, los et chants de joie du peuple ; depuis Charles VII, le cérémonial n'a pas changé. Les rois peuvent succéder aux rois ; les uns habiter dans leur Louvre ; d'autres au bord de la Loire, et d'autres à Compiègne ou à Versailles. Ici, à ce carrefour des routes qui vont de l'Est à l'Ouest, du Nord au Sud, au bord de la Vesle, entre les vignobles, est la pierre angulaire, se dresse l'édifice suprême de la patrie. Ici est le cœur.

Un jour vient pour chaque règne, écrit M. Maurice Renard, où « Reims est le carrefour de la France ». Ce jour est celui du sacre. Et du sacre, dans son livre *Notre-Dame royale*, M. Maurice Renard a retracé le tableau ample, majestueux, détaillé ; il a fait voir le cérémonial dans toutes ses phases, dans tout son faste. « Tableaux du sacre de Louis XVI, » dit l'auteur, tableaux du sacre du roi martyr, le dernier auquel on assista avant la Révolution. Afin d'animer le grand vaisseau de Notre-Dame de Reims, il était bien que M. Maurice Renard — lui-même Champenois d'origine — choisît ce roi-là, le plus pieux, le plus appliqué, le plus honnête, et, comme Malesherbes disait, « le meilleur que les Français eussent jamais eu ; » celui enfin qui écrivait, de sa prison du Temple, à ce même Malesherbes : « *Je subirai le sort de Charles I*er, *et mon sang coulera pour me punir de n'en avoir jamais versé.* »

*
* *

Ce roi, humain, généreux, si populaire, roi qui avait conquis le cœur de son peuple, il faut le suivre à cette fête ; une fois par-

venu à Reims, l'accompagner dans Notre-Dame. Certes, il y a bien la reine, assise dans une loge dressée au premier plan, et qui, de l'intérieur de la nef, assiste au spectacle; mais en ce jour — 11 juin 1775 — Louis XVI, roi de France et de Navarre, appartient moins à la reine qu'à la cathédrale. Ainsi, là-bas, très loin, dans un autre pays, le doge de Venise, monté sur le *Bucentaure*, avance sur les flots, jette l'anneau, se fiance à l'Adriatique. Et la cathédrale, à Reims en France, ressemble, elle aussi, à un grand vaisseau; dans la nef de Dieu le roi est monté; époux de Notre-Dame, il va recevoir et puis passer l'anneau souverain.

C'est cette union mystique, ce mariage traditionnel, politique, enfin cet hymen grandiose, cette cérémonie unique, au-dessus de toutes les autres d'un règne, dont M. Maurice Renard s'est fait le narrateur. Ce Rémois, à qui rien n'échappe de l'histoire de sa ville et qui connaît ces vieilles pierres depuis toujours, était mieux que quiconque désigné pour retracer — à nos yeux — ce grand spectacle. A force de minutie, de détails, de menues remarques, d'anecdotes ou touchantes ou piquantes, il a réussi à reconstituer cette fresque si vaste : le couronnement d'un roi de France.

Sans nous attarder aux préliminaires, commençons par observer le centre du tableau. Dans la nef, tout est prêt, tout est disposé. Mgr de la Roche-Aymon, archevêque de Reims, entouré des pairs ecclésiastiques et des pairs laïques, n'attend plus que l'arrivée de Sa Majesté. Mais c'est l'affaire du grand chantre de l'aller chercher. Le grand chantre s'est rendu à l'appartement du roi; il a frappé de son bâton contre la porte close. De l'intérieur répond la voix de M. le duc de Bouillon, grand chambellan. — « *Que demandez-vous?* interroge-t-il. — *Le roi!* répond le grand chantre envoyé en ambassadeur. — *Le roi dort*, dit le grand chambellan. » Mais le grand chantre, qui est l'évêque de Soissons, frappe de son bâton pour la troisième fois. — « *Nous demandons*, dit-il, *Louis XVI que Dieu nous a donné pour roi.* » Aussitôt les portes s'ouvrent. Et c'est alors, dans la cathédrale, que se produit l'entrée du roi.

Il faut reconnaître que M. Maurice Renard a retracé avec attention et décrit avec beaucoup de grandeur et de vérité cette entrée royale. « Au son de la grosse cloche carillonnée par intervalles et qui fait trembler l'air, les gardes de la prévôté ouvrent la marche le fusil à l'épaule. Ce sont des soldats-laquais qui resteront à la porte de la cathédrale tout le temps de la cérémonie. Leur uniforme n'est plus le somptueux déguisement des sacres antérieurs; tenue moderne, livrée militaire, il est bleu à parements rouges, la veste à culotte et les bas rouges. Mais tout ce qui vient après eux : évêques

clergé, Cent-Suisses, hautbois, tambours, trompettes, flûtes et fifres de la Chambre, roi d'armes et hérauts, maîtres des cérémonies, chevaliers du Saint-Esprit devant porter les offrandes, les pages, le connétable, — le roi, — le grand écuyer, les capitaines, les gardes écossais, le chancelier, le grand maître de la Maison du roi, le grand chambellan, le premier gentilhomme de la chambre, le grand maître de la garde-robe et jusqu'aux gardes du corps qui ferment la marche, — tout cela n'est qu'une suite vêtue d'or et d'argent, de dentelles, de velours et de soie, où dominent le blanc, le noir et le violet, avec parfois un coup de rouge, chacun plus remarquable que son voisin, portant qui sa pertuisane, qui sa masse, qui son caducée, qui son bâton de commandement, et chacun se piquant au jeu de son personnage afin d'égaler en noblesse le tenant qui le jouait au mémorable sacre de Louis XIV, quand le soleil était français. »

Puis commence la cérémonie. L'archevêque-duc de Reims s'est levé tout droit dans la splendeur de sa crosse, de sa mitre et de sa chasuble. C'est lui qui présente l'eau bénite au roi. On chante le *Veni Creator*. Et voici le moment religieux initial : celui dont vont naître tous les autres. Le grand prieur de l'abbaye de Saint-Remi vient de se présenter à l'entrée de Notre-Dame. C'est lui qui apporte la Sainte-Ampoule. Suivant le rite accoutumé, maintenant millénaire, avec toute la déférence, tout le respect imaginable, Mgr de la Roche-Aymon reçoit entre ses mains « le précieux trésor envoyé du ciel au grand saint Remi pour le sacre de Clovis et des rois ses successeurs. » Après quoi, l'archevêque, accompagné du grand prieur, entouré des otages et des barons de la Sainte-Ampoule, regagne le chœur. On chante une antienne. Mgr de la Roche-Aymon disparaît derrière l'autel, mais c'est pour reparaître, un moment après, revêtu de l'éblouissant costume ecclésiastique aux armes de France et de Navarre. Il fait prêter au roi les serments d'usage.

Le moment est venu alors de chausser le roi des bottines de velours. Monsieur (le comte de Provence) lui passe les éperons d'or. « Puis — et cela est fort beau dans sa rigide et multiple formalité — l'archevêque bénit l'épée au fourreau, la ceint au roi, l'enlève aussitôt, et, l'ayant tirée, la remet nue aux mains du roi, qui la tient la pointe levée, puis la baise et la dépose sur l'autel, où l'archevêque la prend pour la lui redonner. Cette fois, c'est à genoux que Sa Majesté la reçoit, et c'est pour la remettre au vieux duc de Clermont-Tonnerre, connétable, qui la maintiendra haute et droite non seulement pendant tout le sacre, mais encore pendant tout le festin royal. »

Rien de plus grandiose que cette cérémonie de l'épée ; si, pourtant, puisque voici celle des onctions. Il semble que nous touchions

ici à l'instant suprême du sacre, au moment le plus émouvant, le plus solennel. « *Ungo te in regem de oleo sanctificato, in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.* » (Je te sacre roi avec cette huile sanctifiée, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit). Tout en prononçant les paroles latines, l'archevêque-duc de Reims, toujours traçant le signe de la croix, commence par oindre le roi sur le sommet de la tête ; ensuite, il l'oint sur l'estomac, les épaules, les plis et les jointures des bras.

Les onctions achevées, Louis XVI reçoit des mains de l'archevêque le sceptre et la main de justice ; enfin commence l'acte essentiel du couronnement. M., de Miromesnil, garde des Sceaux, fait l'appel des pairs. D'abord ce sont les pairs laïques : « *Monsieur, qui représentez le duc de Bourgogne, présentez-vous à cet acte;* » « *Monsieur le comte d'Artois, qui représentez le duc de Normandie, présentez-vous à cet acte;* » « *Monsieur le duc d'Orléans...* », ainsi jusqu'à ce que tous les pairs laïques fussent nommés. Mêmement sont appelés les pairs ecclésiastiques, « excepté l'archevêque-duc de Reims, parce que sa fonction est de sacrer le roi. »

Mgr de la Roche-Aymon, qui occupe le centre de l'autel, se porte en avant des autres prélats et des autres princes. Toute incendiée et brasillante de feux et de pierreries, la couronne de Charlemagne étincelle entre ses mains où pâlit l'améthyste. Et pendant un instant, sans toucher le front du monarque, l'archevêque-duc de Reims tient cette couronne levée. « Ce moment, dira M. de Croÿ, dont M. Maurice Renard rapporte le témoignage, fit la plus grande sensation. » Enfin le roi reçut la couronne en tête ; puis ce furent l'intronisation et le *Te Deum.* A ce moment toute la ville de Reims retentit du déchirement des cuivres, du bruit de l'artillerie et du son des cloches. Un lâcher d'oiselets et de pigeons fut ordonné. Mais il restait, pour toute l'assistance, à entendre la messe, enfin, pour le roi, à faire sa communion. A cet effet, Louis commence par se confesser ; « l'archevêque prend ensuite dans la huche divine une petite hostie consacrée exprès, il verse le vin dans le calice de saint Remi, et le roi communie sous les deux espèces. » A ce moment seulement, maintenant qu'il est oint du Seigneur, roi catholique, roi très chrétien, fils aîné de l'Église, Louis XVI peut se retirer de la basilique et regagner le palais archiépiscopal.

*
* *

Festin royal dans la salle du Tau de l'archevêché qu'on appellera plus tard salle des rois ; réception des dignitaires, des corps de ville, réunion des Cordons bleus, revue des troupes au camp de Bézannes,

entre les routes d'Épernay et de Dormans ; voilà ce que M. Maurice Renard, après avoir décrit l'onction et le couronnement, entreprend de peindre ensuite. Cette fois encore, il le fait avec le même relief, la même science d'information ; et tout cela, sous sa plume diserte, avertie, s'anime avec un froufrou d'étoffes, un reflet d'armes, une bigarrure de toilettes, un froissement d'étendards qui ne le cèdent en rien par la profusion, l'ingéniosité des détails, à tout ce que Moreau le graveur eut, d'un burin adroit, le bonheur de réussir dans un autre art. Enfin, un tableau que M. Maurice Renard brosse encore, mais cette fois avec une simplicité, un recueillement venant contraster avec l'opulence et l'éclat de tout le reste, c'est celui des 2 400 écrouelleux, que le roi va, par tradition, toucher à l'hôpital Saint-Marcou.

Ces 2 400 malades étaient assemblés dans l'ordre accoutumé, c'est-à-dire les Espagnols d'abord, les autres étrangers ensuite, enfin les Français. « Devant l'église à droite, note un témoin, le duc de Croÿ, il y avait un ancien parc et une longue allée d'arbres. C'était le long de cette allée que les malades, dont beaucoup de jeunes gens, étaient rangés des deux côtés... tous écrouelleux vérifiés et qui en portaient bien les marques. A cause de la chaleur, cela puait et était d'une infection très marquée. » Le roi, pendant tout le temps de cette rude cérémonie, se comporta avec beaucoup de patience et de bonté. Il alla jusqu'à vouloir toucher les malades du cancer ; dans ce nombre il y en avait pourtant de hideux. Louis les toucha tous. Déjà il faisait son métier de roi, et il le faisait si bien, ce bon roi, que, tout de suite, il fut très populaire.

Un chapitre très heureux du livre de M. Maurice Renard est celui précisément où l'auteur montre Louis XVI et Marie-Antoinette, qui ne sont entourés que de quelques gardes, sortant dans la ville de Reims et se montrant à leurs sujets. Ce ne sont partout, à leur approche, que des démonstrations de joie et les cris d'une admiration vraiment filiale. — « *Où est le roi? Où est le roi?* » Chacun s'en va le demandant à son voisin. A un garçonnet, qui s'attendait à plus de faste et qui s'étonne : « *Eh quoi! c'est là le roi!* » Louis XVI répond avec bonhomie : « *Oui, mon petit ami, c'est moi-même!* » Aux gardes, qui font faire place et parfois repoussent avec une certaine brusquerie les curieux, Louis XVI oppose sa bienveillance, se fait paternel : « Doucement, dit-il, doucement, ne vous opposez pas à l'empressement qu'ils ont de me voir ! » Il en est de même de la reine. Se tournant vers une brave femme, qui n'avait pas encore aperçu le roi, et cherche à le découvrir, Marie-Antoinette prend la peine de le lui indiquer elle-même : « *Le voilà, ma bonne!* » dit-elle ; en même temps

elle prend la femme par le bras, l'amène devant Louis XVI et le lui fait voir.

Tous ces épisodes, consécutifs au sacre, sont attendrissants; M. Maurice Renard les conte très bien. A peine une légère ombre : l'auteur de *Notre-Dame royale* semble adopter un peu trop vite la légende du Louis XVI lourdaud, presque épais et inélégant. Sans doute, Louis XVI ce n'était pas Louis XIV, ni sa représentation olympienne, sa majesté dominatrice et son grand air; cependant, durant ce jour mémorable, Louis XVI se fit-il voir si emprunté, bourgeois timide, et si peu prince? « Le roi, dit M. de Croÿ, montra beaucoup de résignation et d'attention respectueuse à tout. » En un mot, le roi fut roi; mais aussi il fut homme; et peut-être aurait-on aimé que M. Maurice Renard, imitant en cela ce que M. Pierre de la Gorce a fait si magnifiquement pour Louis XVIII, nous restituât un Louis XVI plus souverain.

Depuis et durant la dernière guerre, les historiens américains notamment ont réagi contre cette tendance à représenter le nouveau roi comme trop médiocre ou pusillanime. Ils savent, et nous savons maintenant comme eux, ce que le monde doit à l'héritage de Louis XVI. C'est par sa politique en faveur des insurgés du nouveau monde, en conséquence du traité de Paris, que ce prince excellent, cent vingt-cinq ans après son supplice, était appelé à provoquer, en faveur de sa patrie, l'intervention des États-Unis. Prince informé des desseins de la diplomatie, Louis XVI était aussi, le cas échéant, un prince lettré; et M. Maurras, avec pièces à l'appui, a montré récemment que c'était dès 1777 que Louis XVI avait assuré aux gens de lettres la propriété *à perpétuité* de leurs œuvres. Ainsi ce lourdaud avait des éclairs. Il a servi l'avenir; son sang a fructifié; nous lui devons beaucoup. Et il est bien de penser que le présent livre : *Notre-Dame royale*, préparé avec ferveur, réalisé avec science et respect par un écrivain d'origine rémoise, en même temps qu'une histoire animée du sacre des rois de France, est un hommage judicieux rendu à la mémoire d'un prince dont nous demeurons à tant de points de vue les obligés.

Edmond Pilon.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. BONNEFOUS

Honneur au courage malheureux! On comprendra que dans ces colonnes mêmes où nous avons esquissé la figure de M. Barety, protagoniste du scrutin d'arrondissement, nous veuillons présenter à nos lecteurs M. Bonnefous qui, au nom des principes, a opposé au scrutin d'arrondissement une résistance opiniâtre, couvert noblement la retraite et tout sauvé, en fin de compte, puisqu'il a sauvé l'honneur.

M. Georges Bonnefous est député de Versailles. Il a remplacé en 1910 *M. Gauthier de Clagny dans cette jolie circonscription de Sèvres, si immuablement fidèle aux idées de défense nationale et d'ordre. Lorsque M. Bonnefous a été élu pour la première fois, il avait quarante-trois ans. C'était déjà un journaliste agréable, un causeur spirituel et un orateur excellent. Il est demeuré ce qu'il était alors, en s'améliorant. Il est toujours confrère cordial et gentil, attardé volontiers, dans la salle des Pas-Perdus, à des confidences humoristiques. Informateur précis, sans doute, mais commentateur plein de finesse et de verve des informations qu'il apporte. M. Bonnefous est d'aspect imposant et aimable; grisonnant, mais jeune d'allure, surtout par son sourire amical et sa bonne humeur constante. Nous ne pouvons, biographe minutieux, celer cette particularité physique qu'il est un peu dur d'oreille ou plutôt qu'il a la coquetterie de se prétendre un peu dur d'oreille. La Chambre des députés, qui est un milieu malicieux, a échafaudé sur cette particularité des anecdotes amusantes et peu véridiques, et imaginé des controverses invraisemblables entre M. Bonnefous et ce pauvre Ignace qui, lui non*

plus, n'entendait pas très bien, et qui était, par surcroît, distrait. A la vérité, M. Bonnefous, qui est attentif, souffre peu de ce léger inconvénient, et il ne faut l'enregistrer que pour l'honneur de la minutie historique. M. Bonnefous est un interlocuteur charmant avec lequel on converse sans fatigue, et avec le plus grand intérêt.

La destinée ne lui a pas ménagé les difficultés dans sa carrière politique. Difficultés qui ne sont pas d'ordre électoral, puisqu'il a cette chance d'avoir des électeurs intelligents et fidèles, et fidèles puisque intelligents, mais d'ordre politique pur. Singulière et fâcheuse destinée? Point. M. Bonnefous, dont nous avons noté l'allure bonhomme et placide, est volontiers combatif. Sa clairvoyance est toujours en éveil, et son énergie est toujours à la hauteur de sa clairvoyance. Donc, M. Bonnefous a connu, en Seine-et-Oise, des difficultés de deux ordres. D'abord, il lui a fallu prendre parti dans la scission qui sépara un moment M. Colrat et M. Reibel, d'une part, de M. André Tardieu suivi alors par M. Gast et M. Heurtaux. M. Bonnefous demeura fidèle à M. Tardieu et, donc, à M. Clemenceau, à sa mémoire politique et à sa ligne de conduite. Il a ignoré, par conséquent, les troubles de conscience par lesquels ont passé, pour leur plus grand malheur, les députés du Bloc national dans la précédente législation. Ce genre de scrupule raffiné les a conduits aux pires fautes et, finalement, à la plus dérisoire des faillites. M. Bonnefous a échappé à ce résultat comique et déplorable. Ce n'était pas qu'il n'entrevît tous les aspects de la question. Déjà vieux parlementaire, plus expérimenté d'ailleurs puisqu'il était depuis des années un familier des couloirs, il connaissait toute la subtilité des manœuvres, et il voyait clair sur l'échiquier de 1919. *Mais il a toujours pensé que la simple fidélité était la meilleure des habiletés, et que la ligne droite demeurait tout de même le plus court chemin d'un point à un autre. Ainsi, sur tous les problèmes, il s'est toujours décidé simplement, et il a ainsi toujours déjoué les pièges, et donné les meilleurs conseils à ses amis. On sait que le scrutin de* 1924 *fut cruel en Seine-et-Oise pour M. Tardieu et sa fraction. M. Bonnefous fut cependant réélu, avec M. Reibel, M. Colrat, M. Périnard, M. Leredu et M. Amodru. Un autre classement des partis allait se faire, et M. Franklin-Bouillon, qui est enthousiaste et généreux, s'efforçait à une opération qui, chez un autre, moins loyal, eût semblé une insidieuse manœuvre. Il prétendait unir, dans l'intérêt national, les radicaux patriotes et les libéraux modérés. Soit, disait M. Bonnefous, mais proportionnellement à leur force numérique. Il était accompagné maintenant de M. Reibel, chez qui la lutte contre le Cartel avait développé une furieuse énergie combative et un courage admirable. M. Bonnefous n'entendait pas, en effet, que, sous prétexte d'union, son parti, qui est exactement le parti national*

et libéral de M. Louis Marin, fût sacrifié et disparût. Les partis auraient souvent besoin d'hommes comme M. Bonnefous. Ils auraient besoin, en outre, de les écouter, et de les croire.

Mais, aussi bien, une tâche considérable allait l'occuper tout entier. Et il allait mettre au service de cette tâche ses qualités de connaissances précises, de clairvoyance, de droiture et de ténacité. Il allait devenir l'âme de la résistance à l'ultime entreprise du Cartel : le retour au scrutin d'arrondissement. Démasqué, jugé par ses résultats, le Cartel ne se souciait pas de se représenter devant les électeurs, drapeau déployé, et de se faire juger sur un programme et sur une doctrine. Les radicaux, d'autre part, ne pouvaient rompre avec les socialistes, et les socialistes avec les radicaux, qu'en se ménageant les possibilités fructueuses et équivoques d'un second tour, et se flattaient de regagner ainsi, sous prétexte de tactique locale et d'opérations opportunistes ce qu'il fallait abandonner au grand jour de la lutte d'idées. Il fallait aussi maintenir la suprématie politique du Midi, grâce au nombre des mares stagnantes, et empêcher les provinces travailleuses de forte vitalité et de labeur économique d'étouffer la voix des orateurs professionnels, les proclamations de tant de cafés du Commerce. Il était urgent, enfin, d'enrayer la réforme administrative menaçante, et de rassurer sur l'avenir les habitués routiniers et cordiaux de la République des camarades. Telle était l'entreprise du scrutin d'arrondissement. M. Bonnefous exécrait cette entreprise comme contraire, sur tous les points, aux possibilités de relèvement national, comme contraire aussi à cette clarté sans laquelle le peuple ne peut juger en connaissance de cause. Il est peut-être absurde que le juge soit souverain et il est peut-être absurde qu'on lui demande de juger. Mais si sa vue est brouillée et vacillante, il n'est point besoin, par surcroît, de le plonger dans les ténèbres, et si son esprit est débile, il n'est point honnête de l'affaiblir encore par le désordre, la confusion et la mauvaise foi.

M. Bonnefous entreprit donc de dénoncer le péril. Il était fort bien désigné pour cette entreprise. Il avait été de la phalange des premiers lutteurs pour la R. P. Sans doute beaucoup d'arrondissementiers notoires avaient été aussi de cette première phalange. Mais M. Bonnefous, nous le savons, n'est pas de ceux qui, sous prétexte de tactique et d'opportunité, abandonnent sans cesse leur doctrine. Il n'est point de ces puissants qui, à la manière de Saturne, dévorent leurs enfants pour leur conserver un père, et qui, sous prétexte de mieux défendre leurs principes, les transgressent et les combattent de telle sorte qu'il n'en reste plus rien bientôt.

L'opération de M. Bonnefous n'a pas réussi. Elle ne pouvait réussir. Il est aisé de critiquer après coup la manœuvre sans succès. Trop de

partisans de la République des camarades ont imposé une discipline de fer à leurs coreligionnaires politiques. D'autre part, M. Bonnefous n'était pas seul. Ses conseils n'ont pas été suivis. Sur le terrain le meilleur où il comptait livrer bataille, le calcul de la population étrangère, la question n'était plus entière : une opposition systématique et violente, qui se préoccupait moins du résultat final que de gêner et de ridiculiser les socialistes, et y parvint, avait cristallisé la troupe arrondissementière, l'avait rendue aveugle et sourde, déchaînée comme une force de la nature. M. Bonnefous, dès lors, ne pouvait rien. Sa force fut, une fois vaincu, de ne pas désespérer et ainsi il fut égal aux plus grands parlementaires qui aient honoré les Assemblées. Sachant qu'il se battait désormais sans espoir, il continua de se battre. Ses arguments tombèrent dans le vide apparent d'une séance où personne n'était plus en état d'écouter des arguments et de les comprendre, où chacun même, à la lueur d'une fugitive attention, s'irritait de la raison de l'adversaire et se roidissait contre elle, avec d'autant plus de fureur homicide qu'elle était davantage la raison. Avec surprise, on écoutait des arguments de justice et de doctrine, à l'heure de la bataille la plus acharnée, et certains souriaient, ou s'impatientaient, selon leur tempérament et leurs passions, de ce plaidoyer inopportun qui ne pouvait plus rien contre la décision du nombre. Ce fut justement alors que M. Bonnefous s'imposa à l'attention d'une foule que rien ne pouvait retenir dans ses desseins, mais dont il réussit à troubler la conscience. « La lumière, dit-il, peut disparaître. Elle renaîtra pour dissiper les ténèbres et vous inondera de ses rayons. » Représentant d'une minorité infime et vaincue, il était alors le défenseur de la dignité et de la raison d'être de l'Assemblée, puisqu'il lui rappelait la grandeur et la force des principes permanents, contre lesquels ne peut rien le jeu éphémère des manœuvres. M. Bonnefous fut vraiment le triomphateur du débat, puisque c'est à lui que demeura le dernier mot, et qu'il fut le seul — au nom de la troupe fidèle qui le suivait — à n'avoir rien renié de sa doctrine. Seul donc il ne risquait pas de se tromper, puisqu'il ne voulait pas s'abuser sur des intérêts. Et il a peut-être rendu un service plus considérable encore à ceux qui, volontairement ou non, sont solidaires de l'Assemblée à laquelle ils appartiennent, en les empêchant de démontrer trop cyniquement à leurs électeurs qu'il n'existe, en régime représentatif, et, donc, de surenchère et de démagogie, que des appétits et des intérêts. A ce titre, nous pouvons déplorer l'action de M. Bonnefous, qui a contrarié la logique destructive de la majorité. Mais nous ne pouvons point ne pas honorer son caractère, ni nous abstenir de rendre hommage à son talent.

★★★

Le Théâtre : *Musset à la Comédie-Française.*

Hugo avait apporté au théâtre romantique ses principes dans la préface de *Cromwell*. Puis, de *Marion Delorme* aux *Burgraves*, il avait prodigué son don majeur : l'éclat du lyrisme et du style. On a proposé cette année aux candidats à l'examen du baccalauréat cet étrange devoir : *Dire en quoi le drame d'Hugo diffère de l'idéal romantique.* C'est un sujet bien difficile pour un candidat bachelier. Il eût fallu que celui-ci expliquât qu'Hugo avait beau amonceler les théories baroques pour se poser en chef d'école et prêcher le rebours du sens commun sous couleurs de nouveauté, son tempérament était plus fort que ses théories, et qu'il oubliait tous les préceptes de *Cromwell* sitôt qu'il embouchait sa trompette. Son théâtre est lyrisme, et lyrisme gratuit. Ce n'est pas la nécessité du caractère des personnages qui commande le développement ou le dialogue, c'est une nécessité du caractère d'Hugo, celle de démontrer une idée à lui, généralement fausse, ou de jouer un écho d'un instrument splendide, mais plus bruyant qu'utile.

Vigny avait apporté ce qui manquait à Hugo : les idées. Seulement, les idées de Vigny étaient fausses. Nous ne nous intéressons plus au sort de Chatterton parce que nous savons qu'il n'est pas vrai que le poète soit nécessairement condamné à mort par la société ; et que nous avons vu la plupart des romantiques mener fort bien leur barque et mourir gras. Nous ne pouvons plus supporter la *Maréchale d'Ancre*, parce que le tableau historique est faux. Vigny était le seul intelligent des romantiques, et son intelligence, dans la mesure où elle participait au romantisme, n'était pas d'accord avec sa raison.

En 1831, l'année où Dumas triomphait avec les folies rugissantes d'*Antony*, une pièce d'un débutant de vingt et un ans était outrageusement sifflée à l'Odéon : *la Nuit vénitienne*, d'Alfred de Musset ; qu'on vienne encore nous raconter qu'en matière d'art dramatique, c'est nécessairement le jugement du public qui est le bon. Voilà un beau signe, certes, ce désaccord entre la raison et l'opinion, non pas même du gros public, mais d'une élite et d'une avant-garde, pour employer le vocabulaire *ad hoc*.

Rejeté par les siens, Musset n'écrivit plus que des *Spectacles dans un fauteuil* et des *Comédies et Proverbes* pour la *Revue des Deux Mondes*. C'est un hasard qui fit découvrir sa valeur d'auteur dramatique : au cours d'un voyage à Saint-Péterbourg, en 1847, une actrice de la Comédie-Française, vit représenter en russe *le Caprice*, assez sérieusement cuisiné. Elle en conclut cependant que si ce plat délicat plaisait aux Russes, à plus forte raison il y avait chance que les Français le goûtassent. Elle rapporta *le Caprice* « dans son manchon ».

Une à une, on mit à la scène les pièces de Musset, quelques-unes fort tard. Qui croirait qu'une aimable femme pouvait nous dire il y a peu de jours : « J'ai assisté à la première représentation d'*On ne badine pas avec l'amour* »?

Aujourd'hui tout le monde reconnaît que le théâtre d'Hugo ne tient plus debout et que celui de Musset vivra aussi longtemps que la langue française. Tout le monde sait que l'auteur dramatique par excellence du dix-neuvième siècle, le seul qui prenne place au rang des maîtres est Musset. Seul il réunit les trois dons, l'intelligence, le mouvement et le style. Si la pensée n'est pas chez lui très profonde, elle est toujours fine et alerte, presque toujours sensée, à quelques excès près dus au voisinage du romantisme. Si l'action n'est pas toujours compliquée, les personnages sont vivants, les caractères vrais, les types inoubliables, le dialogue adorable de naturel en sa fantaisie légère, le style clair, propre, aisé, rapide, ailé. Aux dons de l'auteur dramatique, Musset joint ceux du grand poète. Son théâtre, qui est peut-être la meilleure partie de son œuvre, est une de nos perles fines.

On répète ces vérités avec d'autant plus de persévérance que Musset est à présent l'auteur le plus souvent joué à la Comédie-Française : plus que Molière lui-même. Il a la faveur du public et celle des lettrés : il se venge. Les jeunes écrivains se réclament de lui, de plus en plus, au point qu'on a pu dire que son œuvre allait jouer dans l'art dramatique le même rôle que celle de Balzac dans le roman. Et il semble bien l'auteur préféré de ceux qui gouvernent la Comédie-Française : administrateurs et metteurs en scène de la jeune école. Il n'est pas un auteur pour qui M. Favre ait autant fait que pour Musset. M. Granval a mis en scène *On ne badine pas avec l'amour*, et *A quoi rêvent les jeunes filles*. M. Fabre lui-même a pris soin de *Lorenzaccio* et a fait le voyage de Florence exprès pour rapporter des textes et des paysages ; et M. Fresnay avait mis en scène *le Chandelier*, *les Caprices de Marianne* et *Fortunio*.

Il faut parler à l'imparfait quand on parle de M. Fresnay, puisque la Comédie-Française a commis l'action insensée de laisser partir cet acteur exceptionnel. Il semblait né pour représenter les héros de Musset. Ses moyens physiques ne lui eussent pas permis d'aborder de plain-pied les grands rôles tragiques, il n'eût pas eu la masse nécessaire pour représenter Pyrrhus, Néron, Titus, Bajazet, Mithridate, Agamemnon, Assuérus ou Joad. Au contraire, il était Fantasio, Fortunio, Octave, Perdican, Valentin. Autour de lui, des comiques d'une finesse ou d'une verve admirables composaient les silhouettes des personnages secondaires, si merveilleusement indiqués en quelques traits chez Musset : il fallait voir Mme Dussane en Dame Tuche, M. Siblot en Van Buek, M. Bertin en Irus ou en prince de Mantoue, M. Dorival en Marinoni, M. Alexandre en Clavaroche, et dans les rôles de jeune fille, l'actrice qui tenait parmi les toutes jeunes comédiennes le même rang que M. Fresnay parmi les hommes, Mme Renaud. Les

décors de M. Granval pour *On ne badine pas avec l'amour*, *le Chandelier* et surtout pour *A quoi rêvent les jeunes filles* étaient au nombre de ce qu'on a vu de plus parfait au théâtre à la période contemporaine : tout l'acquis des Ballets russes et du Vieux-Colombier, stylisé par un goût hardi et sûr, était incorporé au trésor de la haute tradition par l'audace raisonnable de ces novateurs en qui vivait l'esprit de la maison. Maintenant que M. Fresnay est parti, il manquera toujours quelque chose à la perfection de ces spectacles. Ils sont, à côté de ceux qui naquirent sous les doigts de M. Copeau au Vieux-Colombier, parmi les chefs-d'œuvre inoubliables réussis sous nos yeux par l'art fugace du comédien et du metteur en scène : d'autant plus précieux qu'ils passent, et qu'on ne les revoit plus. Ils ont été une des beautés de notre temps.

Seulement, qu'on n'en fasse pas hommage au romantisme.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

FRANCE. — L'Action française *annonce que MM. Léon Daudet et Joseph Delest, déjouant la surveillance de la police, ont réussi à passer en Belgique* (4 *août*).

— *Un hebdomadaire publie un rapport secret du général Guillaumat sur les armements de l'Allemagne en Rhénanie même* (6 *août*).

— *Dans une lettre à M. Franklin-Bouillon, qui a préconisé une union de tous les républicains contre le péril communiste, M. Maurice Sarraut, président du parti radical-socialiste, répond que son parti ne saurait renoncer à l'alliance avec les socialistes* (9 *août*).

— *Promulgation de la nouvelle loi sur la naturalisation des étrangers en France* (14 *août*).

ÉTATS-UNIS. — *Le président Coolidge annonce qu'il ne sera plus candidat aux élections de l'an prochain* (2 *août*).

LA CONFÉRENCE NAVALE DE GENÈVE. — *Les États-Unis repoussent les dernières suggestions japonaises tendant à un compromis* (3 *août*). *L'Angleterre, de son côté, refuse de se plier aux exigences de New-York. La Conférence prend fin sur le désaccord irrémédiable des deux puissances anglo-saxonnes* (5 *août*).

ITALIE. — *Au Conseil des ministres, M. Mussolini fait un exposé de la politique italienne en Europe centrale. Il s'élève contre tout projet de confédération danubienne et d'union de l'Autriche et de l'Allemagne* (3 *août*).

ALLEMAGNE. — *Aux fêtes de la Constitution allemande, le député populiste von Kardoff prononce un discours provocant et belliqueux* (11 *août*).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1927. 35382.